

Aicardiana

2^e série — n° 24 — 15 avril 2018

▪ *Le théâtre de guerre de Jean Aicard*

Dominique AMANN

▪ *Les Héroïques*

*L'Honneur — La Carte postale — L'Aveugle
L'Assisté — Le Commandement des morts
Les Françaises — L'Autre ennemi — Des ailes*

Jean AICARD

▪ *Le combat du Romulus*

Texte de Dominique AMANN

Poème de Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 24

Éditorial. Dominique AMANN 5



Le théâtre de guerre de Jean Aicard. Dominique AMANN 7

Les Héroïques. Jean AICARD 43

L'Honneur 45

La Carte postale 65

L'Aveugle 87

L'Assisté 125

Le Commandement des morts 145

Les Françaises 169

L'Autre Ennemi 203

Des ailes 227



Le combat du Romulus. 245

Texte de Dominique AMANN 245

Poème de Jean AICARD 249

ÉDITORIAL

Cette livraison d'*Aicardiana* est principalement consacrée au théâtre de guerre de Jean Aicard.

Dans son œuvre de la longue période du conflit, notre écrivain eut en effet l'idée, pour mieux diffuser les idées qu'il voulait répandre, de composer toute une série de pièces de théâtre. Il s'agit de courtes pièces, principalement des actes uniques, faisant intervenir un très petit nombre de personnages et ne nécessitant pas des moyens importants : ce théâtre était ainsi destiné à être produit par des troupes d'amateurs dans des manifestations de bienfaisance données au profit des victimes et de leurs familles.

Et je fais mémoire, en fin de volume, du combat célèbre du vaisseau français *Le Romulus*, qui a inspiré le dernier grand poème écrit par Jean Aicard avant la guerre, dans lequel notre écrivain, qui commençait à entrevoir le pire, magnifiait déjà l'héroïsme habituel des soldats français.

Dominique AMANN

LE THÉÂTRE DE GUERRE DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Dès les premières semaines de la guerre, Jean Aicard développa une grande activité... malgré son âge — soixante-six ans et demi en août 1914 — et, surtout, de graves problèmes de santé qui ne cesseront de croître jusqu'à son décès en 1921. Son activité créatrice l'absorba totalement mais il ne refusa pas de prêter son concours à quelques œuvres soucieuses de développer les forces morales de la Nation : c'est ainsi qu'en 1916 il rejoignit la Ligue française puis l'Union française.

La Ligue française

Au début de l'année 1914 les esprits éclairés commençaient à percevoir l'imminence d'un conflit majeur en Europe. Des personnalités françaises, regroupées autour du professeur Ernest Lavisse et du général Paul Pau, fondèrent La Ligue française pour apporter à la force militaire l'appui de la force morale. Le premier numéro de la revue de l'association, également baptisée *La Ligue française*, retrace l'histoire de cette fondation, qui se résume en quelques dates :

- 30 mars 1914 : assemblée générale constitutive de la Ligue ;
- 6 mai 1914 : le comité directeur en fixe les statuts, l'organisation et l'administration ;

— 23 mai 1914 : le comité directeur décide la création de sections locales et unions régionales pour étendre son action à la France entière, aux colonies, et à toutes les zones francophones.

Ayant constaté que l'influence de la France était partout combattue, que ses intérêts économiques étaient menacés, que la population était minée par l'alcoolisme et la dénatalité mais aussi par les dissensions politiques et religieuses, la Ligue s'engagea sur un programme ambitieux défini par ses statuts :

ARTICLE PREMIER. — La Ligue Française est une Ligue patriotique.

Elle a pour but :

1° D'enseigner à tous les Français le devoir de s'unir dans l'amour de la Patrie, pour la puissance et la grandeur de la France ; 2° de défendre la vitalité française contre les graves dangers qui la menacent ; 3° de faire mieux connaître aux Français la situation de leur Patrie dans le monde, ses traditions, ses intérêts et ses droits ; 4° d'associer de plus en plus à la civilisation de la mère-patrie les colonies et pays de protectorat ; 5° de défendre et d'étendre l'influence de la France à l'étranger, et spécialement dans les pays de culture française ; 6° d'entrer en relations avec les associations dont les volontés s'accordent avec les siennes, afin d'obtenir, quand il y aura lieu, une action commune de bonnes volontés, aujourd'hui dispersées.

La Ligue Française s'interdit toute discussion politique ou religieuse.

ARTICLE II. — Les moyens d'action de la Ligue sont notamment : 1° Les bulletins, et toutes publications utiles aux fins poursuivies par la Ligue ; 2° l'organisation de conférences, la constitution de groupes de propagande ; 3° l'octroi de patronages, encouragements moraux et pécuniaires, prix aux sociétés

ou aux personnes dont l'action tend à accroître la force française au dedans, le prestige et l'influence de la Patrie au dehors ¹.

Jean Aicard ne rejoignit pas tout de suite les nombreuses personnalités qui adhèrent d'emblée à la nouvelle société patriotique.

Au début de l'année 1914, Jean Aicard se trouvait dans la région toulonnaise. Il venait d'achever *Le Jardin des enfants* que l'éditeur parisien Hatier mit à la devanture des librairies au mois de mars suivant ².

Il avait également achevé son poème *Le Romulus* et s'en fut le lire lors de la soirée organisée, le samedi 7 février, par les amis du Vieux-Toulon au Grand-Théâtre, pour commémorer le combat du vaisseau éponyme contre une escadre anglaise le 13 février 1814 dans la rade de Toulon ³.

Il manqua la séance du jeudi 12 février à l'Académie française consacrée à une triple élection : Alfred Capus succéda à Henri Poincaré, Pierre de La Gorce à Paul Thureau-Dangin et Henri Bergson à Émile Ollivier ⁴.

Il arriva à Paris au début du mois de mars et donna les vendredis 6, 13, 20 et 27 mars un cours sur Alfred de Vigny dans le cadre des célèbres conférences de la *Revue hebdomadaire* ⁵.

Il rentra aussitôt après en Provence car la ville de Draguignan

¹ *La Ligue française*, 1^{re} année, n° 1, juillet 1914, « Statuts de la Ligue française », page 4, colonne 2.

² Voir, par exemple : *Revue de Paris*, 21^e année, mercredi 1^{er} avril 1914, page 1.

³ Voir *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12442, dimanche 8 février 1914, page 1 colonnes 5-6 et page 2 colonnes 1-2.

⁴ Voir notamment *Le Temps*, 54^e année, n° 19215, vendredi 13 février 1914, page 6, colonne 1.

⁵ Ouvrage aussitôt publié : Paris, Ernest Flammarion, juin 1914, in-18, xx-299 pages.

avait décidé de lui consacrer une grande journée de fête le dimanche 5 avril ⁶.

Le 19 avril il était à Saint-Raphaël pour l'inauguration du monument à Roland Garros ⁷, à l'endroit même où l'aviateur prit son envol le 23 septembre 1913 pour se poser huit heures plus tard à Bizerte après avoir réalisé la première traversée de la Méditerranée à bord de son monoplane Morane-Saulnier : il y prononça un discours chaleureux accompagné d'un poème.

Jean Aicard devait aussi se rendre en Roumanie, vers la fin d'avril ou le début de mai, pour y donner des conférences pour le compte de la *Revue hebdomadaire*. Le voyage avait été préparé soigneusement par Paul Feyel (1870-1942), professeur d'histoire ⁸ ; il avait été annoncé à diverses reprises mais il n'eut finalement pas lieu ⁹.

Le dimanche 3 mai, il participa à la fête des sauveteurs organisée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne par la Société centrale de sauvetage des naufragés ¹⁰.

⁶ Cette fête a fait l'objet de plusieurs annonces et de nombreux compte rendus dans la presse régionale mais aussi nationale. Voir, par exemple : *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1608, dimanche 5 avril 1914, pages 334-335 ; et *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12199, lundi 6 avril 1914, page 1, colonnes 3-6, et page 2, colonne 1.

⁷ *Le Figaro*, 60^e année, 3^e série, n° 110, lundi 20 avril 1914, page 5, colonnes 5-6. *L'Éclaireur* (de Nice), 32^e année, n° 110, lundi 20 avril 1914, page 7, colonnes 2-3.

⁸ Cf. notamment, sa longue lettre dactylographiée signée, 4 pages, du 3 avril 1914, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Paul Feyel ».

⁹ Le voyage de Jean Aicard en Roumanie en 1914 a fait l'objet de diverses versions... Au vu de premières sources, j'avais indiqué son départ vers la mi-avril dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 16, 15 mars 2016, page 111. — Des sources plus précises indiquent que les conférences furent finalement prononcées par MM. Lacour-Gayet, Stéphane Lausanne, le général Pelecier et André Tardieu.

¹⁰ *Le Temps*, 54^e année, n° 19295, lundi 4 mai 1914, page 3, colonne 6.

Il prononça encore un discours, le jeudi 4 juin, au dîner de gala offert par la *Revue hebdomadaire* à ses collaborateurs au restaurant *Élysée-Palace* ¹¹.

Et, le 19 juillet suivant, il fit encore, à Lyon, un discours à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à Sully Prudhomme ¹².

Fut-il oublié par les fondateurs de la Ligue ?... omit-il d'envoyer à temps son adhésion ?... le fait est que son nom n'apparaît pas dans les premières listes publiées.

Jean Aicard rejoignit la Ligue française à la fin de l'année 1916, sur l'invitation des personnalités locales fondatrices du comité de Toulon. Cette création tardive, dans une ville aussi importante, donne à penser que l'expansion de la Ligue, après des débuts incontestablement brillants, rencontra toutes les difficultés inhérentes à l'état de guerre...

C'est le 20 novembre 1916 que le comité toulonnais nouvellement créé tint sa première assemblée, dans la salle de cinéma du *Grand-Hôtel*, sous la présidence du contre-amiral Frédéric Richard-Foy, appartenant alors au cadre de réserve. Le contre-amiral Albert Rouyer, préfet maritime, et Jean Aicard furent nommés présidents d'honneur.

Après le discours du président, retraçant l'histoire de la Ligue et ses premières réalisations, Jean Aicard prit la parole, appelant principalement ses concitoyens à l'union sacrée :

¹¹ *Le Gaulois*, 49^e année, 3^e série, n° 13383, vendredi 5 juin 1914, page 1, colonne 1. *Le Figaro*, 60^e année, 3^e série, n° 156, vendredi 5 juin 1914, page 3, colonnes 2-3. *L'Écho de Paris*, 31^e année, n° 10889, vendredi 5 juin 1914, page 2, colonnes 3-4. Etc.

¹² AICARD (Jean), *Sully Prudhomme. Discours prononcé à Lyon le 19 juillet 1914*, Renouard typographe, 1914, 28,5 cm, 13 pages. Compte rendu : *Le Temps*, 54^e année, n° 19371, lundi 20 juillet 1914, page 3, colonne 6.

En s'adressant à M. l'amiral Richard-Foy, esprit et cœur d'élite, dit l'éminent académicien, pour établir un de ses comités de Toulon, la *Ligue française* ne pouvait mieux faire, et je le remercie avec émotion de m'avoir désigné pour être président d'honneur de ce comité aux côtés de M. l'amiral Rouyer, préfet maritime, gouverneur de Toulon, qui joint aux fermes qualités d'un chef militaire cette faculté d'émotion qui donne aux actes leur vraie valeur humaine.

Mesdames, Messieurs,

Il sied de ne pas oublier que la *Ligue française* s'est formée à Paris au commencement de 1914. C'est un beau titre que d'avoir été, par prévision, une Ligue de défense contre des dangers obscurs, mais menaçants. Elle les devinait et voulait nous préparer aux plus nobles résistances. Elle disait : « L'heure présente est grave. Un conflit entre les puissances européennes est, à tout le moins possible, où le principal péril serait pour la France. Cependant, ajoutait-elle, nos discordes politiques et religieuses s'exaspèrent et beaucoup s'en inquiètent presque jusqu'à désespérer. La *Ligue Française*, qui s'abstiendra de toute polémique politique ou religieuse, ignorera ce qui divise ; elle mettra en lumière et vigueur le sentiment qui, malgré des dissensions inévitables dans un pays libre, nous rassemble dans le culte de la Patrie. Elle veut persuader à la nation française qu'une France unie dans la foi patriotique n'a rien à redouter de qui que ce soit. »

La date d'origine de la *Ligue Française* est un beau titre à vos sympathies comme elle est un titre particulier — vous me permettrez le mot, — aux déférences des autres Ligues qui se sont fondées en présence des réalités du plus grand des périls. C'est pourquoi, aujourd'hui, nous les appelons à notre aide avec confiance dans le chemin de l'Union Sacrée, où la *Ligue Française* les a précédées.

L'union des Français de tous les partis, de toutes les confessions, en vue du salut de la Patrie, est le but premier de toutes nos ligues. Elles doivent l'exemple. Qu'elles s'unissent donc entre elles.

L'union est l'essentiel moyen de défense d'un groupe, d'une cité, d'une nation. Tout mouvement d'union a deux degrés ou deux caractères. Il n'est point de troupeau qui, éparpillé au moment d'une attaque, ne se resserre en masse compacte pour faire front à l'ennemi. Cette tactique est celle des plus imperceptibles microbes. Si, dans un bouillon de culture, où s'agitent, çà et là, sous l'œil du microscope, ces infiniment petits, vous laissez tomber une goutte d'un liquide qui doit leur être nocif, vous les voyez subitement se rapprocher, se rassembler pour la défense ; c'est là un symbole qui signifie une nécessité formelle : c'est l'union au premier degré, et qui n'est pas encore sacrée, d'abord parce qu'elle est inconsciente et surtout parce qu'elle ne comporte pas la grande pensée humaine, aussi bien philosophique que religieuse, qui s'appelle le sacrifice.

Au second degré, l'union sacrée s'établit non seulement sur la solidarité des intérêts, mais sur l'amour conscient de ses devoirs.

Vous avez vu, au moment de la déclaration de guerre, l'union instinctive se faire d'elle-même, puis se fixer, admirable, dans le sacrifice et l'amour. Et, depuis deux ans, chaque jour, chaque nuit, tombent pour la France, dans le sang les uns des autres, laboureurs et bourgeois, philosophes et prêtres, artistes et marchands, tous soldats, tous égaux dans l'égalité surhumaine de l'héroïsme et du sublime. Plus de politiques : l'amour ; plus de discussions : la blessure et la mort acceptées en silence.

Alors, que venons-nous faire ici ?

Nous n'avons plus à prêcher l'union : elle est faite glorieusement. Mais la *Ligue*, qui fut prévoyante avant la guerre, veut remplir un nouveau devoir de prévoyance après la guerre.

Pour faire la santé des êtres, pour faire renaître la vie et la joie, la nature demande qu'on oublie les heures de la maladie et de la souffrance, et, avec elles les nécessités de défense et jusqu'aux remèdes qui ont guéri le malade ou le blessé.

Dans une certaine mesure au moins, nous oublierons, quand la paix sera revenue, sinon les malheurs, du moins l'intensité des malheurs soufferts. C'est pourquoi, Messieurs, la *Ligue Française* veut élargir ses moyens, se constituer de façon à durer, afin d'établir demain la permanence de la défense nationale non plus seulement sur des prévisions, mais sur le souvenir, sans cesse avivé.

Vous savez sous quel patronage elle se fonda. Deux noms brillent en tête de ses listes : l'historien Ernest Lavisse, de l'Académie Française, dont le langage, simple et clair, sait toucher le cœur des hommes et des petits enfants, et le général Pau, le glorieux mutilé de 1870.

La *Ligue* s'occupera de tous les intérêts les plus divers de la Patrie, et elle suffira à cette tâche parce qu'elle a, parmi ses membres, des hommes très divers, qui représentent, à eux tous, toutes les compétences. Elle trouvera parmi eux des *missi dominici*, des conférenciers qui s'adresseront partout aux différentes activités nationales. Nous n'entreprendrons pas de définir chacun des buts qu'elle se propose, nous nous contenterons d'avoir défini son but essentiel, à la fois idéal et pratique, et les moyens qu'elle a de le réaliser.

J'insiste sur ceci que, fondée à la veille et en prévision de la guerre, et consolidée pendant la guerre elle aura plus de force pour être, après la guerre, la prévision organisée.

Car oui, Messieurs, oui, nous oublierons tous (surtout les jeunes) l'intensité de nos souffrances : une loi naturelle le veut ainsi. La *Ligue* se méfie des trahisons, en partie bienfaisantes, des lois de nature. Nous serons invités à l'oubli par notre ciel

lumineux, qui est le plus beau et le plus pacifique du monde. Nous oublierons ! et ce ne sera pas quelquefois sans remords. Mais la *Ligue Française* sera là pour redire : « Ô France ! l'ennemi abattu se relèvera ! Veille donc sans cesse. Fourbis tes armes, intellectuelles et morales, pour que la vie nouvelle soit une victoire de tous les jours. N'oublie jamais, France bien-aimée, que c'est toi la gardienne de l'idéal du monde, de l'idéal qui s'appelle amour !¹³ »

Dans sa séance du 15 février 1917, le conseil national de la Ligue accueille Jean Aicard en son sein.

Notre écrivain multiplia les interventions en faveur de cette association au cours de l'année 1917.

Le samedi 24 février, au Grand-Théâtre de Marseille, présidant une séance du comité local consacrée à une conférence d'Émile Hinzelin¹⁴ sur Verdun, Jean Aicard définit ainsi le rôle des ligues patriotiques :

LA VIGIE

La Ligue Française est une association formée pour la défense de tous les intérêts, matériels et moraux, de la France. Les deux présidents d'honneur sont le général Pau et Ernest Lavisse, deux noms aussi significatifs que le drapeau lui-même. Le soldat et le professeur représentent les deux forces françaises qui doivent rester indissolublement unies, parce que si on les sépare, elles cessent d'être le génie de la France. Ces deux puissances, rendues créatrices l'une par l'autre, s'appellent liberté et discipline,

¹³ *Le Petit Var*, 37^e année, n° 13150, mardi 21 novembre 1916, « La Ligue Française à Toulon », page 2, colonne 6. Voir également : *La Ligue française*, 3^e année, n° 17, janvier 1917, pages 4 colonne 2 et 5 colonnes 1-2.

¹⁴ Émile Hinzelin (1857-1937), professeur de philosophie, journaliste, poète et romancier alsacien ; président de la Société Erckmann-Chatrion et de l'Académie Stanislas.

liberté dans la discipline et par la discipline.

La Ligue Française fut fondée quelque temps avant la guerre. Ses fondateurs voyaient venir l'orage, la guerre. Ils voyaient dans nos insouciances généreuses une cause d'affaiblissement. La France se mettait en péril parce qu'elle ne regardait pas comme possible une guerre pareille à celle dont souffre aujourd'hui le monde. Elle n'admettait pas qu'un homme pût prendre la responsabilité de vouloir la guerre, de la désirer, de la déclarer. Encore moins supposait-elle qu'on pût la déclarer en en rejetant effrontément sur d'autres la responsabilité. La France ne croyait pas au crime froidement prémédité par l'Allemagne. On ne peut pas croire aux actes qu'on serait incapable de commettre soi-même.

Mais, ces confiances populaires, il est de la fonction des hommes d'État de ne les point partager, et il est du devoir de tout homme d'expérience ou de science de les dénoncer comme dangereuses.

La France manquait de prévoyance, et par suite, elle ne s'était pas organisée en vue des guet-apens prévus par des esprits éclairés.

La faute française, et qui dure peut-être encore, c'était trop souvent la flatterie employée par les élus populaires envers ceux dont ils attendent le renouvellement d'un mandat qui ne va pas sans quelque privilège ; et c'est la préférence des électeurs pour l'erreur agréable, mais nuisible, plutôt que pour la vérité pénible qui peut sauver.

La Ligue, fondée par des hommes indépendants, ne cherche pas à flatter, à masquer les périls, à complaire aux intérêts personnels. Elle ne cherche pas à commander, elle veut servir. La vraie gloire est à ceux qui servent.

La Ligue veut donc servir. Et comment ? Que se propose-t-elle ? Quels sont ses moyens ?

Messieurs, l'intérêt général, qui exige parfois le sacrifice de tel ou tel intérêt particulier, devrait être sans doute toujours présent à la pensée de chacun, mais cela n'est guère possible ; ce n'est peut-être pas désirable. Il est bon, en effet, que les individualités puissent se développer à l'aise, et j'irai jusqu'à dire dans l'oubli momentané des menaces dont la préoccupation constante paralyserait peut-être certains timides. Il faut des détenteurs. Et, pour que la nation jouisse utilement des travaux de la paix (comme les marins à bord jouissent du calme normal après l'accident de la tempête), il faut des veilleurs, des avertisseurs, toujours debout sur la tour ou sur les tourelles. Ceux-là, du plus loin guettent le péril, dont ils dénonceront l'approche lorsque, pour le salut commun, le concours de tout l'équipage deviendra indispensable. Voilà le rôle premier des ligues. Elles sont des avertisseuses, elles sont les vigies.

Et quoi encore ? Elles sont des compétences. Elles sont aux heures de la paix des conseillères averties.

La Ligue Française s'est donné pour mission de grouper des hommes compétents qui, consacrés par une juste notoriété, représenteront légitimement à eux tous toutes les activités les plus diverses, toutes celles qui sont nécessaires au devenir progressif et à la grandeur de la patrie française. Et toutes les conférences de la Ligue seront faites par des spécialistes marquants, des arts, de la science, de l'industrie, de l'enseignement.

Des initiatives multiples, ainsi groupées par la Ligue et rayonnant d'elle, créeront une source de renseignements pour les organisateurs de la France nouvelle. Ainsi la Ligue Française fournira à tous toutes les explications opportunes, la définition des buts communs. Et cela, toujours en vue de répondre à l'organisation allemande, qui, même atteinte dans ses œuvres vives, pourrait rester, après la guerre, un péril constant pour la noble civilisation latine.

Cette civilisation, Messieurs, la France la représente aujourd'hui plus que jamais aux yeux du monde. Notre France, plus que jamais le monde l'aime et l'admire, parce qu'elle est la protectrice des faibles, la terre du sentiment généreux opposé à la force brute, la nation chevaleresque et chrétienne, l'épée et le bouclier du Droit, la France sainte de Jeanne d'Arc, la France libre de Valmy, et désormais la France de ces deux victoires qui ajoutent un rayon à sa couronne d'immortalité, la France de la Marne et de Verdun ¹⁵.

Le dimanche 3 juin, Jean Aicard donna une conférence, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Après une première intervention d'Émile Boutroux, membre d'honneur de la Ligue et président de la séance, notre écrivain traita de « l'unité morale française par l'école » :

Après avoir montré quel fut l'état d'âme créé en France par la guerre, et analysé l'état de l'esprit français avant la guerre, l'orateur continua, en de magnifiques périodes que nous regrettons de ne pouvoir citer entièrement :

« Depuis deux mille ans, l'humanité avait trouvé dans les Évangiles et servi, non sans le trahir souvent, le plus beau, le plus élevé des idéals.

« Chancelante, trébuchante, imparfaite à travers les révoltes de l'instinct et des passions, mais le cœur plein d'espérance, de pitié et d'amour, même quand la foi l'abandonnait, l'humanité marchait à l'étoile. Nietzsche cracha sur la face de l'idéal auguste. Il condamnait la pitié, non pas dans ses excès, mais d'une façon absolue ; il la répudiait et la flétrissait comme une faiblesse indigne de l'homme, tandis qu'elle est au contraire le propre de

¹⁵ *La Ligue française*, 3^e année, n° 20, avril 1917, « La Ligue Française à Marseille », page 2, colonnes 1-2.

l'homme, si bien que son autre nom est l'humanité. Il affirmait comme des vertus la force brute et l'orgueil d'être fort sans justice. À la conception des droits de l'homme universel, il opposait le droit illimité de l'égoïsme aussi bien individuel que national. Il démuselait le moi féroce ; il éduquait l'Allemagne ; il la formait pour les luttes sans merci, il lui apportait un sophisme qui contenait en puissance la guerre par la terreur ; il faisait de sa race un moi armé contre la fédération des cœurs humains, unis sous le rayon jailli de l'Évangile. Et quand je dis l'Évangile, je ne formule pas ici une affirmation confessionnelle, mais seulement historique. Les théories nietzschéennes étaient le fruit naturel de la terre germanique, et, comme elles répondaient bien au génie de la race maléfique, elles renforçaient sa force de nuisance, tandis que, en contradiction formelle avec notre génie national, elles diminuaient notre force de résistance au mal. »

L'orateur demande comment nous pourrions continuer l'unité française, si magnifiquement constituée par la guerre. Il répond hardiment, en rationaliste : par une morale laïque, sœur de la morale chrétienne ; et qui ne craigne pas plus que celle-ci, ainsi que l'avaient voulu Jules Ferry et Ferdinand Buisson, de prononcer le nom de Dieu, qui est commun à tous les hommes.

Le poète montre ensuite comment l'enseignement de la morale fut négligé à l'École, et comment il doit être cultivé, si nous voulons rester dignes de nous-mêmes, dignes de la civilisation que la France a sauvée :

« En résumé, il y a aujourd'hui dans le monde deux morales en présence. D'un côté, la morale d'intérêt et d'orgueilleuse violence ; de l'autre, la morale de bienveillance, de mutualité secourable ; l'une particulière, l'autre universelle ; l'Esprit d'Allemagne, l'Esprit de France.

« Cette guerre, c'est la formidable rencontre de deux morales. Nous étions des civilisés qui semblaient oublier l'excellence de

leur morale. L'Allemagne, ivre de stupide orgueil, îlote, dont l'ivresse, en inspirant horreur et dégoût, apprenait la sagesse aux enfants de Sparte. Ce que la guerre actuelle nous a appris ou rappelé voilà ce qu'il s'agit d'enseigner aux enfants de notre France, à savoir : la discipline volontaire, par amour de l'humanité, la libre soumission du *moi* au meilleur de soi-même. Voilà ce que portera en lui, sous la simplicité des termes et des commentaires, qui sont à trouver, le livre de l'enseignement moral dans nos écoles. »

Et l'orateur termine, parmi les acclamations, par un émouvant appel aux pasteurs et aux instituteurs, fils du même sol, des mêmes traditions, serviteurs du même avenir, du même idéal moral, de la même civilisation ¹⁶.

20 Durant l'été, il fit encore des conférences sur la Ligue à Nice et à Antibes.

En 1918, il parla à Signes (Var) et assista à la conférence donnée, sous les auspices de la Ligue, le jeudi 21 février 1918 au Grand-Théâtre de Toulon par un Belge, M. de Keyser ¹⁷.

Au 31 août 1918, la Ligue était forte de trente-deux mille membres ¹⁸ et comptait de nombreux comités locaux répartis sur tout le territoire. Mais une direction centrale trop collégiale — un comité directeur comprenant, en 1914, deux présidents d'honneur, six vice-présidents, trente-trois membres ; et un conseil national de soixante-dix membres — n'était pas de nature à définir de grands axes d'action : aussi chaque comité local œuvrait dans son secteur en formulant des vœux, rédigeant

¹⁶ *La Ligue française*, 4^e année, n° 23, juillet-août 1917, pages 1-3.

¹⁷ *La Ligue française*, 5^e année, n° 31, mai 1918, page 6, colonne 2.

¹⁸ *La Ligue française*, 5^e année, n° 34, octobre-décembre 1918, « Progrès de la Ligue », page 2, colonne 3.

des rapports, adoptant des motions, soutenant des initiatives régionales, etc.

La publication, à peu près mensuelle, de la Ligue consistait en un bulletin assez modeste de huit ou quatre pages, essentiellement consacré aux activités des différents comités et ne pouvant donc pas développer une véritable doctrine sur les grandes questions de l'heure. Jean Aicard n'y publia aucun article...

Notre écrivain fit donc ce qu'il put pour soutenir au moins localement cette société patriotique, en lui apportant essentiellement sa notoriété d'écrivain et d'académicien.

L'Union française

L'Union française, association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France, fut créée le 10 mars 1916 en l'hôtel de la Société des gens de lettres. Elle tint sa séance inaugurale le jeudi 26 octobre 1916, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Elle réunissait alors la meilleure société intellectuelle :

— le comité de patronage, regroupant plus de cent cinquante personnalités, était composé de ministres, sénateurs, députés, académiciens, hauts magistrats, ambassadeurs, militaires de haut rang, universitaires, présidents de chambres de commerce, journalistes... et Jean Aicard en faisait également partie.

— le comité de direction réunissait encore plus de soixante académiciens, ministres, professeurs, grands industriels et patrons.

L'Union avait pour présidents d'honneur, le philosophe Émile Boutroux (1845-1921) et l'historien Ernest Lavisse (1842-1922), et, pour président, le philosophe Henri Bergson (1859-1941).

Mais surtout, l'Union était dirigée par un bureau restreint et actif : Louis Barthou (1862-1934), député, ancien président du

conseil des ministres ; Georges Hersent (1865-1950), ingénieur de l'École centrale des arts et manufactures, grand entrepreneur de travaux publics et maritimes ; l'historien Pierre Imbart de La Tour, de l'Académie des sciences morales et politiques ; Georges Lecomte (1867-1958), romancier, dramaturge, ancien président de la Société des gens de lettres ; et le très dynamique et entreprenant Paul Gaultier (1872-1960), secrétaire général et directeur de la revue, alors baptisée *L'Union française, revue des problèmes d'après-Guerre*.

L'Union française poursuivait incontestablement des buts plus élevés et plus larges que ceux de la Ligue française, comme en témoigne le discours de son président, lors de la séance à la Sorbonne le jeudi 26 octobre 1916 :

L' « UNION FRANÇAISE »¹⁹

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'Union Française est le titre d'une Association qui s'est créée en vue d'obtenir toutes les mesures capables de donner, matériellement et moralement, la plus grande expansion possible à la France. Elle étudiera les problèmes en utilisant les compétences les plus hautes ; puis, par la parole et par la plume, elle s'efforcera de répandre les solutions qui lui auront paru justes : elle espère agir sur l'opinion et, par-là, sur les pouvoirs publics. D'autres ligues ou associations ont déjà été fondées dans un but d'intérêt national : à toutes, *L'Union Française* apporte sa sympathie et donnera volontiers sa collaboration. En travaillant à l'expansion de la France, elle procédera d'ailleurs à la française : elle mettra au-dessus de toute autre considération le respect du droit. Ex-

¹⁹ *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 1^{re} année, n° 1, février 1917, pages 5-7. — Jean Aicard, qui était alors en Provence, ne put se rendre à Paris pour assister à cette séance inaugurale.

pansion ne signifiera jamais pour elle empiètement ou accaparement. Il est clair que la France, pour faire que son industrie, son art et sa pensée rayonnent à travers le monde, devra coordonner son effort à celui de ses alliés et de ses amis, et qu'elle servira leur intérêt, l'intérêt de la civilisation en général, en même temps que le sien.

La guerre actuelle, par l'extension qu'elle a prise dans l'espace et dans le temps, s'est trouvée remplir, plus peut-être que ne l'avait fait aucune autre, une des fonctions qui paraissent avoir été dévolues aux grandes guerres dans le plan de la nature. Car la guerre, — quand elle est autre chose que le lâche assassinat du faible par le fort, quand elle met aux prises deux adversaires capables de lutter effectivement entre eux, — la guerre est la mesuratrice et la totalisatrice des énergies. Elle pèse, en les jetant ensemble dans le plateau d'une balance où elles s'additionnent automatiquement, des choses qui ne paraissaient pas additionnables ni commensurables entre elles : les forces matérielles, intellectuelles, morales de tout un peuple. C'est ainsi qu'elle aura révélé au monde ce que nous sommes capables de faire : il n'est pas un Français, voyageant aujourd'hui à l'étranger, qui n'entende, de toutes parts, monter vers la France un murmure d'admiration. Mais, en nous donnant la pleine conscience de ce que nous sommes, la guerre nous aura fait sentir aussi ce qui nous manque et dans quel sens nous devons orienter notre effort. L'individu, dont la valeur chez nous est si grande, sait-il toujours coordonner son activité aux autres activités individuelles et leur assurer à toutes, par une organisation appropriée, le maximum de rendement ? Utilisons-nous complètement nos ressources et nos forces ? Faisons-nous aux connaissances techniques une place assez large, une situation assez haute ? Notre science, plus géniale et plus inventive qu'aucune autre, se soucie-t-elle assez de servir notre industrie ? Notre industrie,

si savante, a-t-elle suffisamment foi dans la science ? Entre l'industrie et la finance, entre l'art et l'industrie, avons-nous ménagé des voies assez larges de communication ? Notre art, notre science, notre industrie ont-ils étudié méthodiquement les moyens de se faire connaître à l'étranger ? Notre enseignement, admirable à tant d'égards, capable, plus peut-être qu'aucun autre, de développer l'amour du beau et le sentiment du vrai, donne-t-il au même degré le sens du réel et le goût des réalisations ? Plus généralement, dans tous les compartiments de l'activité privée ou publique, nous rendons-nous suffisamment compte des conditions de l'action efficace, laquelle exige qu'on définisse nettement le but, qu'on étudie scientifiquement les moyens, et qu'ensuite on coure le risque, — tous les collaborateurs ayant de la compétence, un seul ayant la responsabilité ? Telles sont les questions que se sont posées, — avec beaucoup d'autres, — des industriels, des agriculteurs, des commerçants, des financiers, des ouvriers, des artistes, des savants, des écrivains, des philosophes. Il leur est apparu que toutes nos activités se complèteraient comme il le faut si nous leur donnions pour but l'expansion au dehors, et qu'un élan imprimé à l'ensemble de l'organisme assurerait le bon fonctionnement de chacune des parties. Ils se sont associés pour donner un corps à cette idée. Ils viennent aujourd'hui demander au plus grand nombre possible de Français de travailler avec eux à ce que demain, dans une France victorieuse et agrandie, mais où il y aura tant de ruines à réparer, tant de richesse à reconstituer, tant à refaire et tant à faire, aucune force ne reste inemployée, aucune ressource inutilisée : la prospérité du pays sera ainsi à la hauteur de sa gloire.

À cette prospérité la France n'atteindra d'ailleurs que si elle reste unie dans la paix comme elle l'aura été pendant la guerre. Mais, précisément, c'est en nous donnant pour objet l'expansion

que nous aurons le plus de chances de maintenir l'union. La guerre nous a fourni à cet égard l'indication décisive. Au milieu de juillet 1914, la France était encore livrée à des partis qui s'entre-déchiraient ; le mal était profond, il paraissait mortel. Quinze jours après, il n'en restait rien ; la nation entière était debout, face à l'Allemagne. D'où venait la transformation ? Du péril commun, sans aucun doute, et de la nécessité de sauver, avec la patrie elle-même, la liberté du monde. Mais comment cette cause avait-elle opéré ? En détournant nos yeux de l'intérieur et en nous forçant, plutôt que de nous regarder nous-mêmes et de nous regarder les uns les autres, à regarder tous au dehors. Eh bien, continuons, après la guerre, à regarder dehors. Nous verrons l'apaisement se faire autour de ce qui nous divise le plus, — même autour des questions sociales, même autour de la question religieuse.

Autour des questions sociales. Entre patrons et ouvriers, par exemple, l'accord peut être difficile tant que chacune des deux parties ne considère qu'elle ou tant qu'elles se regardent seulement l'une l'autre. Mais qu'ensemble elles tournent les yeux vers le dehors ; qu'elles se demandent par quelles concessions réciproques et par quelle coordination particulière de leurs efforts elles assureront à notre industrie son plus grand rayonnement possible dans le monde ; qu'elles conviennent, ne fût-ce que par une trêve qui durera seulement le temps nécessaire à la reconstitution de la richesse nationale, de tout rapporter à cette préoccupation : combien les choses se simplifieront ! comme il deviendra facile de régler les différends ! Tentons l'expérience. Essayons, — nous littérateurs, artistes, philosophes, savants de l'*Union Française*, — essayons d'obtenir cette trêve en nous offrant, non pas certes comme arbitres, mais comme intermédiaires. Supposons-la conclue. Plus tard, quand le temps sera révolu et la trêve sur le point d'expirer, peut-être trouvera-t-on des deux

côtés qu'on a tout intérêt à prolonger indéfiniment l'entente, car les deux parties auront pu en bénéficier comme la production elle-même. À supposer que la lutte recommence, ce ne sera plus dans le même esprit, parce qu'on aura appris à se connaître et à s'estimer réciproquement, parce qu'on aura étudié les problèmes ensemble, parce qu'ensemble on aura pris l'habitude de tenir compte de certaines nécessités inéluctables et surtout de mettre, au-dessus de l'intérêt des deux parties, l'intérêt de la France.

Que dire de la question religieuse ? La tolérance est admise en principe, heureusement, par tout le monde. Mais bien des difficultés surgissent dans l'application. Chacun pense détenir la vérité ; et beaucoup, qui se croient tolérants, ne peuvent s'empêcher de mesurer parcimonieusement à autrui la liberté de propager ce qu'ils considèrent comme une erreur. La tolérance restera impatiente, elle risquera — passez-moi l'expression — de devenir agressive, tant que les groupes représentant des convictions opposées ne feront que se considérer eux-mêmes et se regarder l'un l'autre. Mais que tous regardent au dehors : le devoir leur apparaîtra, simple et clair. Il faut que la France ait la plus haute situation possible dans le monde. Et sa situation sera d'autant plus haute qu'elle disposera d'une plus grande force, matérielle et morale. Or la force morale d'un peuple est faite de toutes les énergies morales, accumulées, de tous les individus qui le composent ; et cette énergie morale, chaque individu la puise dans la conviction qu'il a, religieuse s'il a la foi, philosophique s'il s'en tient à une philosophie. Envisageons les choses de ce biais : ce n'est plus seulement la tolérance, au sens étroit et toujours ambigu du mot, que nous pratiquerons, c'est l'encouragement mutuel. Oui, nous nous aiderons les uns les autres à avancer, chacun à notre manière, dans ce que nous croirons être le chemin de la vérité. Admettons que ce ne doive être là qu'une attitude provisoire : ce sera en tout cas une atti-

tude nécessaire, si nous voulons, pendant les années qui suivront la guerre, suspendre les antagonismes intérieurs qui paralysaient ou affaibliraient notre action dans le monde. Qui sait alors si le provisoire ne deviendra pas du définitif ? Qui sait si des convictions opposées, qui auront vécu pendant quelque temps dans une atmosphère de confiance réciproque, ne se seront pas trouvés entre elles plus de points communs qu'il n'y paraissait d'abord ? On ne me fera jamais croire que l'opposition soit irréductible entre des doctrines qui ont inspiré les mêmes grands sacrifices, les mêmes dévouements sublimes. Elles tenaient à l'intelligence des langages tout différents ; mais le cœur a dû entendre des choses du même genre, puisqu'il a vibré de la même manière. Et c'est peut-être le cœur qui a eu raison.

Telle est l'entreprise que nous voulons tenter. Nous venons convier tous les Français à une grande œuvre d'expansion, au dehors, en même temps que de pacification au dedans. Peuples et individus ont le choix entre deux attitudes, l'une de contraction sur soi, l'autre d'expansion. Dans l'une, c'est la vie ralentie ; dans l'autre, c'est la vitalité accrue. Dans l'une on calcule, on mesure, on marchandise, et, si fort qu'on aime la justice, on ne la réalise qu'avec peine, parce qu'un abaissement du ton vital devient facilement égoïsme ou envie. Dans l'autre, on donne sans compter ; on ne pense qu'à aller de l'avant ; on arrivera à la justice par la générosité. De ces deux attitudes, la seconde est celle qui est naturelle à la France. *L'Union Française* s'emploiera par tous les moyens à la faciliter.

Nous avons exposé notre programme. Maintenant, nous devons agir. Les deux mots qui composent notre titre nous fourniront notre devise : *Tout pour l'Union ! Tout pour la France !*

Henri BERGSON.

La correspondance adressée par Paul Gaultier à Jean Aicard dévoile quelques dessous du fonctionnement de l'association :

Gaultier avait créé l'Union française et en était le véritable directeur ; il gouvernait en s'appuyant principalement sur les membres du bureau : Louis Barthou, Georges Hersent, Pierre Imbart de La Tour et Georges Lecomte. L'abbé Jean Calvet, ami de Paul Gaultier, était une sorte d'éminence grise et intervenait dans tout ce qui concernait l'école : c'est de toute évidence lui qui aura suggéré à Gaultier de faire appel à Jean Aicard.

Notre écrivain fut incontestablement séduit par cette nouvelle société et s'impliqua résolument dans ses actions, notamment en développant ses idées sur la réforme nécessaire de l'éducation et l'adoption d'une morale satisfaisant aussi bien les républicains que les croyants²⁰.

Paul Gaultier, professionnel de l'édition, dota l'Union française d'une véritable revue d'idées : les livraisons, d'environ trente-six pages, traitaient les principales questions sociales, scientifiques, littéraires, artistiques, agricoles, commerciales, financières de l'heure ; la doctrine de l'Union s'établissait ainsi, immédiatement diffusée à tous ses membres.

Henri Bergson céda vite son poste de président et son successeur, le sénateur Charles Jonnart (1857-1927), fut tout aussi éphémère, ayant été désigné comme haut-commissaire des Alliés en Grèce.

Aussi, à la fin du mois de juin 1917, Gaultier proposa la présidence à Jean Aicard dans une longue lettre trop chaleureuse pour permettre un refus :

²⁰ Il publia ainsi, dans la revue de l'Union, trois textes fondamentaux qui seront analysés, avec d'autres, dans la prochaine livraison d'*Aicardiana* : « Petit dialogue sur la grande question », *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 1^{re} année, n° 2, juin 1917, pages 50-52 ; « L'unité morale française par l'école », *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 1^{re} année, n° 4, octobre 1917, pages 109-116 ; « Le petit livre de l'unité morale française », *L'Union française, revue des problèmes d'après-guerre*, 2^e année, n° 9, juillet 1918, pages 285-297.

Union Française

le 26 juin 1917²¹

Mon cher Maître,

Je viens solliciter de vous une grande faveur et un très grand honneur : celui d'accepter la présidence de l'*Union Française*, laissée vacante par la nomination de M. Jonnart au poste de haut-commissaire des Alliés en Grèce.

Votre belle âme qu'anime un grand souffle de bonté émue, votre talent fait de poésie et d'idéal, votre caractère dont la noblesse m'est un réconfort, la bienveillance affectueuse que vous m'avez toujours témoignée, votre amitié pour l'abbé Calvet font que je souhaite *ardemment* que vous acceptiez.

À ces motifs qui me font désirer passionnément une réponse affirmative s'en ajoutent qui me donnent toutes les raisons d'espérer : l'*Union Française* c'est *votre pensée réalisée*, l'union de toutes les compétences et de toutes les bonnes volontés en dehors des opinions politiques et des croyances religieuses, pour faire après la guerre une France digne de son passé et de sa conduite devant l'ennemi ; c'est l'effort pour constituer une France organisée et capable de reprendre son prestige, économique et moral, dans le monde.

C'est aussi un puissant instrument pour obtenir cette union par l'école à laquelle vous travaillez avec une si inlassable et admirable ardeur.

Pour tous ces motifs, nul n'est désigné comme vous pour présider cette grande œuvre, qui a la chance de réunir, dans tous les domaines, l'élite de notre pays.

Nous sommes une grande force de régénération morale et cette force nous la mettons à votre disposition. Nous la mettons sous votre égide.

²¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Paul Gaultier », pièce n° 96 : longue lettre autographe signée de sept pages.

N'écoutez pas votre modestie. Vous êtes *celui qu'il faut* pour maintenir, après la guerre, cette union sacrée qui a fait notre force pendant la guerre.

N'invocuez pas non plus votre éloignement, votre état de santé. Vous savez que vous pouvez compter à *fond* sur moi qui, en fait, ai tout créé et ai jusqu'ici été, en réalité, sans président.

Je vous tiendrai régulièrement au courant et, d'accord avec Calvet, vous préparerai minutieusement toutes les décisions sur les grandes questions. Vous n'aurez aucune difficulté.

En acceptant, vous ferez à tous la plus grande joie et à moi en particulier, ainsi, je puis vous le dire, qu'à l'Abbé Calvet.

Vous me donnerez, au surplus, le plus précieux encouragement que je puisse recevoir dans la grande tâche à laquelle je me dévoue et qui est en train de réussir – financièrement et moralement – au-delà de toute espérance.

Encouragement précieux pour moi, car il n'est personne parmi les grands noms, dont je respecte autant le caractère.

J'espère donc, pour toutes ces raisons et aussi à cause de votre bienveillance affectueuse à mon égard, que vous allez m'envoyer un bon « oui » tout simple, qui me comblera de joie et que je suis impatient de recevoir.

Le contraire, que je ne veux pas envisager, me ferait une peine qui pourrait aller jusqu'au découragement.

Excusez, je vous prie, mon cher Maître, de vous dire ainsi mon désir, qui n'est pas seulement le mien en faveur du sentiment qui l'inspire.

Et veuillez, mon bien cher Maître, agréer l'hommage de ma plus respectueuse et profonde affection avec celui de ma grande admiration.

Paul Gaultier.

P. S. J'oubliais de vous dire que nous voulons, entre autres choses, nous occuper de régionalisme.

On voit, d'après cette missive, combien Jean Calvet était impliqué dans la conduite de l'Union : c'est lui qui aura suggéré à Gaultier d'appeler Jean Aicard à la présidence.

Notre écrivain donna aussitôt son accord et le conseil de direction, immédiatement réuni, le nomma officiellement à l'unanimité.

Jean Aicard apporta à l'Union sa popularité de poète et romancier ainsi que sa notoriété d'académicien. Il présida surtout « par correspondance », tant sa maladie l'obligea à restreindre les longs déplacements. Une lettre de l'abbé Calvet définit bien les méthodes de travail mises en place :

J'ai vu hier Gaultier. Il se propose d'organiser ainsi le travail. Le bureau de l'Union française se réunit à peu près toutes les six semaines. Longtemps à l'avance, il dressera le programme de la réunion par questions détaillées. Il vous l'enverra assez tôt afin que vous puissiez donner votre avis par oui, non, ou ?, dans un casier laissé en blanc. Ce sont en général des questions d'administration dans lesquelles le secrétaire fait à peu près tout. S'il se présente des questions graves de direction, d'orientation générale, il est entendu que Gaultier m'en parlera et qu'en vous envoyant le programme, il vous dira son avis, le mien et celui de quelques autres membres qu'il aura consultés.

Ainsi, de loin, vous pourrez donner votre impulsion en connaissance de cause²².

Au début du mois de septembre, Paul Gaultier vint passer quatre jours à La Garde, où il fit la connaissance de M^{me}

²² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Jean Calvet », pièce n° 1213, lettre autographe signée, sur papier à l'en-tête « Collège Stanislas », 3 pages, écrite de Sèvres le mardi 17 juillet 1917.

Bertrand²³.

Jean Aicard suggéra de changer le titre de la revue en *La France nouvelle, revue de l'Union française* : cette modification fut entérinée par le comité de direction²⁴ et devint effective avec le premier numéro de l'année 1918.

Jean Aicard a présidé l'Union française jusqu'à son décès en mai 1921. La revue a été publiée jusqu'en 1939 (23^e année) : le souvenir de Jean Aicard y a été entretenu par l'abbé Jean Calvet et Léon de Saint-Valéry²⁵.

Le théâtre de guerre de Jean Aicard

L'Union française, désirant utiliser tous les modes de communication pour répandre ses idées, favorisa notamment la production littéraire, invitant les écrivains à aborder dans leurs œuvres les questions du temps. En 1918 et 1919, la revue de l'Union publia même quelques-unes de ces productions nouvelles, dans deux rubriques : « les contes de l'Union française » et « le théâtre de l'Union française ». Les textes sélectionnés provenaient d'écrivains alors en renom : Charles Géniaux, René Boylesve, Léon de Saint-Valéry, Émile Moselly, J.-H. Rosny aîné, Claude

²³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Paul Gaultier », pièce n° 104, lettre autographe signée de Paul Gaultier, 4 pages, écrite de Bordeaux le lundi 17 septembre 1917.

²⁴ Voir Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, carton 1 S 4, enveloppe « Union française (courrier) », lettre autographe signée de Paul Gaultier à Jean Aicard, 1 page, datée du 14 décembre 1917.

²⁵ Voir notamment : CALVET (Jean), « Jean Aicard », *La France nouvelle*, 5^e année, n° 7, juillet 1921, pages 206-210. « L'anniversaire de la mort de Jean Aicard », *La France nouvelle*, 6^e année, n° 7, juillet 1922, pages 222-223. SAINT-VALÉRY (Léon de), « La Légende du cœur et Sarah Bernhardt à Orange », *La France nouvelle*, 7^e année, n° 6, juin 1923, pages 161-164.

d'Habloville pour les contes ; Jean Aicard, Henri-André Legrand et Joseph-Henri Louwyck pour le théâtre²⁶.

La revue de l'Union publia dans ses colonnes trois pièces de Jean Aicard : *L'Asisté* (2^e année, n° 6, mars 1918, pages 181-185) ; *La Carte postale* (2^e année, n° 7, avril 1918, pages 221-226) ; et *Le Commandement des morts* » (2^e année, n° 10, octobre 1918, pages 317-322).

L'Union avait également décidé de publier, au format d'un volume à 3,50 F, le théâtre de guerre de Jean Aicard et quelques lettres écrites par la secrétaire de l'association, Madeleine Barré, font état de l'avancement du travail de composition de l'ouvrage : à la date du 6 décembre 1917, quatre pièces étaient composées et les premières épreuves de *L'Honneur* venaient d'arriver. Le titre avait été choisi : *Les Héroïques*²⁷. Titre confirmé par Asté

²⁶ GÉNIAUX (Charles), « Madame de Bohal, nouvelle », 2^e année, n° 6, mars 1918, pages 211-217 : M^{me} de Bohal, austère châtelaine d'un petit hameau breton, dirige les femmes restées seules dans les travaux des champs afin qu'aucune ne connaisse la faim. — BOYLESVE (René), « L'intrinsigeant », 2^e année, n° 7, avril 1918, pages 245-248 : le jeune capitaine de Varennes est mort sans avoir voulu révéler à sa mère une liaison. — DE SAINT-VALÉRY (Léon), « Le cavalier Martin », 2^e année, n° 9, juillet 1918, pages 308-312 : un bambin abandonné, élevé par des moines dans leur couvent, devient un soldat héroïque. — MOSELLY (Émile), « Bautru, soldat », 2^e année, n° 10, octobre 1918, pages 341-344 : un combattant apprend la mort des siens. — ROSNY (J.-H., aîné), « Les détours du bonheur », 2^e année, n° 11, décembre 1918, pages 378-381 : des blessés de la vie retrouvent ensemble le bonheur. — D'HABLOVILLE (Claude), « La bassine de tante Nore, souvenir des pays envahis », 3^e année, n° 19, janvier 1919, pages 28-30 : M^{lle} Éléonore Coulabin trouve « de journalières petites joies à imposer sa finesse française à la lourdeur germanique ». — LEGRAND (Henri-André), « La Reine Wanda, légende polonaise en trois actes », 2^e année, n° 8, mai 1918, pages 253-268. — LOUWYCK (Joseph-Henri), « Le gant de fer », 2^e année, n° 11, décembre 1918, pages 349-355.

²⁷ « On se souvient que Jean Aicard publia ici-même les émouvantes pièces de ses *Héroïques* » (Émile Jouvenel, « L'anniversaire de la mort de Jean Aicard », *La France nouvelle, revue mensuelle*, 6^e année, n° 7, juillet 1922, « Informations », page 222).

d'Esparbès : « Il laisse dans ses cartons de nombreuses pièces inédites : *L'Entôleuse*, comédie dramatique et une série de treize pièces en un acte sur la guerre qui paraîtra sous le titre *Les Héroïques*²⁸ »... dont le passage cité me laisse toutefois quelque peu perplexe : les volumineuses archives de l'écrivain ne contiennent rien de plus que les huit pièces que j'ai découvertes !

Par ailleurs, l'idée d'une tournée — devant être confiée à un impresario chargé de la réaliser à ses frais — avait été arrêtée ; Louis Barthou devait également rencontrer Alphonse Séché, le directeur du Théâtre aux Armées...

Mais tous ces projets restèrent sans suite !

Ce théâtre, ainsi largement diffusé, était principalement destiné à des troupes d'amateurs : il s'agit en effet d'actes uniques, écrits pour quelques personnages, et ne nécessitant pas une figuration nombreuse ou une mise en scène importante. Ces piécettes pouvaient ainsi trouver facilement leur place dans les séances patriotiques organisées par les sections locales en faveur des blessés et des mutilés ou pour le secours aux familles privées de leur chef envoyé au front.

L'auteur poursuit là une visée moralisatrice et édificatrice : il met en scène des personnages souvent humbles, saisis dans leur vie quotidienne, cherchant à résister à l'ennemi avec courage et honneur ; il magnifie la conduite de ces héros inconnus, de ces Français fiers de leur histoire et de leur race, de ces patriotes et chrétiens cherchant à faire triompher le droit et la fraternité sur la force aveugle et la barbarie.

²⁸ *Comoedia*, 15^e année, n° 3071, samedi 14 mai 1921, « Jean Aicard est mort », page 1, colonne 3. — *L'Entôleuse* fut l'un des titres envisagés pour une pièce en cinq actes finalement titrée *Vieux Cœurs*, achevée en juillet 1902, mais jamais représentée et restée inédite.

J'ai trouvé huit pièces dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon et dans la presse, publiées ou restées inédites.

L'Honneur

Un acte en vers, daté « 15 avril 1917 » à la première page du manuscrit. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre une ébauche devenue illisible (carton 1 S 19, cahier n° 15) et un manuscrit autographe daté comportant des modifications à presque toutes les pages (carton 1 S 31, chemise n° 210, pages 60-83 d'un cahier manifold). La pièce a été publiée par le périodique *Lectures pour tous* (19^e année, mercredi 1^{er} août 1917, pages 1446-1454).

L'argument de la pièce a été fourni à l'auteur par un fait réel. Le manuscrit de Jean Aicard porte en effet, collée sur la première page, cette coupure de presse :

Deux auxiliaires du cardinal Mercier arrêtés²⁹

Le Havre, 7 avril.

On reçoit des détails sur les circonstances dans lesquelles Mgr Legraive, évêque auxiliaire du cardinal Mercier et président du grand séminaire de Malines, et le chanoine Allaer, directeur du même séminaire, ont été arrêtés et déportés en Allemagne.

C'est le vendredi 16 mars, à cinq heures de l'après-midi, que l'évêque comparut devant le Conseil de guerre d'Anvers, sous la prévention d'avoir abrité pour une nuit, à Malines, un malheureux Français, déclaré impropre au service militaire.

Le prélat n'avait fait que ce que tout autre prêtre aurait fait et doit faire en pareil cas. Cependant la même nuit il était déporté

²⁹ *Le Figaro*, 63^e année, 3^e série, n° 98, dimanche 8 avril 1917, « Dernière heure », page 2, colonne 6.

en Allemagne et on lui interdit de parler à qui que ce fût et de donner des instructions pour la direction du séminaire.

Cette déportation imprévue a troublé profondément la population belge, convaincue que le but des Allemands est d'atteindre le cardinal Mercier par l'arrestation de son auxiliaire.

Le mécontentement des Malinois s'accrut encore lorsqu'ils apprirent que le chanoine Allaer, directeur du séminaire, avait été arrêté également. Le chanoine Allaer fut appréhendé, jugé et déporté avec Mgr Legraive et pour le même motif. Son emprisonnement durera huit mois.

M^{gr} Legraive³⁰ fut condamné à neuf mois d'emprisonnement et déporté en Allemagne. Quelques précisions furent apportées par ailleurs sur cette condamnation :

Arrestation de l'auxiliaire du cardinal Mercier³¹

Le *Tijd*, journal catholique d'Amsterdam, annonce que Mgr Legraive, évêque titulaire de Parnassus, vicaire-général et supérieur du grand séminaire de Malines, a été déporté en Allemagne, où il subira une détention de neuf mois.

Il est inculpé d'avoir donné asile, pour une nuit, à un pauvre Français inapte au service militaire, mais qui, quoique n'étant pas soldat, voulait offrir ses services à l'armée française. Le soir même, Mgr Legraive fut condamné à la déportation.

³⁰ Louis-Joseph Legraive, né à Ohain (diocèse de Malines) le 18 décembre 1858 d'un père bourrelier, fit ses études au séminaire de Basse-Wavre et de Malines, puis à Louvain. Il professa tout d'abord au petit séminaire (1887) puis au grand séminaire (1891). Promu chanoine honoraire (1898), il fut nommé curé de La Hulpe (1899). Vicaire général (1906) puis prélat de Sa Sainteté (1900), il fut sacré évêque à Malines le 17 novembre 1907 ; il devint alors auxiliaire de l'archevêque de Malines, puis supérieur du grand séminaire (1909). (D'après *l'Annuaire pontifical catholique 1917*, Paris, Maison de la bonne presse, 20^e année, in-16, page 379, colonne 1).

³¹ *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n° 14408, lundi 26 mars 1917, « Dernière heure. En Belgique », page 2, colonne 2.

Pour le même fait, le chanoine Allaer, directeur spirituel du séminaire, a été condamné huit mois de prison.

La Carte postale

Un acte en vers, daté « 14 juillet 1917, La Garde » à la fin du manuscrit. On en trouve dans les archives de l'écrivain un seul manuscrit, très belle mise au net autographe dont seule la page 23 a été modifiée (carton 1 S 31, cahier manifold n° 214, pages 1-28). Publication dans *La France nouvelle, revue de l'Union française* (2^e année, n° 7, avril 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 221-226).

L'Aveugle

Deux actes en vers, achevés avant décembre 1917. La pièce a d'abord été composée en un seul acte dont le Fonds Jean Aicard donne un manuscrit autographe assez retravaillé, doubles très peu lisibles d'un cahier manifold (carton 1 S 29, pièce n° 190) ; et deux épreuves identiques en douze pages, non corrigées, dont la scène VIII n'est pas composée (carton 1 S 29, pièces n° 188 et 189). Le carton 1 S 37 (dossier « Manuscrits XX », chemise n° 375), renferme un développement de cet acte, sous la forme d'un état intermédiaire composé de morceaux d'épreuves et de passages manuscrits tous fort modifiés.

La forme finale, en deux actes, est contenue dans une copie dactylographiée en vingt-neuf pages, comportant quelques corrections ou modifications mineures (carton 1 S 29, pièce n° 187).

L'Assisté

Un acte en vers, non daté mais publié en mars 1918. Le Fonds Jean Aicard en propose un seul manuscrit autographe compor-

tant de nombreuses modifications (carton 1 S 31, cahier manifold n° 214, pages 29-56). Mais la pièce a été publiée par *La France nouvelle, revue de l'Union française* (2^e année, n° 6, mars 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 182-185).

La pièce a été interprétée à Solliès-Ville le dimanche 19 septembre 1920 : « Après l'entracte a été créé *L'Assisté*, de M. Jean Aicard, épisode vécu de la Grande Guerre. Cet acte en vers a été remarquablement interprété par M. Daniel Blangy dans le rôle du premier lieutenant dont il a tracé une silhouette inoubliable.³² » La presse locale signale également une reprise à Toulon, le dimanche 10 avril 1921, par la troupe d'amateurs du Foyer du marin³³.

Le Commandement des morts

38 Vision lyrique en deux scènes, en vers, non datée, connue par un seul manuscrit autographe contenant diverses modifications (carton 1 S 31, cahier manifold n° 214, pages 61-90). Publication dans *La France nouvelle, revue de l'Union française* (2^e année, n° 10, octobre 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 317-322).

Les Françaises

Un acte en vers, Noël 1918. Le Fonds Jean Aicard en propose plusieurs états : deux manuscrits autographes retravaillés jusqu'à devenir quasiment illisibles (carton 1 S 19, pièces n° 8 et 9) ; un manuscrit autographe, daté à la fin, avec des modifica-

³² *Le Petit Var*, 41^e année, n° 14546, mardi 21 septembre 1920, « La matinée de la Montjoie », page 3, colonne 1.

³³ *Le Petit Var*, 42^e année, n° 14749, mardi 12 avril 1921, « Informations locales », page 2, colonne 4.

tions mineures (carton 1 S 31, chemise n° 209, pages 26-52 d'un cahier manifold) ; une copie manuscrite et une copie dactylographiée de l'agence H. Compère (carton 1 S 19, pièces n° 10 et 11), très belles mises au net pour les acteurs, non modifiées.

La pièce fut interprétée à Toulon le jeudi 30 janvier durant une séance solennelle de l'Académie du Var (*Je dis tout*, n° 737, samedi 18 janvier 1919, page 4) et reprise le lundi 14 avril 1919, à Brignoles, dans une grande soirée musicale et vocale donnée par les poilus de la garnison locale sous la présidence de Jean Aicard au profit du Comité Caius Marius³⁴.

L'Autre Ennemi

Un acte en vers connu par un seul manuscrit autographe, daté à la fin « La Garde 5 janvier 1919 », très belle mise au net dont un court passage à la page 16 a été refait (carton 1 S 31, cahier manifold n° 220, pages 1-20).

Cet « autre ennemi » dont il est traité ici est l'alcoolisme, alors chargé de tous les maux et violemment combattu par tout un ensemble de ligues locales ou nationales, notamment par la Ligue française et L'Union française.

Des ailes

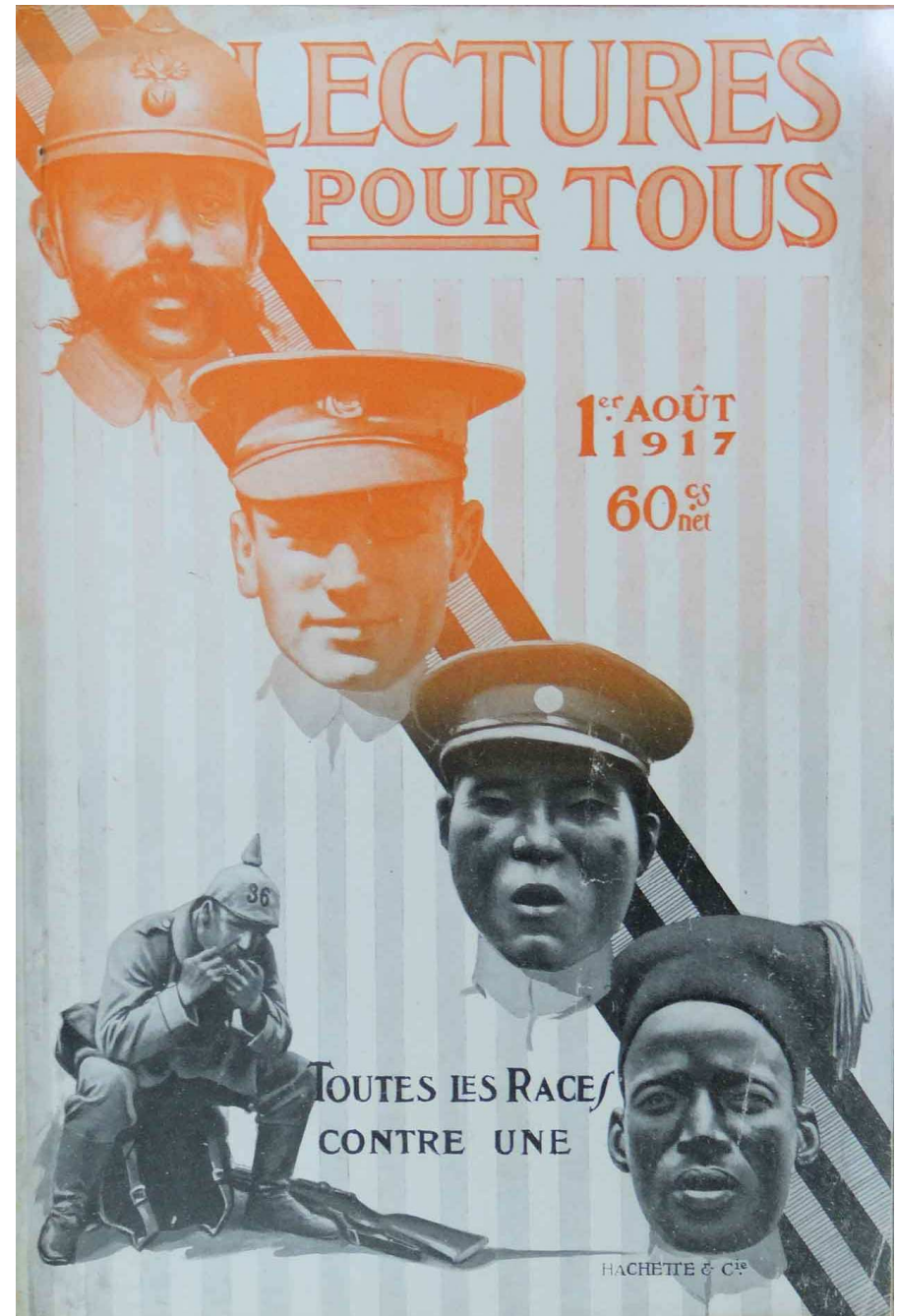
Un acte en vers. Le Fonds Jean Aicard en offre un manuscrit autographe, très modifié, quinze feuillets, portant également le titre *Un survol* (carton 1 S 31, chemise n° 211) ; et un manuscrit autographe, très belle mise au net sans modifications ni corrections (carton 1 S 31, cahier manifold n° 220, pages 53-65).

³⁴ Pour cette dernière manifestation, voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 64, l'enveloppe n° 134.

*

Le lecteur trouvera, dans les pages suivantes, ces huit pièces de notre écrivain, aujourd'hui complètement oubliées. Le texte y est publié d'après les sources les mieux assurées et composé conformément aux usages typographiques actuels.

Aicardiana aura ainsi fait aboutir, un siècle après sa conception, le projet d'édition ébauché en 1917 par Paul Gaultier, Jean Calvet et Madeleine Barré au sein de l'Union française.



Jean AICARD

LES HÉROÏQUES

**Première édition,
réalisée par Dominique AMANN
d'après les sources les plus authentiques.
Toulon, revue *Aicardiana*, avril 2018**

L'HONNEUR (*)
DRAME EN UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

UN PRÉLAT. DEUX OFFICIERS ALLEMANDS.
UN ABBÉ. UN SOUS-OFFICIER.
UN SERVITEUR.

La scène est à Bruxelles en 1917.

*Au lever du rideau, le prélat et l'abbé, son hôte,
sont à table. C'est la fin du repas, sous la lampe.
L'horloge à gaine marque 9 heures. Un serviteur ap-
porte un plat de fruits.*

SCÈNE PREMIÈRE.
LE PRÉLAT, L'ABBÉ, LE SERVITEUR.

LE PRÉLAT.

Rien qui soit dans vos goûts n'a paru sur ma table.
Excusez-moi, mon hôte.

L'ABBÉ.

À l'heure épouvantable

(*) N. D. R. — *Lectures pour tous*, 19^e année, 21^e livraison,
mercredi 1^{er} août 1917, pages 1446-1454.

Hélas ! où nous vivons, ployés mais insoumis
Sous le talon de fer de nos durs ennemis,
Quand le réel ressemble aux songes dans les fièvres,
Tout, pain et vin, n'est plus qu'amertume à nos lèvres.
Je ne peux qu'admirer ces fruits qu'hier j'aimais...
Et vous, vous les offrez sans y toucher jamais.

Le serviteur sort.

LE PRÉLAT.

Le pain de pur froment, le meilleur, le plus tendre
Me paraîtrait sans sel, n'aurait qu'un goût de cendre ;
Les vieux honnêtes vins de France, les meilleurs,
Aurient l'odeur du sang, une saveur de pleurs.
Rien ne m'est plus, quand tout appelle au sacrifice.
Ma Belgique ! quand donc finira ton supplice !

L'ABBÉ.

Mais du moins, en des temps si sombres, monseigneur,
Une étoile a guidé notre peuple...

LE PRÉLAT.

Oui, l'honneur.

L'honneur ! Comme il est grand, notre petit royaume !
Qu'il fut beau, notre roi, quand, tenté par Guillaume
Qui disait : « Laissez-moi chez vous un libre accès
« Et, dans vingt jours, ayant écrasé les Français,
« Je vous rendrai, sans nul dommage, la Belgique, »
Albert dit : « Non ! », mot bref et sublime...

L'ABBÉ.

Tragique !

Prononcé sous le feu menaçant du canon,
Jamais plus de beauté ne tint dans ce mot : non.

LE PRÉLAT.

Alors, brutes sans âme et sans miséricorde,
Savante armée en qui l'on reconnut la horde,
Innombrables bourreaux, ils sont entrés chez nous,
Fusillant, massacrant des prêtres à genoux,
Des vieillards, des enfants ; déchaînant l'incendie ;
Masquant les cruautés sous de la perfidie ;
Et le fer et la flamme ont saccagé Louvain.

L'ABBÉ.

La Belgique tomba comme un martyr divin ;
Et Guillaume aura pu, comme dans la légende,
Dire à son tour : « Je ne la croyais pas si grande ! »

LE PRÉLAT.

Celui qui la soutient, en ces heures d'effroi,
C'est notre cardinal, grand comme notre roi.
Il est le douloureux dont la douleur console ;
Notre roi, c'est l'Épée et lui, c'est la Parole ;
C'est le verbe du Christ, le vaincu triomphant ;
Et tous deux sont l'honneur debout, qui nous défend.
Un long silence.

L'ABBÉ.

Comprenez-vous que tout un grand peuple puisse être
À ce point malléable au gré d'un mauvais maître,
Qu'il prenne tout entier, par la malice instruit,
Les mœurs d'un animal de carnage et de nuit
Et que, plus répugnant que la sinistre hyène,
Il paraisse ignorer toute l'ère chrétienne ?

LE PRÉLAT.

S'ils avaient jamais eu l'amour du Christ en eux,

Un roi n'en eût pas fait un peuple de haineux.
Ce peuple des Germains, c'est la race attardée
Qui croit le fait brutal plus puissant que l'idée.
L'esprit n'est à ses yeux qu'un moyen de pouvoir
Être fort, et non pas de fonder le devoir
Sur la justice... et sur la force — et sur la grâce.
Elle a donc renié le Christ. Telle est la race.
Son Nietzsche a blasphémé la divine pitié.
Sous leur dieu l'homme tremble, éternel châtié.
Le nôtre, c'est le Père, ou la Bonté féconde.
C'est elle qui, demain, doit conquérir le monde
Et, fût-ce sous un nom autre, et cependant tien,
Christ, l'amour règnera sur l'univers chrétien.

L'ABBÉ.

Même alors, n'ayant plus pour instructeur Guillaume,
Ne resteront-ils pas soumis à son fantôme,
À son esprit, si son esprit n'est que les leurs ?
Si le temps doit marcher sans les faire meilleurs...
La victoire du Christ sera donc imparfaite ?

LE PRÉLAT.

Non. Quand le Christ aura consommé leur défaite,
Certes, ils refuseront à son règne leur cœur,
Mais ils seront pareils, foulés par le Vainqueur,
À l'antique dragon, dont la rage trompée
Râle, rampe et se tord sous la Croix et l'Épée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR, *entrant ; il paraît très troublé.*

Monseigneur ?

LE PRÉLAT.

Que veux-tu ? Te voilà tout tremblant ?

LE SERVITEUR.

Deux officiers sont là qui, d'un ton insolent,
Veulent être reçus, monseigneur, au plus vite.

Sur un signe d'acquiescement du prélat, le serviteur sort. Les deux prêtres s'interrogent du regard. Le serviteur revient, introduit deux officiers allemands, puis sort.

SCÈNE III.

LE PRÉLAT, L'ABBÉ, LES DEUX OFFICIERS.

LE PRÉLAT.

Et qu'est-ce qui nous vaut, si tard, votre visite,
Messieurs ?

PREMIER OFFICIER.

C'est, monseigneur, un pénible devoir.
À la *Kommandantur* on a su qu'hier soir
Vous avez, pour le faire évader de Bruxelles,
Et dans cette maison même, qui le recèle,
Abrité, malgré l'ordre, un prisonnier français...

Sur un geste de dénégation du prélat, l'officier arrête sa réponse en continuant :

C'est grave...

Même geste négatif du prélat, même vivacité de l'officier qui arrête sa parole en affirmant avec énergie :

Il est chez vous, monseigneur, je le sais.
Mais le gouverneur, soit bonté, soit courtoisie,
M'a commandé de prendre une forme choisie,
Vos fonctions ayant un caractère saint,
Pour vous dire qu'il a le désir... le dessein...
De pardonner à votre erreur... à votre faute,
Si vous en convenez et nous livrez votre hôte.

LE PRÉLAT.

Soyez remerciés, vous et le gouverneur,
D'avoir compris que j'aurais cru servir l'honneur
Et Dieu même, en offrant au malheur un asile,
Dussé-je être de ceux qu'on tue ou qu'on exile.
Mais l'avis était faux que vous avez reçu.
Visitez ma maison, vous partirez déçu.

L'OFFICIER, *conciliant*.

Je crois que nous pourrons, monseigneur, nous entendre.
On nous juge fort mal en France, comme en Flandre ;
On nous prétend brutaux et de sentiments bas...
Eh bien, vous nous rendrez témoignage, en tout cas,
Quand vous pourrez, ayant appris à nous connaître,
Raconter que, devant la parole d'un prêtre,
Un soldat allemand a répondu : « J'y crois. »
Seulement il vous faut jurer sur votre croix
Pectorale...

LE PRÉLAT.

Monsieur, quand mon honneur prononce

Un mot net, je n'y peux joindre une autre réponse.
Sur l'ordre d'un soldat, je n'invoque pas Dieu...
Je ne dérange pas le Seigneur pour si peu.

L'OFFICIER, *impatiente*.

Soit. Nous excuserons, cette fois, mais par ordre,
La jactance d'un Belge et l'orgueil de votre ordre.
Adieu monsieur ! Nous rendrons compte au général
De notre mission... qui s'achève assez mal.
Mais songez-y, malgré votre belle assurance :
Qui protège un Français, nous trahit pour la France.

Le prélat appuie sur un bouton d'appel ; le serviteur paraît ; les officiers sortent.

SCÈNE IV. LE PRÉLAT, L'ABBÉ.

LE PRÉLAT.

Voilà les faux vainqueurs, se croyant tout permis,
Et dont la bienveillance, injure aux ennemis,
Grimace de bonté, rend leur menace pire.

L'ABBÉ.

Si le monde pouvait devenir leur empire,
Il faudrait souhaiter la mort du monde entier.

LE PRÉLAT.

Ce sinistre vainqueur, stupidement altier,
Écraserait, sous son pied lourd, le cœur et l'âme !
Son génie est un feu d'enfer, le feu sans flamme,

Qui brûle sans chauffer, qui, sans briller, détruit,
Le feu noir de Satan, plus sombre que la nuit.

Joignant les mains dans un geste de prière habituelle.

Oh ! dites-nous, Seigneur, que, sous l'horrible voile,
Nous reverrons bientôt resplendir votre étoile
Et que l'humanité, qui se guide à ce feu,
Prendra pour jamais sa marche vers son Dieu.

L'ABBÉ, *priant aussi.*

Nous cherchons dans la nuit votre éternelle aurore.

LE PRÉLAT.

Ô Bonté, Charité, Pitié, l'homme t'implore !
Dieu le Fils, esprit pur vêtu d'une humble chair,
Ils ont changé ton Père en idole de fer !
La science, en leurs mains, n'est qu'une arme de haine.
Ils croient terroriser, dans la chair, l'âme humaine,
Et l'avilir par les moyens de la terreur.
Ils ont cru follement, avec leur empereur,
Que l'esprit des chrétiens n'est que faiblesse insigne.
On n'épouvante pas les doux, on les indigne.

**SCÈNE V.
LES MÊMES, LE SERVITEUR.**

LE PRÉLAT.

Eh bien ?

LE SERVITEUR, *très troublé.*

Ils reviendront, monseigneur.

LE PRÉLAT.

Calme-toi.

LE SERVITEUR, *de plus en plus troublé.*

C'est qu'à votre parole ils n'ajoutent pas foi.
Ils reviendront... j'entends encore leur menace...
J'avais cru bien agir... Je vous supplie en grâce...
Pardonnez-moi...

LE PRÉLAT, *étonné.*

Quoi donc ?

LE SERVITEUR, *balbutiant.*

La maison... en danger...

Un Français, qu'à moi seul j'ai voulu protéger,
Après avoir erré quatre nuits dans la ville,
Hier soir est venu me demander asile.
J'ai dit : « Entrez », croyant bien faire.

LE PRÉLAT, *avec douceur.*

Et tu fis bien.

L'ABBÉ, *très agité.*

Ah ! Monseigneur ! Mais vous, sur votre honneur chrétien,
Vous venez d'affirmer...

LE PRÉLAT, *simplement.*

Quoi ? la vérité pure.

Que ma tranquillité, mon ami, vous rassure.

Au serviteur.

Mais as-tu bien caché ce pauvre malheureux ?

LE SERVITEUR, *douloureusement.*

Devant moi, monseigneur, ils disputaient entre eux
S'ils devaient, sur-le-champ, emmener Votre Grâce.

LE PRÉLAT.

Alors, ne perdons pas un instant, le temps passe.
Cherche un lieu sûr... ou bien... quelque déguisement.
Où l'homme est-il ? Mets-le dans mon appartement
Personnel.

LE SERVITEUR, *baissant la tête.*

Monseigneur, je viens de l'y conduire.

LE PRÉLAT.

Mon brave serviteur !

L'ABBÉ.

Vous risquez le martyr,

Monseigneur.

LE PRÉLAT.

Nous faisons notre simple devoir.

Au serviteur.

Que ce pauvre soldat (j'aurais aimé le voir,
Mais il faut, avant tout, qu'il échappe au plus vite)
Guidé par toi, trouve sur l'heure un autre gîte.

Il réfléchit un instant.

Mon manteau... Donne-lui mon manteau... mes habits...

LE SERVITEUR.

Mais... Votre Grandeur ?

LE PRÉLAT.

Cours ; fais ce que je te dis.

Défends ton protégé.

Il s'assied devant une table et se met à écrire.

Reviens au plus tôt prendre

Ma lettre pour...

Regardant le serviteur d'un air d'intelligence.

l'ami chez qui tu peux te rendre.

S'adressant à l'abbé.

Une échelle... on franchit le mur de mon jardin...

Et l'on est dans la cour d'un bienfaisant voisin.

À son serviteur.

Tu sais ?

LE SERVITEUR.

Oui.

Sur un signe du prélat, sort le serviteur.

SCÈNE VI.

LE PRÉLAT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *douloureusement.*

Vous risquez le martyr.

LE PRÉLAT, *avec un peu de malice.*

Et vous-même ?

L'ABBÉ, *souriant.*

Avec vous volontiers.

Un long silence. L'abbé, tout à coup, va soulever le rideau d'une fenêtre et regarde au dehors.

L'ABBÉ.

Le péril est extrême,
Monseigneur. J'ai cru voir aposter, tout au bas
De la rue, et sans bruit, un piquet de soldats.

LE PRÉLAT.

Eh bien, nous attendrons les soldats de Caïphe.

L'ABBÉ.

La bête est là, dans l'ombre ; elle aiguise sa griffe.

LE PRÉLAT, *souriant*.

Nous irons, le front haut, dans le cirque germain,
Nous livrer à ses crocs... rouges de sang humain.

L'ABBÉ, *regardant le prélat*.

Ils croient que, sous la honte, un chrétien se résigne :
On n'épouvante pas un chrétien, on l'indigne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Monseigneur, tout est prêt.

Le PRÉLAT, *glissant la lettre dans une enveloppe*.

Je n'écris aucun nom.

Si l'on te surprenait, tu ne diras rien.

LE SERVITEUR.

Non !

LE PRÉLAT.

Tu répondras : « J'agis par ordre de mon maître ».
N'ajoute rien... Tu sais à qui donner ma lettre ?

Signe d'acquiescement du serviteur.

Si tu penses à tout, sois certain du succès.

Sort le serviteur.

SCÈNE VIII.

LE PRÉLAT, L'ABBÉ.

LE PRÉLAT, *rêvant*.

J'aurais aimé le voir, ce soldat, ce Français...
Jeune sans doute.

L'ABBÉ.

Hélas !

LE PRÉLAT.

Sans amis, seul, il erre,
Le pauvre enfant, perdu dans la ville étrangère.
Comme un nègre marron en proie aux négriers,
Il fuit l'horrible sort des tristes prisonniers
Qui, sous le revolver, travaillent aux usines
Contre leur pays même ! Ah ! faiseurs de ruines !
Tortionnaires vils de Maline et de Reims,
Vous êtes odieux, mais vous n'êtes pas craints !

L'ABBÉ, *prêtant l'oreille*.

Ils ne nous ont quittés que pour chercher main-forte...
La crosse des fusils ébranle notre porte.
Écoutez ! Le portier vient d'ouvrir... Je les vois.
Notre officier s'irrite ; il élève la voix.

Un long silence. Rumeurs.

LE PRÉLAT.

Si le mur est franchi, c'est la retraite sûre.

SCÈNE IX.
LES MÊMES, LE SERVITEUR,
PUIS LES OFFICIERS.

LE PRÉLAT, *au serviteur qui entre et referme la porte.*

C'est fait ?

Le serviteur dit oui d'un signe.

Bien.

Le serviteur, qui se tient devant la porte, l'ouvre tout à coup ; puis, se retournant, il annonce :

LE SERVITEUR.

Ces messieurs de la *Kommandantur*.

LE PRÉLAT, *qui s'est assis.*

Eh bien, messieurs, il est, semble-t-il, un peu tard
Pour enfoncer un mur privé, comme un rempart,
Et faire retentir, sur le seuil d'un vieux prêtre,
Des jurons insolents... qu'il entendait peut-être.

L'OFFICIER, *avec force.*

Monsieur, vous nous aviez affirmé, sur l'honneur,
Que vous ne cachiez pas un Français. Par bonheur,
Nos gens...

LE PRÉLAT.

Vos espions.

L'OFFICIER.

Ce mot-là les honore...

Derrière une fenêtre ont vu, ce soir encore,

Votre homme. Livrez-le sans résistance, ou bien
Nous ne respecterons plus personne, plus rien.

LE PRÉLAT.

Et quand vous respectez l'ennemi, ce n'est guère.

L'OFFICIER.

Que voulez-vous, monsieur ? la guerre, c'est la guerre.
... Vous, un prêtre, pourquoi nous avez-vous menti ?

LE PRÉLAT.

Monsieur, vous êtes bien et dûment averti
Qu'on ne m'insulte pas sans subir ma réplique.
J'ai dit la vérité tantôt ; je m'en explique :
Cet homme était, à mon insu, chez moi, tantôt.
S'il se fût découvert à moi, je dis bien haut
Qu'au prisonnier fuyant j'eusse offert un asile.
Ceci dit, croire en moi doit vous être facile.
Admettez-vous qu'un homme en fuite peut entrer
Chez un évêque, et cet évêque l'ignorer ?
On s'enfuit au hasard ; une rue est déserte,
On la prend ; on y voit une porte entrouverte ;
Et si l'humble maison où l'on entre est un lieu
D'espoir, étant d'un prêtre, elle appartient à Dieu.
C'est l'asile sacré pour le captif en fuite,
Presque une église, pauvre... et pas encor détruite.

Mouvement des officiers.

J'ai dit ce que j'ai dit tantôt, par ce motif
Que j'ignorais avoir chez moi ce fugitif.

L'OFFICIER.

Et maintenant ?

LE PRÉLAT, *avec bonhomie, regardant l'horloge.*

Mon Dieu, si j'en crois cette horloge,
L'homme est loin.

L'OFFICIER.

Ah ! vraiment !

LE PRÉLAT.

Depuis qu'on m'interroge,
On aurait pu fouiller plusieurs fois ma maison,
Car vous allez le faire, avec juste raison,
N'est-ce pas ?

L'OFFICIER, *furieux, ouvre la porte et, donnant ses ordres :*

Fouillez tout avec soin ! Qu'on éventre
Les matelas ! Veillez à la porte ! Qui rentre
Ne doit plus ressortir sans ma permission.

LE PRÉLAT.

Ah ! vous êtes vraiment la grande nation !

L'OFFICIER.

Monsieur, vous paierez cher toute cette ironie.
Je la comprends fort bien.

L'ABBÉ, *comme à lui-même.*

C'est presque du génie.

LE PRÉLAT, *à l'officier.*

Voyons, monsieur, pourquoi, voulant être si grands,
Êtes-vous — et partout — de mauvais conquérants ?
Croyez que l'amour seul achève les conquêtes.

Espérez-vous, par des menaces toujours prêtes,
Venir à bout de nos fiertés, du juste orgueil ?
Entrer partout, laissant la politesse au seuil,
Ce n'est pas le moyen d'être reçus en hôtes.
C'est une grande faute entre vos pires fautes.
Et, sans doute trop tard, vous comprendrez un jour
Que la diplomatie, à défaut de l'amour,
Devrait vous rendre un peu moins durs au pauvre monde.
La terreur est stérile et la bonté féconde ;
Qui sème la terreur, récolte la fureur.
Votre foi dans la force est une immense erreur.
La charité va prendre, alliée à l'épée,
La gloire que la force a longtemps usurpée.

La porte s'ouvre. Un sous-officier paraît.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN SOUS-OFFICIER.

LE PRÉLAT, *à l'officier.*

Voici vos gens, monsieur.

LE SOUS-OFFICIER, *rectifiant.*

Rien. Tout est visité.

Le sous-officier sort.

LE PRÉLAT.

Et vous allez, sans doute, avec brutalité,
Malgré mon innocence entière et malgré l'heure,
Arracher le vieux prêtre à la vieille demeure ?

L'OFFICIER, *se tournant vers l'abbé.*

Et vous aussi, monsieur.

L'ABBÉ.

Mais... je l'espère bien.

L'OFFICIER.

Ah ! ça, messieurs... chacun de vous souffre en chrétien,
Soit ! Mais vous paraissez heureux d'une aventure
Qui peut vous mener loin tous deux, je vous l'assure.
Vous semblez vouloir, même, au lieu de m'adoucir,
Avec vos mots narquois m'irriter à plaisir.
Pourtant, chrétien ou non, qu'on joue ou non un rôle,
On ne peut pas trouver la captivité drôle,
On n'aime pas, enfin, les cachots ni la mort ;
On sait bien qu'on sera brisé par le plus fort,
Quoique l'on porte haut la tête et qu'on soutienne
Que l'avenir est à la charité chrétienne.
Alors, monsieur (je suis ironique à mon tour),
Dites-moi la raison qui, sous le nom d'amour,
Permet à mon vaincu d'annoncer sa victoire ?

LE PRÉLAT.

Notre victoire est sûre et vous pouvez m'en croire.
Et, puisque vous tenez à le savoir, voici
Pourquoi je suis heureux d'être à votre merci.
Lorsque vous commettez quelque action atroce,
Chaque fois qu'apparaît votre *Kultur* féroce,
Le monde entier apprend à vous connaître mieux.
Le martyr est pour nous un moyen précieux
De vous montrer, aux yeux de tous, tels que vous êtes ;
Car, plus vous appliquez vos moyens de conquêtes,

Plus le monde étonné vous prend en juste horreur.
Aussi, vous le voyez, c'est sans nulle terreur
Que, debout, nous bravons vos fusils et vos geôles.
Nous songeons aux primats héroïques des Gaules ;
Nous hâterons comme eux, nous en sommes certains,
Le triomphe du Christ, écrit dans les destins.
Un jour fut, qui pour vous fut un jour de défaite,
Monsieur, — un jour sacré qui mit le ciel en fête,
Un jour qui fit, d'un bond, se dresser contre vous
Le monde des chrétiens qui priait à genoux.
Devinez-vous, monsieur, le jour que je veux dire ?
Une femme, rien qu'en subissant son martyre,
A conquis contre vous l'amour universel.
Marchons, monsieur...

Il passe devant l'officier et, s'arrêtant brusquement devant lui, il prononce ces derniers mots avec une sorte d'exaltation vengeresse :

Je porte envie à miss Cavell (*).

Les deux prêtres sortent. Le prélat a pris le bras de l'abbé, plus jeune... Les officiers les suivent, irrités et menaçants.

RIDEAU.

(*) N. D. R. — Edith Louisa Cavell (1865-1915), infirmière britannique et agent d'un service secret, en poste en Belgique au début de la première guerre mondiale. Pour avoir aidé l'évasion de centaines de soldats alliés hors de la Belgique occupée, elle fut condamnée à mort pour haute trahison et fusillée à Schaerbeek le 12 octobre 1915. L'Église anglicane honore, chaque année, sa mémoire.

LA CARTE POSTALE (*) UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

SUZON, future bru de Norine.

UNE VOISINE.

HUBERT, père de Suzon, 50 ans.

LE VIEUX FACTEUR, ancien sergent, ami de la maison.

NORINE, 60 ans.

À la campagne, un intérieur de cultivateurs aisés. Au fond, au milieu, la cheminée à grand manteau ; au fond à droite, bahut portant de la vaisselle et des verres. On remarque des livres sur l'étagère supérieure. À droite, sur le côté, une horloge à gaine ; un fauteuil revêtu d'une housse à ramages.

Large porte ouverte, au fond à gauche, par laquelle on aperçoit la ville très proche, le clocher, les toits des maisons qui vont s'élevant en gradins au flanc d'une colline chargée de vignes que dore le soleil de septembre.

L'horloge marque midi trois quarts.

Sur la lourde table carrée est servi le déjeuner frugal de la vieille Norine, qui vit seule. Elle est assise

(*) N. D. R. — *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n^o 7, avril 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 221-226.

devant la table et demeure immobile dans une attitude de désolation.

SCÈNE PREMIÈRE.
NORINE, LA VOISINE.

LA VOISINE, *apparaissant au seuil de la porte.*

Eh ! Norine ? Avez-vous quelque bonne nouvelle ?

NORINE, *sans se retourner.*

Rien ! Le même souci me ronge la cervelle,
Je ne dors plus la nuit.

Elle se lève et montrant la table :

Je n'ai pas pu manger.

Prisonnier ! mon enfant !

Elle retombe assise.

LA VOISINE.

Il n'est plus au danger.

NORINE.

Oui, voisine, c'est bien ce que l'on me répète
De tous côtés. Mais ceux qui lisent la gazette
Savent bien que son sort n'en est que plus affreux.

LA VOISINE, *qui veut la consoler.*

Dans la tranchée, ils sont cent fois plus malheureux.

NORINE, *secouant la tête.*

Non, le mien était brave, il ne se plaignait guère...
Tenez, voyez plutôt :

Elle ouvre un tiroir de la table et y prend une lettre qu'elle lit à voix haute.

« Maman, c'est beau, la guerre,

« Lorsqu'on se bat pour la justice et qu'on défend

« Sa mère, sa promise, ou la mère et l'enfant.

« On vivait en vaincus, la fierté vous redresse.

« Pour la France, il vous vient au cœur une tendresse

« Qu'on ignorait avant qu'elle souffrît ; on croit

« Qu'on vaincra, puisqu'on l'aime et qu'elle a le bon droit

« Et la France vous semble une chère personne.

« C'est une fiancée à laquelle on se donne

« Ou la vieille au grand cœur dont le lait vous nourrit.

« À la guerre, c'est drôle, il vous vient de l'esprit,

« Et les choses les plus simples, qu'on a laissées,

« Deviennent du bonheur en espoir, des pensées ;

« Et c'est parce qu'on a du malheur sous les yeux

« Que le passé devient désirable et joyeux ;

« On se dit : "C'était donc du vrai bonheur, ces choses !"

« Comme je me plaignais pour de petites causes !

« C'est de tranquillité qu'on était mécontents.

« Comme j'ai mal joui de ce paisible temps !

« Ingrat ! Je m'ennuyais d'un bonheur monotone,

« Que je revis, que je regrette, qui m'étonne ;

« Et c'est pour retrouver les choses de là-bas,

« Tous les biens méconnus, mère, que je me bats.

« Oh ! dès le seuil, l'odeur de la soupe qui fume,

« Près du foyer d'hiver, la place où j'ai coutume,

« Et l'horloge qui bat comme un vieux brave cœur !

« C'est pour garder cela qu'on veut être vainqueur.

« Répète mon amour, mère, à ma fiancée,

« Vous êtes à vous deux la maison menacée,

« Vous êtes à vous deux ma France, dis-le-lui.

« Mais c'est assez causé, mère, pour aujourd'hui,
« Adieu. Nous ne serons jamais les vils esclaves
« Des Allemands, qui sont des traîtres, de faux braves,
« Puisqu'ils croyaient à la faiblesse des Français.
« La Marne !... On les aura. Je t'aime bien, tu sais.
« Ton fils, François. »

Elle pose la lettre sur la table et pleure.

LA VOISINE.

C'est un bon fils. Plus d'une envie
La femme qui sera la sienne pour la vie.

NORINE, *montrant les livres sur l'étagère.*

Les livres lui plaisaient.

LA VOISINE.

Il sait parler d'amour.

NORINE.

Sa Suzon vient avec son père, chaque jour,
À leur retour des champs, quand leur journée est faite.
Elle, et son père aussi, n'ont qu'une chose en tête,
Comme moi : le souci de savoir prisonnier
Mon enfant !... J'en avais quatre, et c'est le dernier.

LA VOISINE.

Les Allemands ne sont pas plus méchants que d'autres.
Leurs prisonniers chez nous garantissent les nôtres.

NORINE, *vivement.*

Les nôtres sont là-bas comme des bœufs parqués.
Ceux qui fuient, aussitôt poursuivis et traqués,
Pareils à du gibier dans le temps de la chasse,
Sont de pauvres enfants perdus que tout menace.

Avec une exaltation qui va croissant.

Le mien s'évadera... les Prussiens le tueront...
Une image est clouée ici, là, sous mon front :
Il est debout, tout seul, la nuit, un éclair brille...
J'entends un coup de feu. C'est mon fils qu'on fusille !

LA VOISINE.

Mais non. Un prisonnier, c'est un homme à l'abri.

NORINE.

Je le vois s'évader... j'entends son dernier cri...
Ah ! la guerre ! qui prend les derniers fils des veuves !
Ils l'ont tué !...

LA VOISINE.

Peut-on dire cela sans preuves !

NORINE.

Oui... vous avez raison... je suis folle... Et pourtant...

LA VOISINE.

Calmez-vous. Malgré tout, le gaillard est content
De n'être plus sous les obus, dans la bagarre.
Un prisonnier qui fuit, croyez-moi, c'est bien rare.
Le prisonnier respire, il a fait son devoir.
Votre fils est sauvé, vous pourrez le revoir.

Regardant par la porte ouverte.

Tenez, voici venir la belle fiancée,
Avec son père. Adieu. Je suis un peu pressée,
Voisine ; et vous devez avoir — je le comprends —
Des secrets à vous dire, étant futurs parents.

Elle se dirige vers la porte.

SCÈNE II.
LA MÊME, HUBERT et sa fille SUZON.

HUBERT, *croisant la voisine sur le seuil.*

Ça va-t-il, par ici ?

LA VOISINE.

La mère se tourmente

Comme toujours.

Regardant Suzon.

Elle est moins sage qu'une amante.

La voisine sort.

70

SCÈNE III.
NORINE, HUBERT, SUZON.

HUBERT, *s'approchant de Norine assise, qui a repris son attitude désolée.*

La mère, on n'est donc pas plus contente, aujourd'hui ?

NORINE, *secouant la tête.*

Pas de nouvelles, non.

SUZON, *caressante.*

On vient parler de lui.

Elle s'assied près de Norine et lui prend les mains.

NORINE.

Prisonnier, il n'a fait que changer de souffrance.

SUZON.

On souffre plus dans la tranchée.

NORINE.

On est en France.

Regardant Hubert.

Vous savez qu'il aimait se battre, l'innocent ?

HUBERT.

Je sais... Mais, moi, mon père a donné de son sang

Pour la France, et connu les prisons allemandes.

On n'est pas mal, on a des souffrances moins grandes

Que celles du soldat sous le feu du canon.

Et puis, je ne suis pas pour les guerres, moi, non.

Je balbutie un peu quand je lis dans un livre,

Mais je sais que, sur terre, on n'a qu'un temps à vivre ;

La vie est un bon mal : j'y suis habitué ;

Et je veux bien mourir mais pas être tué.

Sans doute, je n'ai pas une grande science,

Mais mon journal — un bon — m'apprend la méfiance ;

C'est un bon, je vous dis, qui connaît des secrets.

Des gens, à cette guerre, ont de gros intérêts ;

Ceux-là mentent. Pourquoi ? Pour qu'elle continue.

Parmi les vérités, c'est la seule connue.

Leur mensonge, qui tient nos soldats excités,

Charge les Allemands de mille atrocités.

N'en croyez rien, la mère. Ils sont ce que nous sommes :

Par force des soldats, mais, par le cœur, des hommes.

Votre fils s'est tiré du grabuge ? Tant mieux.

Il n'écrit pas ? Tant pis. Nous sommes... soucieux ?

C'est naturel. Il a montré qu'il n'est point lâche :

Bien. Étant prisonnier, il a fini sa tâche :

71

Bon. Tout va donc au mieux chez nous, soyons contents.
Après l'hiver viendra sans doute le printemps,
La paix après la guerre, avril après décembre ;
Et lui, des bords du Rhin, sans y laisser un membre.
Voilà.

Il se rapproche de Norine.

Vous secouez la tête ? Raisonçons.
L'aimeriez-vous mieux mort sous le feu des canons ?
Non. Manchot ? Non. Privé d'un pied, ou des deux même ?
Non.

Se tournant vers sa fille.

Et toi ?

SUZON.

Je ne sais qu'une chose : je l'aime.
Je l'aimerai encor mutilé ; mais c'est mieux
Qu'il soit enfin sauvé quoique moins glorieux.
Je l'aime prisonnier ; j'aimerai, morte ou vive,
Toujours, notre François, mère, et quoi qu'il arrive ;
Mais, malgré moi, j'ai comme une joie à savoir
Qu'il n'est plus au danger, sans manquer au devoir.

HUBERT.

Ça, c'est parler. C'est raisonnable.

À Norine.

Il faut sourire,

La mère.

NORINE.

On dit très bien tout ce qu'il faut me dire.

Portant la main à son front.

Mais quelque chose là parle toujours plus haut.
Oui, oui, ton père et toi vous dites ce qu'il faut,

Mais une crainte en moi, qui ne peut pas se taire,
Me répète qu'il dort là-bas, loin de sa terre,
En Allemagne ! Dieu sait où !... Démons ! démons !...
Ils l'ont tué ; ce n'est qu'un mort que nous aimons.

HUBERT.

Encor ! Vous êtes bien exaltée et têtue !
À la guerre, pardieu, je tue ou l'on me tue.
Tu tapes sur les miens, je tape sur les tiens !
Mais un prisonnier, c'est sacré pour des chrétiens.
Des traîtres, des vendus diront seuls le contraire.
Un homme me combat, mais, au fond, c'est un frère.
Des « démons », dites-vous ? Parole de dévots.
Je vois la chose et j'ai méfiance des mots.
L'allemand n'a rien fait des horreurs qu'on raconte.
L'imagination des femmes est trop prompte,
Et les bourreurs de crâne avec vous ont beau jeu.
Mais pourquoi tueraient-ils nos prisonniers, bon Dieu ?
D'abord ils auraient bien trop peur des représailles...
Notre garçon est au repos, loin des batailles ;
Ainsi soit-il !

*Il prend un verre sur le bahut, le porte sur la table
et s'assied paisiblement.*

Je bois, sans ajouter plus rien,
Norine, à votre fils, qui deviendra le mien.

SUZON.

Voyons, mère, écoutez le bon sens de mon père.

NORINE, *secouant la tête.*

J'ai peur malgré tout.

SUZON.

Moi, par-dessus tout j'espère.

NORINE, *avec vivacité.*

Seulement ? Tu ne fais qu'espérer seulement ?

SUZON.

Ma mère... je ne puis que tout craindre en l'aimant.

NORINE, *à Hubert.*

Vous voyez bien ?

HUBERT, *gaiement.*

Je vois deux femmes — jeune et vieille ;
Cependant l'une à l'autre en sottise est pareille.
Pourquoi désespérer, quand tout vous le défend ?

Avec impatience.

Nous ne reviendrons plus : vous troublez cette enfant...
Se reprenant avec bonté.

Je reviendrai, mais seul, sans qu'elle m'accompagne :
Vous ne serez plus deux à battre la campagne.

NORINE.

Il n'a plus rien écrit, rien ! plus un mot ! pourquoi ?

HUBERT, *avec assurance.*

Pour des motifs.

NORINE.

Lesquels ?

HUBERT.

Est-ce que je sais, moi ?

En guerre, on perd de tout : on peut perdre une lettre.
Je suis toujours surpris qu'on puisse, au hasard, mettre
Dans un trou,

*Il prend et élève dans sa main la lettre laissée sur
la table par Norine.*

... ce carré de papier, tout petit,
Et qu'il arrive juste à l'adresse qu'il dit.
Quand il se perd, c'est plus naturel. Je raisonne ;
Et pour le sens commun, moi, je ne crains personne.
Il n'a point d'encre, ou bien, qui sait ? c'est défendu.
Voilà bien du tintouin pour un papier perdu !...
Ils ont fait les farceurs, l'escouade est punie.

NORINE.

D'habitude, c'est quand la journée est finie
Que vous venez un peu vous informer de lui.
Pourquoi devancez-vous le moment,... aujourd'hui...
Quand la vendange appelle et quand le travail presse ?

HUBERT.

C'est tout simple. Des fois, je suis pris de paresse.

NORINE, *incrédule.*

Vous ?

*Hubert fait quelques pas, traînant et se frottant la
jambe.*

HUBERT.

Oui, j'ai des douleurs de vieux... à cinquante ans.

SUZON, *avec un peu de feinte espièglerie.*

Moi, j'ai hâte de voir le facteur. Je l'attends.

NORINE, *vivement, regardant l'horloge.*

Oui, c'est l'heure.

SUZON.

Et j'attends, plus tôt qu'à l'ordinaire,
La lettre d'amoureux adressée à la mère.

NORINE, *les regardant tour à tour.*

Vous avez peur.

HUBERT.

Nous ?

NORINE.

Oui, vous rusez.

HUBERT, *feignant l'étonnement.*

Nous rusons ?

NORINE.

Vous tremblez comme moi,... sans avoir mes raisons.

HUBERT.

Voyons voir vos raisons ?

SUZON, *câlinant Norine.*

Oh ! la vilaine moue !

Voilà des pleurs d'enfant sur cette vieille joue.

Allons, je veux vous voir sourire.

Bas, près de son oreille.

Il le voudrait.

NORINE, *à voix basse elle aussi.*

Si tu savais !

SUZON, *de même toujours tout bas.*

Quoi donc ! Dites ?... C'est un secret ?

Oui ?

Norine fait un geste d'acquiescement désolé.
... J'ai peur à présent ! Expliquez-vous... je tremble.

HUBERT.

Qu'avez-vous, tout d'un coup, à comploter ensemble ?

SUZON.

Père, elle a des motifs que nous ne savons pas.
Laissez-moi, voulez-vous, la confesser tout bas ?

NORINE, *vivement.*

Tout haut.

Avec résolution.

Tu vas pleurer ; mais il faut que je dise...

Voilà : lorsqu'en riant j'ai conté ma sottise
À notre ami, le vieux facteur, l'ancien sergent,
Il m'a dit : « Les Prussiens trouveront outrageant,
Parce qu'ils ont l'orgueil de leur force brutale,
Ce dessin...

*Elle se lève, ouvre le tiroir de la table, y prend une
carte postale qu'elle présente à Hubert.*

... le dessin d'une carte postale

Que j'envoyai, pour rire, à François prisonnier.

Hubert, stupéfait, demeure immobile.

Norine, avec insistance :

Voyez, c'est la pareille.

*Hubert examine la carte en silence. Il a d'abord un
sourire crispé, puis son visage devient très sérieux.*

HUBERT.

On ne peut pas nier
Que cette drôlerie est une grosse injure.

NORINE, *effrayée.*

Vous voyez... Puisqu'ils sont si cruels par nature,
Cette insulte que, sans réfléchir, je leur fis,
Ils voudront m'en punir !

HUBERT.

Vous ?... Comment ?

NORINE.

Dans mon fils.

Hubert tressaille puis il se ressaisit.

HUBERT.

Peuh ! je crois qu'ils riront... après une grimace ;
Car, — pesons tout, — que voulez-vous que ça leur fasse ?
Ils savent bien que les Français c'est des gamins,
Ça rit de tout ; mais eux, c'est des êtres humains :
Nos rires leur font moins de mal que nos marmites...
Allons, la chose est simple, et n'aura pas de suites.

NORINE, *qui veut être persuadée.*

Croyez-vous ?

HUBERT.

Je vous dis qu'ils sont calomniés.
Leurs crimes prétendus, ils les ont tous niés,
Tout en nous accusant des pires infamies.
C'est l'usage entre deux nations ennemies.
C'est la guerre. On s'insulte ; et puis, le lendemain,

Par-dessus la tranchée, on se tendra la main.
Nos journaux de bourgeois ne m'en font pas accroire.
Ennemis, puis amis. J'ai lu ça dans l'histoire.
Les princes ? des farceurs qui sont cousins entre eux.
Les soldats des deux parts ? de pauvres malheureux
Qui sauraient s'entr'aimer, n'étaient les mauvais princes.
On n'est pas tous des sots dans nos vieilles provinces ;
Suis-je un gros paysan qui ne sait rien de rien ?
J'ai pu m'instruire un peu, — parce que j'ai du bien...
Et que la ville est tout proche de ma campagne.
Ils ont aussi des gens sensés, en Allemagne,
Et nous finirons bien par nous entendre un jour.
Vaincus d'hier, nous les vaincrons ; chacun son tour ;
Mais croyez qu'en voyant cette drôle d'image,
Leur vagemestre, même après un cri de rage,
L'aura remise à l'homme, ou jetée au panier,
En riant... Rira bien qui rira le dernier ;
Mais des coups de crayon, c'est ça des coups pour rire !

Il rejette la carte dans le tiroir, resté ouvert, et qu'il referme. À Norine :

Vous voyez bien que ça soulage, de tout dire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VIEUX FACTEUR.

Le facteur, en tenue, tunique, képi, aspect militaire, apparaît sur le pas de la porte sans avoir été aperçu. C'est sans entrer d'abord qu'il s'adresse à Hubert.

LE FACTEUR, à *Hubert*.

Vous n'étiez pas chez vous ; j'apporte le journal.

Tous demeurent saisis, comme n'osant pas se retourner. Le facteur avance de quelques pas en s'épongeant le front avec son mouchoir.

Il fait chaud.

Hubert se retourne vers lui et prend le journal qui lui est tendu.

HUBERT, d'un air dégagé.

À part ça, vous allez bien ?

LE FACTEUR.

Pas mal...

Peut-on s'asseoir ?

Il s'assied près de la table, du côté opposé à Norine.

NORINE, très troublée.

Voulez-vous boire ?

LE FACTEUR.

Oh ! oui, Norine.

Suzon va prendre un verre sur le bahut et le pose sur la table. — Un long silence.

NORINE, anxieuse.

Alors ?

Le facteur se verse à boire d'un air d'indifférence.

LE FACTEUR.

Alors quoi ?

NORINE.

Rien ? pas de lettre ?

LE FACTEUR.

Pardine,

Si j'en avais pour vous, j'aurais dit ça d'abord.

Il se débarrasse de sa boîte, qu'il pose sur la table. Il boit.

C'est du bon vin. Quand on est bon, on n'a pas tort.

Il rit d'un rire forcé. Et levant son verre.

À la vôtre !... À la fin des guerres !...

Hubert trinque avec lui.

À l'armée !...

Posant son verre d'un air de bien-être affecté.

Merci bien, les amis. Voilà ma soif calmée.

Mais la soif, ça revient toujours... comme l'amour.

Il rit encore d'un rire forcé.

HUBERT, gaiement.

Buvez-vous comme ça souvent, dans tout le jour ?

LE FACTEUR, sérieux.

D'ordinaire, je fais mon service sans boire.

Un silence.

Mais on vient de m'apprendre une vilaine histoire

Qui me travaille... Alors, je me renforce un peu.

Un silence.

Vous êtes des amis...

Il élève son verre et regarde la transparence du vin.

Beau vin ! Il est d'un bleu...
Rouge ! Riche couleur, qui fait plaisir, pareille
Aux rayons d'un soleil couchant mis en bouteille.
Il me fait oublier...

HUBERT.

Qu'avez-vous donc appris
De triste ?

LE FACTEUR, *d'un air de rassurante ironie.*

Oh ! les Prussiens ne sont pas à Paris !
D'un ton de rage concentrée.
Mais, voyez-vous, ce sont de sinistres canailles.

HUBERT.

Ils nous rendent, parbleu, mitrailles pour mitrailles.

LE FACTEUR.

Soit ; mais je fus, en mil huit cent soixante-dix,
Blessé, fait prisonnier par ces Prussiens maudits,
Et je sais de leurs tours, à ces brutes féroces.
... De mon lit d'ambulance, un jour, à coups de crosses,
Je les vis achever des mourants !... De mes yeux,
J'ai vu ça, moi !... Ce sont des êtres odieux...
Laissons ça... Je vois bien que je vous intéresse,
Mais vous pensez que je dis ça par maladresse,
Ne sachant point si je n'ai pas quelque raison
Pour parler de la sorte, ici, dans la maison
Dont le fils est là-bas, aux mains de pareils hommes !
Eh bien, quoi ? vieux soldats, radoteurs que nous sommes,
Nous bavardons à tort, à travers, — voilà tout.
D'ailleurs, j'entends mener l'histoire jusqu'au bout...

... J'aimerais mieux, sans doute, avoir à vous remettre
Comme c'est arrivé l'autre jour, cette lettre
Où votre pauvre enfant — ah ! le vaillant garçon ! —
Parlait si bien de la patrie, à sa façon !...
Mais il ne s'agit plus de ce que je préfère ;

*Il frappe sur sa boîte qu'il ouvre et dont il tire la
carte postale.*

En venant, j'ai lu, seul, ceci... pensant bien faire...

La carte à la main il se tait.

J'ai fini... Comprenez.

*Il se lève et promène son regard sur ses auditeurs
figés, immobiles.*

NORINE, *énergique, froidement, sans larmes.*

Il est mort, n'est-ce pas ?

*Le facteur, la carte postale à la main, se met de-
bout, comme un soldat au port d'armes.*

LE FACTEUR, *s'essuyant les yeux.*

Nous ne pleurons jamais, nous autres, vieux soldats.

Tendant la carte à Hubert.

Prenez... En qualité d'ami, je devais lire ;
J'ai lu ça.

HUBERT, *prenant la carte.*

Nom de Dieu ! ça n'est donc plus pour rire !

LE FACTEUR.

Aux bons mots l'Allemand répond par un bon tour :
La carte qui riait, la voici de retour :
Retour à l'envoyeur.

HUBERT, *lisant, bas, entre ses dents.*

Fusillé !

La mère assise, accablée mais l'œil sec, regarde droit devant elle, immobile et en silence. Le facteur reprend sa boîte, puis se rapproche de Norine.

LE FACTEUR, *à Norine.*

Ma tournée

Sera dure : je vais porter, dans la journée,
Bien des sujets de pleurs, maman, sur chaque seuil.
On n'aura jamais vu tant de lettres de deuil.

Il esquisse un salut militaire et sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LE FACTEUR.

HUBERT, *allant et venant ; il parle d'une voix sourde.*

C'est donc vrai ce qu'on dit !... qu'ils jettent, sur des villes
Ouvrées, — ces oiseaux puants, ces bêtes viles, —
Leur fiente de mort... ces bombes, ces poisons
Qui tuent la mère et les enfants... dans les maisons !

À mesure qu'il parle, la mère, tendant l'oreille, relève la tête d'abord ; puis son buste se redresse ; et chacune des paroles de l'homme paraît lui communiquer une énergie croissante. À côté d'elle, Suzon s'est agenouillée, et baise sa main pendante. Hubert poursuit sa marche violente et son monologue :

C'est donc vrai, ce qu'on dit de cette race infâme !
Des vautours ! des démons, des sans-cœur, des sans-âme,
Qui le resteront, même affranchis de leur roi !...
Et cela pourrait vaincre ! On vivrait sous leur loi !
Sous leur recrutement ! sous le fer de leurs bottes !
Mieux vaut mourir, finir libres !... en patriotes !...
La mère, ton fils mort me donne pour conseil
De te garder ta terre et ta vigne au soleil.
Je sens gronder en moi des ardeurs de jeunesse.
Il se peut donc qu'un jeune au cœur d'un vieux renaisse ?
Oui, certes ! et nos enfants, revivant dans nos cœurs,
Quand nous aurons vaincu, seront, par nous, vainqueurs.
La mère, ton fils mort te confie à ma fille.

Regardant la carte funeste.

Ah ! race de démons, qui pille et qui fusille !
Je n'avais pas cru ça, qu'elle avait inventé
De vouloir, par le crime et la férocité,
Vaincre avant qu'on se garde, en frappant d'épouvante !...
Mais c'est vrai qu'elle avoue, et vrai qu'elle s'en vante !
Ah ! pour combattre ça, non, je ne suis pas vieux !...
C'est bon !... On va lutter à qui massacre mieux !
L'Allemagne est grande, oui, mais la terre est plus grande.
C'est race humaine enfin contre race allemande.
Le monde entier se lève : il a vu le danger.

Il gagne la porte et, se retournant sur le seuil.

Femmes, espérez-moi.

À ce cri, Norine se met brusquement debout et lui parle sans se retourner.

NORINE.

Vous allez ?

HUBERT, *avec bonhomie, et comme énonçant une conclusion simple.*

M'engager.

Suzon est toujours agenouillée aux pieds de Norine et lui tient une main qu'elle presse contre ses lèvres. Sur la parole dernière du père, la vieille Norine, comme visionnaire, prend un visage illuminé de joie ardente. Le regard brille d'enthousiasme. Elle s'est transfigurée. On dirait une statue de la France indigée, irréductible, et sûre de l'avenir.

RIDEAU.

L'AVEUGLE (*)

DEUX ACTES EN VERS

PERSONNAGES

JEAN, 25 ans ; capitaine, blessé à la guerre et devenu aveugle. En tenue, croix de guerre et légion d'honneur. Des lunettes noires.

LE COLONEL, en tenue.

Raymond RENAUD, 27 ans, en tenue de capitaine, croix de guerre.

BENOÎT, valet de chambre de Jean, en civil, croix de guerre et ruban de blessure.

MARCELLE, fille du colonel, fiancée de Jean.

*La scène se passe à Paris, chez Jean.
Un cabinet de travail, chez Jean.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, LE COLONEL, MARCELLE.

Au lever du rideau, le colonel écrit sur la tablette d'un secrétaire Empire. Marcelle, au piano, achève de jouer un morceau de Chopin. Jean, assis sur un divan, ayant, à portée de sa main, sur une petite

(*) N. D. R. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29 , pièce n° 187, dactylographie, 29 pages.

table, un encrier et des cahiers, écoute religieusement le morceau dont les dernières notes expirent doucement.
— *Un silence.*

JEAN.

Marcelle, chaque note, éclore sous vos doigts,
Semble une fleur de feu qui chante, et que je vois.
Plus l'ombre sur l'aveugle accumule de voiles,
Et plus ma triste nuit me révèle d'étoiles.

Marcelle vient s'asseoir près de lui.

Tout son, en moi, devient un monde de couleurs.

Marcelle pleure en silence.

J'entends votre silence : il est mouillé de pleurs ;
Lueur rouge au-dessus d'une mer d'améthyste,
Je le vois comme un ciel dont la beauté s'attriste.
Au fond de moi, tout est clarté ; mes yeux de chair
Sont morts ; mais, dans ma nuit, mon esprit voit plus clair :
C'est drôle !...

Un silence.

Approche un peu ton visage...

Elle se penche vers lui. Il passe délicatement sa main sur les yeux de sa jeune fiancée.

Il me semble,
Sur ta paupière, où ta dernière larme tremble,
Toucher de l'ineffable, effleurer du divin.

Un silence. Il reprend d'un ton plus familier.

Le sens de tout, que la science cherche en vain,
Est plus qu'ailleurs dans un beau vers... dans la musique ;
L'art va plus haut, plus loin, que la mathématique.

LE COLONEL, à Marcelle d'un ton d'affectueuse plaisanterie.

Mais c'est un renégat, ton polytechnicien !
Et tu vas échanger notre nom pour le sien !...
Dans vingt jours, il pourra m'appeler son beau-père !...

JEAN, *de même.*

Mais oui, mon colonel ! et même avant, j'espère !

LE COLONEL, *venant à eux et changeant de ton.*

Chers enfants !... à vous deux vous êtes mon orgueil.

JEAN, *prenant un papier sur sa petite table.*

Tenez, père, jetez sur mes vers un coup d'œil.

LE COLONEL, *après avoir pris et regardé le papier.*

Allons, bon ! de vrais vers !... avec rime... et sans faute !
Tiens, Marcelle, lis ça pour toi, — mais à voix haute.

MARCELLE, *lisant.*

« Soldat blessé, quand j'ai perdu mes pauvres yeux
« Et la douceur de la lumière,
« Ce fut comme une mort première,
« Cet instant plein d'horreur, de détresse et d'adieux.
« Mais je sais, à présent, quelles forces de rêve
« Éveille la ténèbre en des yeux endormis ;
« Et des bonheurs nouveaux déjà me sont promis,
« En échange du bien que le destin m'enlève.
« Toucher vos yeux d'enfant m'est un charme permis ;
« Mon esprit plus subtil saisit, mieux nuancée,
« Dans le timbre des voix la fuyante pensée ;
« Un Verbe, que j'entends, parle dans le contour
« Des choses que ma main effleure,
« Et, dans un silence qui pleure,
« Je perçois tout le sens du mot divin : amour.

« Tout l'infini tient dans le mot "je t'aime".
« C'est le premier que j'aie, en mon ombre, entendu :
« Ainsi je dois au malheur même
« Un infini bonheur qui ne m'était pas dû. »

Un silence.

LE COLONEL, *ému.*

Pour un simple apprenti ce n'est vraiment pas mal.
J'aime cette douleur tournée en madrigal.....
Va, nous saurons tous deux nous hausser à ta taille,
Vaillant garçon !... Mourir n'est rien... dans la bataille,
Dans l'exaltation de la marche en avant,
Mais, étant comme toi bien portant, bien vivant,
Supporter, comme tu le fais, l'ombre subite,
S'installer souriant dans la nuit, qu'on habite
Pour toujours, — et qui fait l'effroi des plus hardis,
C'est beau ! — Nous changerons cette ombre en paradis :
Tu n'en as pas douté même un jour, je suppose ?
Chut !... Ne m'attendris pas... et parlons d'autre chose...

Un court silence.

Au ministère, on a besoin, dès maintenant,
D'un gaillard... qui pourrait être ce lieutenant
Dont tu m'as signalé le rare caractère...
Voudra-t-il, pour deux mois, n'être qu'un secrétaire
Chargé de mission secrète, à l'étranger ?
L'affaire est délicate — et n'est pas sans danger.

JEAN.

Je lui disais cela dans ma dernière lettre,
Le mois dernier... Et pas de réponse !... Peut-être
Est-il tué ? — C'était le type du Français :
Esprit, gaîté ; fin, bon...

LE COLONEL.

Et tu le connaissais
Depuis l'École ?

JEAN.

Non ; depuis un an à peine.
J'appris d'abord, sur lui, d'une façon certaine,
Plus d'un de ces grands traits simples et nets, qui font
Que, les sachant réels, on juge un homme à fond.
Quand je l'ai vu, plus tard, — j'ai compris tout de suite
Que sa légende était bien celle qu'il méritait.
Œil ouvert. Regard droit. Sourire de bonté.
Il ne vous a pas dit trois mots qu'on est capté ;
Et je l'ai bien revu dix fois, pas davantage.

LE COLONEL.

Quel âge ?

JEAN.

Je ne sais, mais à peu près mon âge.

LE COLONEL.

Au civil, qu'était-il ?

JEAN.

Phu ! Je n'en sais plus rien.

LE COLONEL.

Hum ! tu vas vite en sympathie.

JEAN.

Oui, vite et bien.

LE COLONEL.

Signe particulier, quel ?

JEAN.

Alsacien de race.

Il a l'accent de son pays, mais non sans grâce.

LE COLONEL, *souriant, d'un ton équivoque.*

Parfait.

JEAN.

Ne prenez pas ce sourire moqueur.

LE COLONEL.

Ah ! ça ! tu me vois donc ?

JEAN.

On a les yeux du cœur :

C'est avec ces yeux-là que j'ai jugé mon homme.

LE COLONEL.

Et tu ne m'as pas dit encor comment se nomme
Ton chevalier-phénix ?

JEAN.

Raymond Renaud.

LE COLONEL.

Ma foi,

J'espère l'estimer, en juger comme toi,
Un jour... — quand j'aurai vu cet officier hors ligne...
Et nous nous servirons de lui... s'il en est digne.

JEAN, *riant.*

Vous suspectez donc bien mon jugement ?

LE COLONEL.

Mais... oui,

Car je te trouve trop et trop vite ébloui.

Ton cœur loyal s'aveugle à sa propre lumière

Et j'en appelle à ma prudence coutumière.

Vers quatre heures, ce soir, nous reviendrons te voir ;

Fais donc, par ton Benoît, écrire avant ce soir,

Adressée à l'ami qui persiste à se taire,

Une lettre que j'enverrai du ministère.

Il retourne s'asseoir devant le secrétaire.

Ce matin, vous n'avez pas causé bien longtemps

Chers enfants, mais ce soir vous serez plus contents.

Et puis, après demain, — c'est promis à Marcelle —

Tu passeras tout seul tout le jour avec elle...

Tu sais ce qu'aujourd'hui mon devoir exigeait :

Il rassemble ses papiers sur la tablette du secrétaire et machinalement il élève dans sa main un pli cacheté.

Garde ceci...

Il met le pli dans un des tiroirs intérieurs.

Tous les détails du grand projet

Sont sous ta garde...

Il retire la clef du secrétaire et vient la remettre à Jean ; il lui serre la main puis il va vers la sortie. À Marcelle :

Allons.

JEAN, *à qui Marcelle donne la main.*

Adieu, ma fiancée...

MARCELLE.

Adieu, Jean, je vais vivre avec votre pensée...

Elle s'éloigne.

JEAN.

Ah !... donnez-moi l'album...

Elle prend l'album et le lui donne. Jean ouvre l'album et promène ses doigts lentement sur la page ouverte.

Je lis avec mes doigts

Très bien... De jour en jour ils se font plus adroits ;
Et j'ai, dans cet album merveilleux, fait écrire
Votre dernier billet... Partez, je vais vous lire.
Partez : vous me restez présente... Je vous lis :

Les doigts caressent la page.

C'est vous encor, ces mots qu'on touche ; ils sont jolis
Et si doux sous ma main ! doux comme un baiser d'ange !

LE COLONEL, *d'un ton brusque.*

Ce compliment vaut un vrai baiser en échange.
Embrassez-vous, mon Jean : je ne regarde pas.

Il sort.

SCÈNE II.

JEAN, MARCELLE.

MARCELLE.

Jean !

JEAN.

Lorsque votre voix le murmure tout bas,
Dans mon cœur, étonné de faire un si beau songe,
Ce nom, si bref, en sons infinis se prolonge...
Quel charme à votre voix ! quand vous lisiez, tantôt,

Elle ajoutait un sens sublime à chaque mot.
Mes pauvres vers, accrus d'une telle harmonie,
M'emportaient dans la sphère où plane le génie.
Une magie est dans votre adorable voix,
Si bien que lorsque vous me parlez, je vous vois :
C'est un prodige !

MARCELLE.

Non ; non, ma voix n'est pas celle
D'une fée, — et je suis la très humble Marcelle,
Mais j'aime ; je vous aime et vous admire tant
Que votre cœur s'emplit d'un charme, en m'écoutant.
Non, non, ma voix n'est pas une magicienne.
La Vertu qui frémit en elle n'est pas sienne :
C'est celle de mon cœur, et vous voyez en lui
Votre grand cœur à vous, de lui-même ébloui.

JEAN.

Votre voix dans ma nuit, c'est l'étoile première.
Quel doux prodige !... Un son qui fait de la lumière !

MARCELLE.

C'est à moi qu'il est doux, ce prodige d'amour.
Soit, je serai l'étoile à l'heure où meurt le jour
Ou le rayon de l'aube au bord des nuits profondes.
L'immensité des nuits fait resplendir les mondes,
Mon Jean. Et c'est la nuit qui, dans vos pauvres yeux,
Allume un firmament d'éclairs prestigieux.
Souvent, dit-on, l'amour n'est une triste flamme ;
Mais la grande ombre en vous fait rayonner mon âme
Et vous avez un ciel que les voyants n'ont pas...

Elle s'éloigne après lui avoir donné son front à baiser.

À bientôt, Jean.

Arrivée sur le seuil, elle se retourne pour le considérer encore.

JEAN.

Je vois, au rythme de vos pas,
Que vous vous retournez pour me sourire encore,
Comme sur l'horizon des nuits sourit l'aurore.
Je n'aurai plus besoin, jamais, d'un autre jour
Que la douce clarté, sans fin, de notre amour.

Elle sort. Un long silence, pendant lequel il lit.

SCÈNE III. JEAN, BENOÎT.

Benoît ; 40 ans ; ruban de la médaille militaire. Il se présente à la porte et, pendant un instant, il se tait pour ne pas interrompre la lecture silencieuse de son maître.

JEAN, tout à coup.

Benoît, qu'y a-t-il ? parle.

BENOÎT.

Une bonne surprise,
Monsieur ; mais je dois dire, avant que je la dise,
Qu'il ne faudrait pas trop s'en émouvoir pourtant !
Soyez content, monsieur, sans être trop content.
C'est l'ordre du docteur.

JEAN.

Vous êtes un brave homme.

Au fait, Benoît.

BENOÎT.

C'est un officier... qui se nomme...

Il s'arrête et attend.

JEAN, après un silence, devinant.

Raymond Renaud !... qu'il entre !... Enfin !...

BENOÎT.

Il est blessé.

Ça lui fait un langage encore embarrassé ;
Et je vous en préviens, par son ordre à lui-même.

Renaud se présente sur le seuil ; Jean a paru l'entendre.

JEAN.

Le voici donc, l'ami qu'on admire et qu'on aime !
Et vous êtes blessé, mon pauvre et cher Renaud ?

Benoît se retire. Ils se serrent la main.

Blessé !... Comment vous sentez-vous ?

SCÈNE IV. JEAN, RENAUD.

RENAUD.

Un peu penaud

D'avoir changé ma voix, que j'avais claire et forte,
Pour une pauvre voix éteinte et comme morte.
Voix d'eunuque succède à voix de chef ; c'est dur.

JEAN, hésitant.

Je reconnais pourtant cette voix.

RENAUD.

Vrai ?

JEAN, *prenant son parti.*

Bien sûr.

RENAUD.

J'ai la langue liée encore, — et je l'exerce.

JEAN.

Je reconnais l'accent léger qui parfois perce
Vos fins de phrase...

RENAUD.

Oui, j'ai l'accent.

JEAN.

Pas beaucoup.

Blessé, quand ?

RENAUD.

À Verdun. Balle à travers le cou.
Ambulance. Hôpital. J'ai reçu votre lettre
En retard ; je l'ai, là.

JEAN.

Voulez-vous me permettre

De la parcourir ?

RENAUD, *étonné.*

Mais ?...

JEAN, *souriant.*

Oui, j'ai perdu mes yeux :
Je l'oublie et je crois y voir !

RENAUD.

C'est curieux.

JEAN.

N'est-ce pas ?... Et c'est bien la lettre... ?

RENAUD.

Qui m'annonce

Un poste d'honneur ?

JEAN.

Oui.

RENAUD.

J'apporte ma réponse.

JEAN.

Comme je vous l'écris, c'est un poste d'honneur,
De confiance.

RENAUD.

Et c'est vraiment un grand bonheur
Qui m'arrive, au moment d'une convalescence,
(Quand je suis à demi réduit à l'impuissance,
Du moins inapte à la bataille) de pouvoir
Sur un autre terrain faire encor mon devoir.

JEAN.

Vous acceptez ? bravo.

RENAUD.

Mais, mon cher, avec joie.

Alors ?... le colonel ?... il faut que je le voie
Au plus tôt... Le futur beau-père, n'est-ce pas ?

JEAN, *acquiesçant.*

Ma lettre vous l'a dit.

RENAUD.

Je pourrais, de ce pas,
Aller de votre part, avant toute autre affaire,
Le voir chez lui ?

On entend une sonnerie électrique.

JEAN.

Non pas. Le colonel préfère
Qu'on n'aille pas chez lui sans prévenir d'abord.

La porte s'ouvre. Benoît entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, plus BENOÎT.

JEAN, *se tournant vers Benoît.*

J'y vais...

Se tournant vers Renaud et touchant le secrétaire.

... Tenez, ceci vaut mieux qu'un coffre-fort.
Les documents secrets sont dans ce secrétaire,
Mieux gardés que dans un bureau du ministère.

BENOÎT, *annonçant à mi-voix.*

Le docteur.

JEAN, *se levant.*

Bien.

Tendant la main à Renaud.

Venez vers trois heures, mon cher.

Le colonel, qui voit, lui, d'un œil juste et clair,
Ne peut manquer de vous aimer, comme on vous aime
Dès qu'on vous voit. Pour moi, ma sympathie extrême
S'accroît à votre égard... et savez-vous pourquoi ?
Vous ne m'avez rien dit de mon malheur à moi ;
De peur de réveiller ma détresse infinie,
N'est-ce pas ?... je sens bien nos cœurs en harmonie.

RENAUD, *avec embarras.*

Oui... vos yeux...

JEAN.

Chut ! et si vous partez, au revoir.
Car c'est bien convenu : vers trois heures, ce soir.
Trois heures.

Jean sort.

SCÈNE VI.

RENAUD, MARCELLE, BENOÎT.

Demeuré seul, Renaud furète partout, en s'arrêtant parfois pour écouter si on ne vient pas. Il constate l'épaisseur des tapis.

MARCELLE *entre, suivie de Benoît à qui elle dit, sur le seuil :*

... Je n'ai même pas le temps d'attendre.
Ne dérangez donc pas monsieur Jean. Je viens prendre,
Pour mon père ce livre oublié...

Elle désigne du doigt le livre. Benoît sort. Elle prend le livre et, en se dirigeant vers la sortie, elle aperçoit Renaud.

Oh ! pardon !

RENAUD, *embarrassé un instant d'avoir été surpris.*

Madame.

MARCELLE.

Excusez-moi, monsieur.

RENAUD, *se rebiffant.*

Et de quoi donc ?

MARCELLE, *le considérant d'un air soupçonneux.*

D'une entrée un peu brusque et... peut-être importune.

RENAUD, *très gêné.*

... Qui m'est, tout au contraire, une bonne fortune,
Car... Mais devinez-vous qui je puis être ?

MARCELLE, *hésitante et l'examinant avec attention.*

Non.

RENAUD, *très troublé.*

Je vous aurai tout dit quand j'aurai dit mon nom.

Je suis Renaud... l'ami nouveau... l'ami...

Enflant la voix.

d'Alsace !...

Montrant que sa main tremble un peu.

Je crains fort, — vous voyez, c'est ce qui m'embarrasse —
Qu'en vous parlant de moi, Jean m'ait par trop flatté.

MARCELLE, *très attentive, toujours à l'examiner.*

Calmez-vous... Tenez-vous pour très bien présenté
Et Jean sans doute a dû vous redire lui-même,
Monsieur, qu'il vous estime et veut que l'on vous aime.

RENAUD.

Marcelle...

*Elle se redresse comme choquée d'une familiarité.
Renaud poursuit.*

C'est bien vous Marcelle, que je vois ?
Pardonnez... mais vos doux regards et votre voix
Suave, tout m'émeut... d'un élan sympathique,
Incroyable, — pour la fiancée héroïque.
J'ai su par notre ami votre beau dévouement ;
Rien n'est plus haut qu'un tel sacrifice, vraiment.

MARCELLE.

À qui sait aimer, rien n'est jamais sacrifice.
La femme a ce doux rôle : être consolatrice.
Quand une jeune fille accepte un fiancé
Dont elle a su, depuis l'enfance, le passé,
Elle accepte avec lui l'avenir, — qu'il ignore ;
Devient-il malheureux, on l'aime plus encore ;
Plus l'homme souffre, et plus, fidèle au simple honneur,
On a de joie à lui conserver un bonheur.
Quand mon cœur a signé la promesse obtenue,
J'ai prévu, consenti la souffrance inconnue.

RENAUD.

C'est beau.

MARCELLE.

Non, simple, et je m'étonne, franchement,

De vous voir, vous que Jean, avec son cœur aimant,
Honora d'une entière et prompte sympathie,
M'accorder la beauté, la gloire d'une hostie,
Monsieur. À n'être pas pour Jean ce que je suis,
Je souffrirais. — Étant sa femme, je le suis,
Je dois le suivre jusqu'au fond de sa misère.

RENAUD.

Plus je vous sens sublime et plus mon cœur se serre.

MARCELLE, *mal impressionnée.*

Jean nous a fait de vous, monsieur, un tel portrait,
Que si vous prononciez même un mot indiscret,
J'y voudrais voir, mais mal servi par la parole,
Le vif... trop vif... désir d'être un cœur qui console.
L'amour vrai n'est jamais un effort dévoué ;
C'est un secret qui se passe d'être loué.
Un voile sied à nos sentiments les plus sages ;
Le deuil devient symbole, à cacher les visages ;
Sacrifice est un mot que je crois réservé
Au martyr souffert pour l'idéal rêvé.
Être blottie au cœur d'un malheureux qu'on aime,
Est-ce le sacrifice, ou bien le bonheur même ?

RENAUD.

Mon amitié, qui peut vous être utile un jour,
S'étonne à voir en vous la splendeur de l'amour.

MARCELLE.

La lueur seulement de la tendresse humaine.

RENAUD, *toujours plus lourdement.*

L'enthousiasme étant la force qui vous mène,
Ne puis-je admirer, moi, du dehors, les motifs

Qui, subjectifs pour vous, pour moi sont objectifs.
Et Jean accepte, lui, son bonheur sans scrupule ?

MARCELLE.

L'amour n'est plus l'amour parfait dès qu'il calcule.
Mais... c'est assez ! Avec des mots savants, si froids,
Vous frappez sur mon cœur des coups bien maladroits.
Si vous pensez encor que je me sacrifie,
Épargnez-moi du moins votre philosophie.

RENAUD.

Je m'expliquerai donc... autant qu'il m'est permis :
En pensant dès l'abord que nos deux cœurs amis
Se dévoueraient ensemble à Jean, mademoiselle,
Je ne vous ai déplu que par excès de zèle.
Or, entre vous et lui ma parfaite amitié
A pour devoir de se partager par moitié,
Et je vais vous ouvrir toute ma conscience
Pour regagner un peu de votre confiance.

Mouvement de Marcelle.

Oh ! convenez que vous vous méfiez un peu.
Pourtant l'honneur, cher à la France, est mon seul Dieu.
Ça, je l'affirme, et vous n'en doutez pas, j'espère.
Mes discours, trop prudents, pourraient être d'un père,
Quand je vous dis qu'en affrontant un avenir
Hélas ! plein d'un chagrin qui ne doit pas finir,
L'amante est héroïque et l'époux digne d'elle.
Je trouve leur courage, — éperdument fidèle, —
D'autant plus beau qu'on vit pareils entraînements
Décevoir quelquefois les cœurs les mieux aimants.
Et, dût l'éloge encore offenser votre oreille,
Je dis que votre amour ingénu m'émerveille

Parce qu'il porte en lui, sans même le savoir,
Un dévouement secret plus haut que le devoir.

MARCELLE.

Pourquoi vous obstiner, et non sans maladresse,
À voir du dévouement où je n'ai que tendresse ?
Ce mot cruel, auquel je n'ai jamais pensé,
Vous échappera-t-il devant mon fiancé ?
Ma tendre affection seule lui sera douce.
Ce mot que vous aimez, et que moi je repousse,
J'exige absolument qu'il ne l'entende pas.

RENAUD.

Je ne le dirai plus qu'à moi-même, tout bas.

Marcelle le toise d'un regard aussi étonné que dédaigneux.

MARCELLE.

C'est assez. Au revoir. Jean m'a dit vos mérites ;
Mais des hautes vertus qu'il nous avait décrites,
Je n'ai rien senti, rien, frémir en vos propos.
Prenez garde qu'il a besoin d'un grand repos,
Sans réveil ; d'un repos que je saurai défendre.
Je crois qu'il souffrirait beaucoup à vous entendre.
Un seul mot l'inquiète ; il voit juste, il voit clair.
Cachez-lui, comme moi, s'il vous est vraiment cher,
Vos motifs... objectifs... d'admirer ma conduite...
Ils pourraient entraîner tant de maux à leur suite !

RENAUD.

Lorsque vous arriviez, j'avais, moi, pris congé...
Je me retire, — un peu... j'ose dire, affligé.
Comment j'ai pu vous tant déplaire, je l'ignore.

MARCELLE

C'est bien ce que je vous reproche...

Il tend sa main qu'elle regarde un instant sans la prendre et prononce nettement :

Oui... pas encore !

Elle sonne. Benoît paraît et accompagne Renaud.

SCÈNE VII. MARCELLE, BENOÎT.

MARCELLE va à la porte et rappelle Benoît qui entre.

Benoît ! Que pensez-vous de ce monsieur RENAUD ?

BENOÎT.

Mon capitaine, hier, m'en ayant dit un mot,
Je fus d'abord... tantôt... content de sa visite...

MARCELLE.

Puis, après ?

BENOÎT.

... À juger quelqu'un, dame ! on hésite...

Mais je suis moins content, je ne sais pas pourquoi,
De l'avoir vu passer, à l'instant, devant moi,
D'un air... pas franc... d'un air qui n'est pas fait pour plaire !
Pourtant je ne veux pas troubler à la légère
Mon capitaine, mais... mais, sur cet Alsacien,
J'aurai, moi, l'œil ouvert.

MARCELLE.

Bien, Benoît. C'est très bien.

Benoît sort. Elle demeure un instant pensive.

SCÈNE VIII.
MARCELLE, JEAN.

JEAN, *entrant.*

J'ai voulu vous laisser, vous sachant là, Marcelle,
Avec Renaud. Votre impression, quelle est-elle ?
Ai-je raison de voir en lui l'homme loyal
Cherché par votre père ?...

Un court silence.

Eh bien ?

MARCELLE.

... un peu banal.

JEAN.

C'est bien tout ?

MARCELLE.

Mon Dieu, oui. Semblable à tout le monde ;
Mais mon impression ne peut être profonde
Après avoir causé si peu, Jean ; seulement
Cinq minutes.

JEAN, *attentif.*

C'est vrai, ma Marcelle.

À part.

Elle ment.

Un silence.

Eh ! Marcelle, pourquoi me revenir si vite ?

MARCELLE.

Un livre oublié, là. Je le tiens ; j'en profite
Pour revoir en passant mon Jean le bien-nommé.

JEAN.

Le bien-nommé ?...

MARCELLE.

N'était-ce pas le mieux aimé
De Jésus, qui le tient pressé sur sa poitrine ?

JEAN.

J'aime ce souvenir : vous êtes ma divine.

MARCELLE.

Ce soir, je vous lirai des stances de Sully
Prudhomme.

JEAN.

L'art des vers c'est le fleuve d'oubli.

MARCELLE.

Par le rythme sacré, la pensée est plus haute.

Elle s'éloigne.

JEAN.

Je vous attends sans faute, à quatre heures.

MARCELLE, *à elle-même.*

Sans faute.

Elle sort. Jean se met au piano. — RIDEAU.

ACTE SECOND.

**SCÈNE PREMIÈRE.
JEAN, BENOÎT, RENAUD.**

Jean marche, ayant en main une canne avec laquelle il tâte les obstacles. Il arrive ainsi au secrétaire ; il l'ouvre, y prend le grand pli qu'il soupèse comme pour juger par le poids si l'on n'a rien enlevé de ce qu'il contient. Enfin, l'ayant remis en place, il ne retire pas la clef. Il revient s'asseoir sur le canapé, devant la petite table sur laquelle se trouve son album ; il se met à lire avec ses doigts.

BENOÎT, annonçant :

Monsieur Renaud.

Benoît se retire.

RENAUD.

J'arrive en avance, et j'espère
(Avant de voir enfin votre futur beau-père)
Vous avoir, seul à seul, un instant, tout à moi...
Pauvre ami !

JEAN.

Bien pensé...

Un silence.

Vous avez toujours foi

Dans la Victoire, hein ?

RENAUD.

Oh ! plus que jamais !

JEAN, pesant sur les mots, qu'il détache un par un.

La Marne...

L'Yser... Verdun !

RENAUD.

Parbleu !

JEAN.

Le Kronprinz, qui s'acharne
Sur Verdun, doit savoir qu'ils ne passeront pas.
Ils tombent par milliers sans avancer d'un pas.
C'est beau, hein ?

RENAUD, *il rit.*

Colossal.

JEAN.

Et nous, quelle endurance !
Un héros quotidien, voilà l'homme de France.

RENAUD.

Dans l'horrible tranchée, il mérite ce nom.
Là, sous les gaz et sous les crachats du canon,
Les Français ont pour pain quotidien la souffrance.
Ils vivent d'héroïsme !... et c'est bien ça la France.

Il étouffe un petit rire.

Quant aux Allemands, ah !

JEAN.

Vous disiez ?... Achevez.

RENAUD.

Je ris d'un mot... fameux entre les mieux trouvés...
Heine, — ce traître ! — a dit, syllabe pour syllabe :
« Idéal allemand : saucisse de Souabe ! »
C'est un bon mot, mais la saucisse de Strasbourg,
C'est un bon mets...

Il rit.

Hein ? ça, c'est presque un calembour.

JEAN.

Berlin nomme Paris : Capitale du vice !
« Il est donc temps, dit-il, que Dieu même sévisse
« Et frappe les Français, voués, esprit et chair,
« Dès ce monde, aux plus noirs châtiments de l'enfer ;
« Nous, donc, en qui Dieu met sa justice profonde,
« Dieu même nous appelle à régner sur le monde ! »

RENAUD.

Mais, — voilà, — les Français résistent en héros !
En héros quotidiens, — le mot n'est pas trop gros.
C'est le mot juste, — bien français, — une trouvaille !

*Voyant que Jean promène les doigts sur les feuillets
de son album.*

Que faites-vous ?

JEAN.

Je lis de l'écriture Braille,
Jeu d'aveugle,... des points en relief ; ça se lit
Avec les doigts ;... et vous savez, l'art c'est l'oubli.
Écoutez cette strophe...

Il récite ses vers, à mesure que ses doigts les lisent.

« Ô vous, soldats français, les bien-aimés du monde,
« Vous savez, n'est-ce pas, de quelle amour profonde
« On vous aime, et pourquoi ?
« C'est que vous défendez l'amour humanitaire
« Contre un peuple qui veut, seul maître de la terre,
« Régner en mauvais roi.

*Pendant cette lecture, Renaud sans bruit se dirige
vers le secrétaire et l'ouvre silencieusement.*

« Le cœur du monde bat dans la France héroïque.
« Sous son noble étendard étoilé l'Amérique
« Dit : "Lafayette, nous voici !"
« — "Jeanne d'Arc avec nous !" dit la libre Angleterre...
« Tout ce qui souffre et tout ce qui pense sur terre
« Voit l'aurore du droit naître au ciel éclairci ! »

*Renaud, qui ne perd pas de vue le lecteur, est revenu
s'asseoir assez près de lui.*

RENAUD.

... Oh !... comme c'est commode,
Cette écriture-là, mon cher !... Et de qui, l'ode ?

JEAN.

De votre serviteur.

RENAUD.

Ah ! bah ?... c'est vraiment beau.

JEAN, annonçant le sujet des vers qu'il va lire.

Lafayette, debout, parle sur son tombeau.

*Pendant la nouvelle lecture de Jean, Renaud retourne
au secrétaire, ouvre le tiroir intérieur, s'empare du pli*

cacheté qu'il met dans sa poche et referme le meuble sans avoir éveillé une seconde — visiblement du moins — l'attention du poète absorbé dans sa vision.

JEAN, *lisant.*

« Je crus pouvoir aider, en sa tâche historique,
« Washington qui te fit libre, ô jeune Amérique.
« Et voici qu'aujourd'hui tu m'as crié : "J'accours !"
« La France est en péril : je lui rends ton secours !"
« L'acte est si glorieux et la merveille est telle
« D'une fidélité qui s'avère immortelle,
« L'inattendu prodige est si puissant, si beau,
« Que sa gloire a rempli de rayons mon tombeau ! »

Jean se lève. Il appuie sur un bouton de sonnerie : Benoît paraît.

SCÈNE II.

JEAN, RENAUD, BENOÎT.

JEAN.

Benoît, le colonel est empêché, peut-être ?
Allez donc de ma part...

BENOÎT.

J'étais à la fenêtre :
Je guettais sa venue... il arrive.

JEAN.

Ah ! très bien...
Benoît sort.

SCÈNE III. JEAN, RENAUD.

JEAN.

Vous allez voir un chef !

RENAUD, *sans à propos ; admiratif pour le mot qui l'a frappé.*

Un héros quotidien !

SCÈNE IV.

**LES MÊMES, BENOÎT, LE COLONEL,
MARCELLE.**

BENOÎT, *annonçant et se retirant aussitôt.*

Le colonel.

JEAN, *présentant Renaud.*

Renaud.

LE COLONEL, *qui le regarde fixement.*

Un beau nom de légende,

Monsieur...

Présentant Marcelle.

Ma fille.

RENAUD.

Oh ! j'eus tantôt la faveur grande
De causer avec elle un instant, colonel.

Je suis encore ému, dans mon cœur fraternel,
De n'avoir vu, chez la reine des fiancées,
Que de fiers sentiments et de nobles pensées.

MARCELLE.

Eh ! de grâce, monsieur, ce n'est plus le moment
De m'accabler avec un nouveau compliment.
Vous avez, dans l'instant, une tout autre affaire.

LE COLONEL.

Et qui ne souffre pas, monsieur, qu'on la diffère.

RENAUD.

Je sais qu'un grand honneur va, par vous, m'être offert ;
Mais qu'importe l'honneur personnel, quand on sert
La France, dont la gloire est la gloire du monde.
Pour peu que mon mérite à vos espoirs réponde,
Monsieur, je servirai, loyal, jusqu'à la mort.

LE COLONEL.

Laissons là les grands mots. Vous pensez que d'abord,
Avant de m'employer, comme Jean le souhaite,
Pour vous, je dois sur vous faire une vraie enquête.

RENAUD.

Je m'en doute. Et d'abord, — Jean me connaît d'ailleurs, —
Je dis que mon meilleur titre, — entre les meilleurs, —
C'est qu'à peu près mortellement blessé naguère,
Et ne pouvant par suite être bon à la guerre,
Je suis apte, Alsacien et parlant l'allemand,
À remplir prudemment, victorieusement,
La mission qui m'est destinée ; et je pense
Que votre confiance est une récompense
Des services qu'on sait que j'ai rendus au front.

Jean appuie sur le bouton de sonnerie. Benoît paraît et demeure.

SCÈNE V. LES MÊMES, BENOÎT.

JEAN.

De plus grands chefs que nous les récompenseront.

Au colonel.

Mais, s'il les fait valoir très mal, c'est, je l'atteste,
Mon colonel, que ce héros est un modeste.
Il ne parle de ses hauts faits qu'avec ennui.
Donc, moi qui les connais, je parlerai pour lui :
... C'est un rusé coquin, sous sa lourde apparence.

Sursaut violent de Renaud.

Benoît qui s'y connaît en bon soldat de France
Avait compris sans moi quelle est sa mission.

À Benoît qui a mis sa main sur l'épaule de Renaud.

Tiens-le, Benoît !

Le colonel prend un revolver dans le secrétaire.

RENAUD, *entre ses dents.*

Folie ! Imagination !

JEAN.

L'imagination, secourant ma mémoire,
J'ai reconstitué, sauf erreur, son histoire :
Oh ! c'est un très hardi compagnon ; cependant
Un peu sot, — mais hardi puisqu'il est imprudent.

RENAUD, *murmurant sourdement.*

Mais...

JEAN.

Silence !... On vous perce à jour, mon camarade !
Le vrai Renaud est mort ; où ? dans quelque embuscade...
Peut-être assassiné par vous !... S'est-il troublé
À ce mot ?

BENOÎT.

Oui !

JEAN.

Lui mort, — vos mains l'ont dépouillé ;
Et ses papiers vous ont tout dit... surtout ma lettre.
« L'aveugle, pensiez-vous, croira me reconnaître
« À l'accent imité de Renaud l'Alsacien ;
« Je dirai ne pouvoir plus parler aussi bien,
« Et qu'ayant eu la gorge affreusement blessée
« Je garde pour toujours la langue embarrassée. »
Ce plan vous sembla bon. Mes lettres à Renaud
Disaient ma cécité, mon nom, tout en un mot,
Surtout l'offre d'un poste où vous pourriez sans doute,
Bien masqué, bien trahir... un vrai poste d'écoute !
Il devait être aisé, — vous le pensiez du moins, —
De duper, de voler l'aveugle sans témoins.
Mais l'ouïe, à défaut des yeux, est clairvoyante :
Le mensonge sonnait dans votre voix fuyante...
Dès votre premier mot je vous avais flairé...
Dès le second, j'étais sur ton compte éclairé,
Bas coquin ! Le Renaud dont tu portes le masque
Eût plaint, d'abord, l'aveugle !... Allons, remets le casque
D'où votre esprit lourd sort sous forme d'un épieu,
Vils Allemands !... Tu peux invoquer ton vieux Dieu ;
Dieu ne nous défend pas d'écraser un reptile !
Ne prolonge donc pas un mensonge inutile...

*Toujours maintenu par Benoît l'espion ne cesse de
faire des gestes de dénégation.*

Tantôt, comme je lui parlais, mon colonel,
De l'immortelle France et du droit éternel,
Ses répliques blessaient mon oreille étonnée.
Cet homme est à lui seul la trahison incarnée.
Sottise aussi — d'avoir cru qu'en noyant ses pas
Dans les tapis épais, je ne l'entendrais pas !
L'oreille voit. L'aveugle entend ; l'aveugle pense.
Je ne vois plus, je perçois mieux ; ça se compense.

RENAUD, *au colonel avec éclat, d'une voix qui re-
prend l'accent tudesque.*

Mon colonel, puis-je à mon tour parler enfin ?
... Il est très dangereux de jouer au plus fin :
Oh ! je comprends ce qui s'est passé dans la tête
Du capitaine : il croit au rôle qu'il me prête ;
Et c'est bien simple : aveugle, il s'est fait méfiant ;
Mais son rêve exalté me fait un tort criant !
L'aveugle a vu, dans l'ombre, une trahison noire,
Et par orgueil d'être un devin, il veut y croire !...
Je suis victime ici d'une effroyable erreur.

JEAN.

C'est ainsi que vos gens servent leur empereur :
Je sers, moi, comme on sert la vérité, la France,
L'honneur pur.

RENAUD.

Mais enfin...

JEAN.

Laisse toute espérance.

Une main sur toi pèse, — à l'endroit où le fer,
Où le fer rouge aurait, jadis, marqué ta chair,
Voleur !... qu'on aimerait voir sous la guillotine !

Se tournant vers le colonel.

La preuve de son crime est là, sur sa poitrine,
Dans sa poche... Il a pris le document secret !

RENAUD.

Donnerweter (*) !

JEAN.

J'étais sûr qu'il se trahirait !

Au colonel, lui désignant sa propre poitrine.

Vos documents sont là, l'autre était une amorce.

À Renaud.

Tu vois, pauvre vaincu, tu n'étais pas de force !

Renaud fait vers le capitaine un mouvement si violent qu'il entraîne Benoît d'un pas. Marcelle, avant son père, s'est élancée entre Renaud et Jean.

RENAUD, *avec rage, à Marcelle.*

Après tout, traître aussi, vous !!! Vous m'avez menti !

MARCELLE.

J'ai su taire, monsieur, ce que j'avais senti

(*) N. D. R. — Substantif allemand neutre signifiant « orage, tempête » ; mais aussi interjection : « mille tonnerres ! sapis-ti ! ». Ce terme a été suggéré à Jean Aicard par Madeleine Barré, secrétaire de l'Union française, comme étant « plus expressif que Zut, et moins grossier que le mot de Cambronne » (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « Union française (courrier) », lettre autographe signée de Madeleine Barré à Jean Aicard, 3 pages, du mardi 4 décembre 1917). On retrouve ce mot dans *Les Françaises*.

De doute en vous voyant jouer l'homme sincère ;
Mais, à l'insulte, une réplique est nécessaire.

Désignant Renaud du doigt.

Cet homme est bien vraiment celui que je pensais
Lorsque ses compliments, allemands en français,
Voulaient non gagner mais capter ma confiance.
Il comptait bien, car il est homme de science,
Duper en moi la jeune fille au faible cœur !
Mais l'esprit de la France est un vainqueur moqueur
Qui le raillait en moi, malgré mon sourd malaise.
Changez d'avis sur la jeune fille française,
Monsieur. Nous sommes, nous, comme nos fiancés,
Stoïques, quand les jours de fête sont passés.
La plus légère, aux temps d'épreuve, devient grave ;
La faible, alors, s'égale à l'homme le plus brave.
Avertir, consoler, défendre jusqu'au bout,
Tous les plus beaux devoirs nous retrouvent debout ;
Et j'aurais déjoué, seule, la ruse lâche,
Si l'aveugle n'eût pas suffi pour cette tâche ;
Mais il a su, sans moi, sans mon humble secours,
Reconnaître le boche au bruit de vos pas lourds ;
Et lorsqu'avec l'effort d'une fausse assurance,
Pour aveugler son cœur, vous lui vantiez la France,
La peur, dans votre voix, imperceptiblement,
Lui révélait le son du parjure allemand !

RENAUD.

Mon plan était mal fait ; soit, j'ai perdu ; j'avoue !

JEAN.

Mal fait, certes, le plan qu'un aveugle déjoue !

RENAUD, *relevant la tête.*

Trahir un ennemi, c'est l'âme du devoir.

JEAN, *avec une exaltation croissante.*

Mais tu n'as pas prévu que l'aveugle sait voir !
Et l'aveugle, entends-tu, c'est la France elle-même,
Confiance d'aveugle en l'idéal qu'elle aime,
Cœur d'aveugle qui croit aux loyautés d'autrui...
Mais ses calamités l'éclairent aujourd'hui :
Elle invoque, sous les éclairs et les tonnerres,
Jeanne d'Arc, l'héroïne aux yeux visionnaires !
Elle sert l'idéal et conçoit le réel.
En esprit, j'ai vu, moi, l'acte du criminel :
Un génie à l'œil clair m'a dénoncé le traître ;
La France rénovée apprend à se connaître :
Et le même œil qui perce à jour la trahison,
Voit des aubes d'amour monter sur l'Horizon.

Le colonel, revolver au poing, sort avec Benoît qui entraîne Renaud.

SCÈNE VI.
JEAN, MARCELLE.

Jean, brisé d'émotion, s'est assis. Marcelle vient poser la tête sur son épaule.

MARCELLE.

À tes yeux consolés la France se révèle.
Les amants vont nous faire une France nouvelle.

JEAN.

J'avais bien deviné que vos yeux, vos beaux yeux,
Avaient vu, sous le faux ami, l'homme odieux.

MARCELLE, *rêvant, toujours dans la même attitude.*

Une France nouvelle... un couple : une seule âme.
Tous les cœurs en un seul : la France !

JEAN, *la pressant contre son cœur.*

Chère femme !

RIDEAU.

L'ASSISTÉ (*)
UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

DEUX JEUNES OFFICIERS FRANÇAIS.

UN JEUNE SOLDAT.

UN SOUS-OFFICIER.

Au fond d'une cagna d'officiers. De la paille sur des fascines forme un large lit. Sur une caisse dressée en guise de table, une bougie fichée dans un goulot de bouteille, près d'une cantine ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.
UN JEUNE SOLDAT,
puis UN JEUNE LIEUTENANT.

Au lever du rideau, le soldat, seul, fouille la cantine : il furète vivement parmi les objets qu'elle contient et n'aperçoit pas d'abord un portefeuille qui en tombe et demeure à terre. Pendant qu'il opère son petit travail de cambrioleur, et sans qu'il s'en soit aperçu, un jeune lieutenant est entré et s'est arrêté dès le seuil, comme douloureusement étonné. L'offi-

(*) N. D. R. — *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n^o 6, mars 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 182-185 .

cier suit chacun des mouvements du soldat. Le voleur aperçoit tout à coup le portefeuille tombé, l'ouvre avidement, s'empare des quatre à cinq billets de banque qu'il contient ; puis, après les avoir mis dans sa poche, il les y reprend et en remet deux dans la cantine qu'il ferme.

Le lieutenant tient sa main gauche cachée dans sa poitrine. Sa manche gauche est déchirée et souillée.

On entend le canon, lointain.

LE LIEUTENANT.

Que fais-tu donc là, toi ?

LE SOLDAT, *tressaillant.*

Vous le voyez, je vole...

Et je voudrais tuer !...

Il s'est retourné et a jeté les billets à terre avec une rage exaspérée qui étrangle sa voix.

L'OFFICIER, *très calme et tristement.*

Assassin en parole,

Parce qu'on a surpris ton geste de voleur.

Délit, en fait ; et crime, en idée.

LE SOLDAT, *avec une rage d'impuissance.*

Ah !... malheur !...

Éperdu, fou, il fait le geste d'étrangler à deux mains.

Je voudrais vous tuer, comme un pou qu'on écrase !

L'OFFICIER.

Ça, c'est conseil de guerre ; et c'est la mort sans phrase.

Il détache tranquillement de sa ceinture son revolver, le pose sur la caisse qui sert de table, et s'en éloigne.

Causons ; quel âge as-tu ?

Le soldat garde un silence farouche.

Pas vingt ans, n'est-ce pas ?

C'est, vers le crime, par le vol, ton premier pas ?

J'en suis sûr... Je t'avais noté, pour ton air grave

Et doux... tu t'es battu, sous mes yeux, comme un brave.

Tu n'as pas l'air mauvais d'ordinaire... Alors, quoi ?

L'homme courbe la tête.

... Laisse crever ton cœur... Je veux te sauver, moi,

Parce que je t'aimais, comme j'aime mes hommes.

Qu'on te fusille, à l'heure effroyable où nous sommes,

C'est une chance en moins, si faible qu'elle soit,

De prendre une tranchée aux ennemis du Droit...

Voyons, parle, petit.

À mesure qu'il parle, l'homme se détend.

Ta figure est plus douce.

Tu volais ?... vilain mot. Mais, qu'est-ce qui t'y pousse ?

Les filles ?... on est loin, ici, de ce danger...

Avec bonté.

Tu pars d'un mauvais pied ; il est temps d'en changer.

Réponds, parle... As-tu donc, chez nous, dans ton village,

Des parents accablés par la misère et l'âge,

À qui tu veux donner un peu de superflu ?

L'homme paraît s'attendrir.

Je lis ça dans tes yeux... Tu pleures ?... j'ai bien lu.

L'officier se baisse, ramasse les billets qui avaient été volés, ouvre la cantine, en retire le portefeuille dans lequel il replace les billets ; il referme la cantine.

Tu vois, j'ai tout remis en ordre ; plus de trace ;

C'est l'erreur d'un moment. C'est bien fini, j'efface...
À la condition que tu sois désormais
Le bon petit soldat résolu, que j'aimais...
Mais il te faut des sous pour tes vieux...

*Gêné par la blessure de son bras gauche, il prend avec
quelque difficulté deux billets de banque dans la poche
intérieure de son dolman et les lui tend.*

Je t'en donne ;
Prends. La France a besoin de toi : je te pardonne ;
Pourquoi ne prends-tu pas ?

LE SOLDAT, *tête baissée, rageur.*

Parce que vous voulez
M'acheter... J'aimais mieux ceux que j'avais volés.

L'OFFICIER.

Prends, et rachète-toi tout seul, mon camarade ;
Et deviens le meilleur soldat de l'escouade
Et même le meilleur de tout le régiment.
Est-ce dit ? réponds-moi simplement, fermement.
T'ai-je deviné ?

LE SOLDAT.

Non.

L'OFFICIER.

Alors, quoi ?... c'est plus triste ?
Ah ! je comprends ! on est en révolte ?... anarchiste ?...

LE SOLDAT, *entre ses dents.*

Peut-être...

L'OFFICIER.

Nous savons la thèse : l'indigent

Considère que mon argent, c'est son argent.
On ne reconnaît point de loi. Ni Dieu ni maître.
Être libre, c'est ça, hein ? Tu crois ça ?

LE SOLDAT.

Peut-être.

L'OFFICIER.

Alors, les chefs, ce sont les ennemis, les vrais ?
Point de patrie ? Et, sans remords, tu trahirais,
Au besoin, — pour un peu d'argent ?... Allons, avoue.
Fou qui sert la patrie, et sot qui se dévoue !
On rêve de justice ; on n'en voit nulle part ;
Et, parce qu'on en rêve, on vit, comme au hasard,
En libre criminel qui ne reçoit point d'ordre ;
Et, par amour du juste, on accroît le désordre.
Est-ce ça ?

LE SOLDAT.

Peut-être, oui.

L'OFFICIER.

Tu t'es battu pourtant ?

LE SOLDAT, *sombre.*

Quand on souffre et qu'on peut cogner, on est content.
J'ai frappé pour frapper ; ce n'est pas pour la France.

L'OFFICIER.

Tu deviendrais Prussien avec indifférence ?

LE SOLDAT.

Oui ; je serais partout le même malheureux.

L'OFFICIER.

Tu crois ? mais les Prussiens ont l'univers contre eux ;
Et tu serais honteux de vivre sous leur maître !
Car chez eux, sais-tu bien quel soldat il faut être ?
Injurié, battu, cravaché comme un chien.
Ça le plairait ?

LE SOLDAT.

On dit ça d'eux, je le sais bien,
Mais, ouvriers, bourgeois, ils sont ce que nous sommes ;
Et puisqu'on est forcé de cogner sur des hommes,
Je cogne !... Ici, là-bas, tout est partout pareil.

L'OFFICIER.

Les tiens n'ont-ils donc pas quelque bien au soleil ?

LE SOLDAT, *farouche*.

Je n'ai pas de parents, ni d'argent, ni de terre.

L'OFFICIER, *le considérant avec douleur*.

Un pauvre enfant perdu, si jeune et solitaire !
Je comprends ses fureurs, mais il vole... Pourquoi ?
Car ma raison me dit que ça n'est pas pour toi ;
Ce fut là — j'y reviens — ma première pensée...
Voilà tes yeux mouillés, ta poitrine oppressée ;
Voyons, l'ami, dis-moi ton secret, pauvre enfant.
Je sens que, sur ton cœur, c'est un poids étouffant.
Ton chef, c'est un ami... Chef ou non, c'est tout comme,
Lorsqu'à l'homme qui souffre et pleure, on parle en homme.
Réponds de même. Allons, dis tout, mauvais gamin.

LE SOLDAT, *vaincu, baissant plus bas la tête*.

Je suis né... quelque part, au bord du grand chemin,

Je ne sais où. Je suis un enfant de l'hospice.
Et m'ayant vu traité sans pitié, ni justice,
Une fille me prit en amitié...

Il s'arrête.

L'OFFICIER.

Dis tout.

LE SOLDAT.

Orphelins, elle et moi, nous nous aimons beaucoup.
On s'oublia d'amour, un beau soir de vendanges...
Il faut du pain pour elle ; et pour l'enfant, des langes.

L'OFFICIER, *touchant amicalement la joue du soldat*.

Petit père !... tu vois, ton crime... était sacré !

Il glisse l'argent dans la poche du soldat.

Ça, c'est pour toi.

LE SOLDAT, *dans un élan*.

Oh ! comme à vous, j'obéirai !

Il pleure comme un enfant et parle à travers ses sanglots.

Mais comment... êtes-vous... entré... dans ma souffrance ?
Comment ?... pourquoi ?

L'OFFICIER, *d'une voix lente, pesant sur les mots*.

C'est que je suis un cœur de France,
Fistot ; rien par moi-même, un cœur de France... un cœur.
Et, vois-tu, c'est cela qu'il faut faire vainqueur.
Comprends-tu bien ? la France est la patrie humaine ;
Tu n'as qu'un ennemi : la cruauté germane.
Voyons, tu dois savoir, depuis que tu te bats,

Comment, en Allemagne, ils traitent leurs soldats ?
Tu dois savoir, après douze mois de campagne,
Ce qu'aurait fait de toi l'officier d'Allemagne ?
Je ne suis pas meilleur qu'un autre, mais je sais,
— Et je le sais à fond, — parler en cœur français.
Tu porteras ce pauvre argent, bientôt, toi-même,
À celle qui, là-bas, souffre, et t'attend et t'aime.
Fais ton devoir ; prépare avec nous, simplement,
La victoire des cœurs français sur l'Allemand.

LE SOLDAT, *naïvement*.

Seriez-vous curé ?

L'OFFICIER, *souriant*.

Non ; chrétien au fond de l'âme,
Oui ; vois-tu, ça nous vient des aïeux par la femme,
Par des mille ans de foi que l'on croit abolis,
Et que le drapeau même a, vivants, dans ses plis.
L'amour des hommes, c'est dans le sang de la race.

LE SOLDAT, *timidement*.

Mon lieutenant, voulez-vous me faire une grâce ?
Une... encor... ?

L'OFFICIER.

Parle donc.

LE SOLDAT, *hésitant*.

C'est trop... je n'ose pas...

Non... Vous êtes si haut, vous, si haut, moi si bas.

L'OFFICIER.

Nul n'est bas qui se sent au cœur l'aile qui monte.
N'es-tu pas devenu meilleur, d'un bond ?

LE SOLDAT.

J'ai honte...

Promettez-moi d'abord...

L'OFFICIER.

Ça, mon garçon, jamais !
Quand je sais à quoi je m'engage, je promets.

LE SOLDAT.

Eh bien... accordez-moi l'honneur...

L'OFFICIER.

Va donc.

LE SOLDAT.

De me tendre la main. J'hésite...

L'OFFICIER, *lui prenant la main*.

On a ce qu'on mérite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DEUXIÈME OFFICIER.

Le deuxième officier entre ; voyant le soldat et l'officier se serrer la main, il s'arrête, étonné.

LE PREMIER OFFICIER, *expliquant*.

Nous sommes deux pays.

Allant vivement vers son camarade.

Mais te voilà blessé ?

LE DEUXIÈME OFFICIER, *soutenant son bras droit de sa main gauche.*

Je prendrai du repos... le temps d'être pansé.

LE PREMIER OFFICIER, *désignant son bras gauche.*

J'en prendrai bien autant pour cette égratignure.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *ayant ouvert sa cantine.*

Ah ! sapristi !

LE PREMIER OFFICIER.

Quoi donc ?

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Attends que je m'assure...

Car on a touché ça.

Prenant dans la cantine son portefeuille.

Voyons le contenu.

LE PREMIER OFFICIER, *riant.*

Distrait ! La négligence est ton vice connu :

J'ai trouvé ta sacoche et tes papiers à terre...

Le bruit de la canonnade, qui n'a pas cessé, devient plus nourri.

C'est vraiment d'un désordre assez peu militaire,

Et qui pourrait tenter même un pauvre innocent.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *vérifiant son portefeuille.*

J'en conviens, j'ai tort... Bien... Quatre billets de cent.

Complet.

Il ouvre une boîte de pansement. Le premier officier fait signe au soldat de sortir. À ce moment entre un sous-officier.

SCÈNE III. LES MÊMES, UN SOUS-OFFICIER.

LE SOUS-OFFICIER.

Mon lieutenant, c'est du poste d'écoute :

Un ordre d'envoyer, à l'instant... (par la route,

Car il faut un cycliste)... un homme au général.

La route est sous un feu qu'on peut dire infernal.

L'homme rapportera l'ordre complémentaire,

Mais il faut, pour cela, trouver un volontaire

Et des remplaçants, prêts à se faire tuer.

LE PREMIER OFFICIER.

Eh bien ?

LE SOUS-OFFICIER.

Eh bien, cela ne peut s'effectuer...

Aucun ne veut partir... Manque de discipline.

Mouvement de stupeur des officiers.

Et c'est le plus vaillant qui, surtout, se mutine.

LE PREMIER OFFICIER.

Hein ?

LE SOUS-OFFICIER.

Chacun veut partir d'abord, pas en second.

Chacun veut y aller, mais le premier.

LE PREMIER OFFICIER.

Ah ! bon.

Suis-moi.

LE SOLDAT, *se plaçant sur le passage de l'officier,
et d'un ton suppliant.*

Mon lieutenant ?

LE PREMIER OFFICIER.

Tu veux ?

LE SOLDAT.

Je vous en prie.

Je n'avais rien ; j'ai maintenant une patrie.

LE PREMIER OFFICIER, *le bras tendu vers le soldat.*

Voilà l'homme.

Se rapprochant de lui.

Et tu sais ce que je te promets :

À ce que j'ai promis je ne manque jamais.

Si tu meurs, je me chargerai, tu peux m'en croire,

Des deux êtres pour qui tu recherches ta gloire.

LE SOLDAT.

Merci, mon lieutenant. Adieu.

LE PREMIER OFFICIER.

Non. Au revoir.

Je t'attends. Va...

Le regardant s'éloigner.

C'est beau, l'amour dans le devoir.

Le soldat sort avec le sous-officier.

SCÈNE IV. LES DEUX OFFICIERS.

*Le deuxième officier, avec l'aide de son camarade,
met à nu son bras blessé.*

LE PREMIER OFFICIER.

Entre-pansons-nous.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Ça, c'est une riche idée !

*Le premier officier commence à panser son cama-
rade.*

Ton pays est un gars d'allure décidée.

LE PREMIER OFFICIER.

Je t'en réponds.

Un silence assez long.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Pourvu qu'on arrive où l'on croit,

C'est-à-dire au final triomphe du bon droit !

Mais justice, amour, droit, c'est des choses abstraites,

Du lyrisme, des mots qui servent aux poètes.

Ils sont beaux, certes, oui ; mais tout cela, c'est beau,

Juste comme en plein bleu les couleurs du drapeau.

... Pourvu que la beauté du vaste sacrifice

Ne soit pas inutile au Droit ! à la Justice !

Et que le nombre ou la splendeur des dévouements

Vienne à bout, tôt ou tard, des bandits allemands !

J'ai peur parfois, oui, peur que le bon droit succombe !

... S'il n'était qu'un drapeau planté sur une tombe ?...

LE PREMIER OFFICIER.

S'ils avaient dû nous vaincre, ils seraient dans Paris.
Es-tu de ceux qui n'ont pas encore compris ?

LE DEUXIÈME OFFICIER, *s'agitant sous le pansement.*
Explique-moi donc ça.

LE PREMIER OFFICIER.

Oui, mais tiens-toi tranquille !

Il parle tout en poursuivant sa besogne sans interruption.

Vois-tu, l'Épée, au Droit naissant fut inutile.
Chimère dont se rit l'assurance des forts,
Il est d'abord formule abstraite : point de corps.
Les faibles, dont la voix chétive le proclame,
N'en ont pas fait encor leur substance, leur âme ;
Et Rome ne l'admet que pour ses citoyens.
Plus tard, divinisé par les premiers chrétiens,
Contraire aux durs instincts et divin par essence,
Il n'est que Verbe encor, tout comme à sa naissance ;
Mais aux puissants il dit déjà : « Vous avez tort ! »
Et s'affirme en martyr sous le glaive plus fort.
(Tiens-toi tranquille !) Il s'est fait chair ; il souffre ; il saigne ;
La terre s'en émeut et souhaite son règne ;
Maintenant tous les cœurs en discourent entre eux ;
Le voilà légion dans tous les malheureux.
La Force s'en irrite et se sent menacée,
Car il est à la fois nombre, chair et pensée...
(Bouge donc pas !) Voici, qu'il crée, en tous, l'effort ;
Il balance la force et fait honte à la mort ;
Il est intelligence et puissance infinie ;

Bref, le droit conscient exaltant le génie,
C'est un jeu, pour le fort que cette force accroît,
De forger les moyens de protéger le Droit ;
Voici venir les temps, et ces temps sont les nôtres,
Où l'Épée invincible est aux mains des apôtres.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Tu n'es pas curé ? non ?

LE PREMIER OFFICIER.

Blagueur !

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Vive l'amour !

LE PREMIER OFFICIER.

Là, te voilà pansé.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Merci bien... À ton tour.

Il se met en devoir de panser son ami.

LE PREMIER OFFICIER.

Vive l'amour, soit ; mais le vrai, celui qu'on nomme
Charité... Reconnais qu'il est doux, d'homme à homme,
De s'être l'un pour l'autre un bon Samaritain.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Je te crois !

Un silence. Il s'occupe du pansement.

... J'ai reçu deux lettres, ce matin,

De ma femme.

LE PREMIER OFFICIER.

Ça va, chez toi ?

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Ça va. Ma fille
Pleure à faire ses dents, et rit quand on l'habille.
Et toi ?

LE PREMIER OFFICIER.

Ma mère, moi, m'écrit : « Mon défenseur ».
C'est son mot. C'est un mot d'une grande douceur.
Un long silence.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Dis donc, on les aura, hein, vieux ? il faut y croire ?

LE PREMIER OFFICIER.

On peut, puisque c'est sûr...
Avec un enthousiasme visionnaire.
Oh ! la grande victoire !

La fin, même sans bruit ; mais les droits triomphants,
Les drapeaux déployés sur des têtes d'enfants,
Les femmes tout en fleurs ! la France immaculée,
L'Amérique exaltant sa bannière étoilée !
La Pologne^(*) en délire acclamant son destin ;
L'Italie, en l'honneur de l'idéal latin,
Élevant en plein ciel le *labarum* antique !
L'Angleterre mêlant, dans un même cantique,
Au *God save the King* le nom de Jeanne d'Arc !

LE DEUXIÈME OFFICIER, *gaîment.*

L'Allemand salué par le *Chant du départ* !

(*) N.D.R. — La revue a imprimé ici : « La Russie » mais, dans son exemplaire personnel (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, chemise n° 480), Jean Aicard a corrigé de sa main : « La Pologne »

LE PREMIER OFFICIER.

La France s'envolant, dans sa force et sa grâce,
Comme une gloire ailée au vent de Samothrace !

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Nos femmes...

LE PREMIER OFFICIER.

Nos mamans.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Nous tendant leur baiser.

LE PREMIER OFFICIER.

Me voilà recousu... tu peux te reposer.

Tous deux se lavent les mains.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Reviendra-t-il ?... je pense à notre volontaire...
Hardi garçon, oui, mais noté pour libertaire ;
Mauvais esprit.

LE PREMIER OFFICIER.

Hier, c'est ce que je pensais :
Je l'ai changé. J'en ai fait un cœur de Français.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Comment cela ?

LE PREMIER OFFICIER.

Plus tard... mais ça n'a rien d'étrange...
Ah ! ces humiliés ! un mot du cœur les change ;
Ce mot sauveur, jamais ils ne l'ont entendu,
Ils l'attendent toujours, ce mot... qui leur est dû.

Plus d'un d'entre eux ne sait pas bien ce qu'il espère ;
L'un n'eut pas de maman, l'autre eut un mauvais père ;
Leur misère les blesse, oui, car les miséreux
Ont le vague mépris des moins pauvres sur eux !
Alors monte en leur cœur la haine vengeresse ;
Et, faute d'avoir eu cette part de tendresse
Que l'homme doit aux chiens, qui rend les chiens jaloux,
Ces hommes, chiens battus, redeviennent des loups.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Il est de vrais méchants.

LE PREMIER OFFICIER.

Ceux-là, qu'on les supprime !

Mais ceux qui sont encor des révoltés sans crime,
La patrie au grand cœur, même ceux-là, mon cher,
Sait reconnaître en eux une chair de sa chair.
L'État ne peut agir qu'avec indifférence ;
Il marche en mécanique ; oui, mais l'homme de France
(C'est dire l'esprit libre et le croyant chrétien)
Doit son secours moral de brave citoyen
Au bon larron, à ceux que Christ en croix pardonne.
Ils attendaient l'amour ; la France le leur donne.
Elle a crié : « Silence aux haines de partis ;
« Puisque le vautour guette, accourez mes petits !
« Je ne distingue plus entre vous : je vous aime.
« Vous souffrez pour ma gloire, en cette heure suprême,
« Mes fils ! partagez-vous en frères mes douceurs :
« Vous êtes tous égaux d'être mes défenseurs. »

142

SCÈNE V. LES MÊMES, LE SOLDAT.

Le soldat entre. Il est pâle ; et sa démarche, quoique ferme, est comme saccadée.

LE SOLDAT, *prenant la position réglementaire avec une exactitude automatique qu'on sent voulue, énergique.*

Le général m'a dit...

Il s'arrête comme oppressé et murmure, en tendant un papier :

Voici la chose écrite.

LE PREMIER OFFICIER, *ayant lu.*

Bien...

LE SOLDAT, *avec effort.*

Je suis de retour...

Comme s'excusant.

peut-être un peu trop vite...

Parce que je voulais vous dire : tout va bien.

Et puis...

LE PREMIER OFFICIER.

Quoi ?... souffres-tu ?

LE SOLDAT.

Pas beaucoup... ce n'est rien.

Mais... je voulais aussi vous remettre l'adresse...

Bas :

Vous savez ?... j'ai « fauté » comme elle... par tendresse.

143

L'OFFICIER.

C'est promis, je tiendrai.

LE SOLDAT.

J'ai fait un grand effort...

Il chancelle.

LE PREMIER OFFICIER, *allant à lui vivement.*

Es-tu blessé ?

LE SOLDAT.

Non, mon lieutenant : je suis mort.

Il tombe dans les bras de l'officier qui doucement l'étend sur le sol. L'officier, un genou en terre, se penche sur lui. Le soldat saisit sa main et la baise.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *debout, le considérant avec émotion.*

Ils ont tous de ces mots beaux comme de la gloire.

LE SOLDAT, *tournant vers lui ses yeux mourants.*

Non. J'ai lu ça, petit, dans mon livre d'histoire.

Il meurt.

RIDEAU.

LE COMMANDEMENT DES MORTS (*) **VISION LYRIQUE EN DEUX SCÈNES**

PERSONNAGES

UN LIEUTENANT DE VAISSEAU.

UN ENSEIGNE.

UN AUTRE LIEUTENANT DE VAISSEAU ET UN AUTRE ENSEIGNE, en tenue blanche.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ENSEIGNE, UN LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Un petit salon dans un restaurant à Toulon. Un lieutenant de vaisseau et un enseigne achèvent de déjeuner. Un garçon qui les sert va, vient et ne tarde pas à disparaître.

L'ENSEIGNE.

Ta rencontre aujourd'hui m'est une vive joie ;
Il est temps que l'on cause à fond, qu'on se revoie,
Qu'on sache ce qu'on est, en trois ans, devenu.
Qu'as-tu fait, toi ? Plus rien de toi ne m'est connu.

LE LIEUTENANT, *laconique.*

La mer souvent sépare et rarement rapproche.

(*) N.D.R. — *La France nouvelle, revue de l'Union française*, 2^e année, n^o 10, octobre 1918, « Le théâtre de l'Union française », pages 317-322.

L'ENSEIGNE.

Ne pouvais-tu m'écrire une fois, sans reproche ?
J'étais comme roulé, moi, dans des tourbillons.

LE LIEUTENANT.

Et moi donc ? Le tocsin. Formez vos bataillons.
Dixmude.

L'ENSEIGNE.

Qu'as-tu fait ? Je brûle de t'entendre.

LE LIEUTENANT, *déjeunant avec ardeur.*

Moi de même ; mais, quoi !... j'ai là du chapon tendre,
DU bon vin... Nous pourrons, au dessert, causer mieux.

L'ENSEIGNE.

Garçon, Médoc.

Détaillant la couleur du vin dans son verre.

Il est très vieux.

LE LIEUTENANT, *élevant son verre.*

Honneur aux vieux !

Un silence.

L'ENSEIGNE.

Tu connus Morillot ?

LE LIEUTENANT.

Certes.

L'ENSEIGNE.

Et Grignac ?

LE LIEUTENANT.

Sans doute.

L'ENSEIGNE.

Un héros aussi, lui... Tu sais l'histoire ?

LE LIEUTENANT.

Toute.

L'ENSEIGNE.

Seul dans son sous-marin...

LE LIEUTENANT, *interrompant.*

Pas seul.

L'ENSEIGNE, *poursuivant.*

Il le coula,

Ayant fermé sur soi le capot.

LE LIEUTENANT.

Et voilà.

Gravement.

Mais pas seul.

L'ENSEIGNE.

Ah !... raconte ?

LE LIEUTENANT.

Oh ! non...

L'ENSEIGNE.

Pourquoi ?

LE LIEUTENANT.

Pardine,

Je ne parle jamais des héros, quand je dîne,
C'est malsain ; ça me fait digérer de travers.
Un héros ?...

L'ENSEIGNE.

Quoi ?...

LE LIEUTENANT.

C'est un mot bon à mettre en vers ;
Mais dans la vie, on est un homme, un pauvre diable.

Il boit.

Et puis, la mort de près, ça n'est pas effroyable,
Mais, de loin, quand je mange, elle me déplaît fort.

L'ENSEIGNE.

Hein ? Tu dis ? De près, pas effrayante, la mort ?

LE LIEUTENANT.

Mais non. Tiens, le *Bouvet*, torpillé, crevé, coule
Par beau temps. Grand soleil. Pas de vent ; faible houle :
Les hommes, tout à coup, nagent dans les flots... bleus ;
Car ils sont bleus, les flots ; bleus, faiblement houleux ;
C'est un bain, bain forcé, dans l'azur ; rien d'horrible...
Pour le *Gambetta*, soit, ce fut plutôt pénible,
Parce qu'il faisait noir, très noir ; les officiers,
Dans l'entrepont — debout, au bas des escaliers,
Éclairaient leurs marins, veillaient au sauvetage,
Et ça, c'était troublant... Mais le *Bouvet* ? naufrage
Sans horreur ; dans le bleu ; rien qui parlât d'effroi.

L'ENSEIGNE.

Hem ! Tu racontes ça bien à ton aise, toi !
Mais je voudrais entendre un du *Bouvet* me dire

Que son bain lui sembla charmant... Tu peux sourire,
Je te trouve — attends donc, je cherche un mot — léger.
Un homme, assis à table, et loin de tout danger,
Au péril d'autrui prend un plaisir d'égoïste !

LE LIEUTENANT.

Lucrèce, chant premier.

L'ENSEIGNE.

Mais la mort...

Il boit.

C'est bien triste.

LE LIEUTENANT.

Pas toujours.

L'ENSEIGNE.

Jusqu'ici, le hasard, à mon bord,
Ne m'a pas encor mis en face de la mort
Subitement ; et, comme un autre, je la brave.
Mais quand on est dans l'eau, même claire...

LE LIEUTENANT.

On se lave.

L'ENSEIGNE.

Pas de blague !... Ah ! si tu me disais : « J'étais là ;
J'étais à bord, moi, du *Bouvet*, lorsqu'il coula ;
Et j'affirme, en loyal témoin de l'aventure,
Que ce n'était pas trop affreux — et je le jure ! »

LE LIEUTENANT, *riant.*

Eh bien, mais... je le jure, et j'en étais, mon cher.

L'ENSEIGNE, *saisi*.

Non ? Et c'était joyeux ?

LE LIEUTENANT, *sérieux tout à coup*.

Grand ; bleu comme la mer,
Pur comme un sacrifice, et beau comme la France.

L'ENSEIGNE.

Et tu vis la mort proche, avec indifférence ?

LE LIEUTENANT.

Avec joie.

L'ENSEIGNE, *interrogateur*.

Avec joie ?

LE LIEUTENANT, *qui a repris sa fourchette*.

À cause du soleil ;

Et si tu meurs, je te souhaite un ciel pareil.
En attendant, buvons.

TOUS DEUX, *choquant leur verre*.

À la France immortelle !

Un silence.

L'ENSEIGNE.

On est ingrat pour la Marine : « Que fait-elle ? »
Se demandent parfois des terriens ignorants.
On ne dit pas assez que nos marins sont grands,
Quel secours sans relâche ils donnent aux armées,
Ce qu'attendent des mers les terres affamées,
Au prix de quels tourments nous les ravitaillons,
Tout en portant partout l'orgueil des pavillons.

Nos sillages reliant au vieux le Nouveau Monde.
Et calmes, les marins, sur ou sous l'eau profonde,
Tous, poursuivent ainsi des travaux patients
Dont les terriens ingrats semblent inconscients.
Au fond de la tranchée, on ramasse la gloire !
Pourtant la vie en mer, c'est bien une autre histoire.
Tiens, quand, glorieux, tombe à terre un fantassin,
Il trouve le sol ferme ; et le secours, voisin...
Quand tombe le marin, lui, c'est sur l'onde immense,
Dans un autre péril plus vaste, — et qui commence !

LE LIEUTENANT.

Les cuirassés prussiens, cages à matelots,
Restent, — bloqués par nous, — d'inutiles îlots.

L'ENSEIGNE.

Nous sommes les gardiens des héros de la terre,
Plus loin qu'eux de la gloire et plus près du mystère.

LE LIEUTENANT, *un peu moqueur*.

Ça n'est pas mal, mon vieux... Tu dois faire des vers.
Même à table, ta prose a vraiment de grands airs.
Tu montes Pégase, hein ?

Le garçon apporte le café et les cigares.

L'ENSEIGNE, *riant*.

Mais aussi je l'attèle.

Un cigare ?

Il offre la boîte à cigares. Le garçon sert le café puis se retire.

LE LIEUTENANT, *prenant un cigare*.

Merci.

Un silence.

L'ENSEIGNE.

Ta femme, où donc est-elle ?

LE LIEUTENANT.

À l'hôpital Saint-Jacques, infirmière major.

L'ENSEIGNE.

Et que dit-elle ?

LE LIEUTENANT.

Oh ! c'est un ange, tout en or !

Cœur de Française. Un des blessés qu'elle dorlote
M'a dit : « C'est le meilleur infirmier de la flotte. »
Et Dieu sait s'ils sont doux et forts, nos infirmiers !
Moi-même, j'ai connu leurs bons soins coutumiers.

L'ENSEIGNE, *vivement*.

Blessé ?

LE LIEUTENANT.

Quand je prenais mon bain...

L'ENSEIGNE.

Oui, dans l'eau bleue ?

LE LIEUTENANT.

Un bœuf nageait. Je pris la bête par la queue,
Car les bœufs du *Bouvet* pataugeaient avec nous,
Et je me fis sauver par lui... Dans les remous,
Un coup du pied fourchu me brisa la rotule.

Regardant avec une sévérité comique l'enseigne qui rit.

Et je ne trouve pas cela si ridicule !...

Mal soigné tout d'abord ; gangrène ; un vilain mal.
... Que d'incidents joyeux à la guerre !

L'ENSEIGNE.

Animal !

Quand j'allais m'émouvoir, tu ris !

LE LIEUTENANT.

À la française,

C'est ma manière : et c'est encor la moins mauvaise,
De prendre part à tout accident personnel...
Quand tu seras blessé, va voir mon Gastinel (*).
Son bistouri — dont il aseptise la lame
Dans les eaux du Jourdain — sauve la chair et l'âme.
Voilà le médecin tel que je le comprends...

L'ENSEIGNE.

Conviens que les Français, tous, aujourd'hui, sont grands !

LE LIEUTENANT.

Hier divisés, soignant quelque intérêt vulgaire ;
Aujourd'hui, tous changés, transformés par la guerre,
Grognant parfois, mais, aussi vrai que nous mourrons,
Toujours prêts pour la mort à l'appel des clairons.
Dans la tranchée étroite ou sur la mer immense,
Ils sont... ce qu'on croyait fini... qui recommence :
La concorde, l'honneur, l'espoir illimité,
Tout ce qu'admire en eux toute l'humanité.

L'ENSEIGNE.

Tiens ? Pégase !

(*) N. D. R. — Chirurgien de la marine qui opéra Jean Aicard, à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, en juin 1915 (Voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 154-155).

LE LIEUTENANT, *sans entendre.*

Quelle imbécile, l'Allemagne !
Déjà le désespoir, encor secret, la gagne.
Elle avait tout pour elle, ordre, argent et travail,
Mais son ambition était au gouvernail.
Aussi, c'était fatal : — sa nature barbare
L'a perdue, a donné le mauvais coup de barre...
Sans honneur, le plus fort périt fatalement,
Car rien n'est stable à qui ne tient pas un serment,
Le parjure allemand jette ses derniers râles...
Cette guerre est au fond, celle des deux morales.
La justice vaincra.

L'ENSEIGNE, *gentiment moqueur.*

Tes océans... sont bleus.

LE LIEUTENANT.

Toujours. — Dans ce conflit, tout est miraculeux.
Revers et succès, tout : la France n'est pas prête ?
Mais au Kaiser félon la Belgique tient tête :
Bon retard... Charleroi, c'est Paris pris demain ?
Gallieni, prompt, en sort : la Marne ! échec germain.
Succès de France où luit comme une prophétie.
Nos destins sauveront de même la Russie.
Et puis, quoi ? L'Angleterre adore Jeanne d'Arc.
L'Italie, alliée au peuple de Bismarck,
L'abandonne au moment suprême. L'Amérique,
Avec trois mots, réveille une tombe historique :
« Nous voici, Lafayette ! » Et ce mort, mort lointain,
Jette ainsi son épée au plateau du destin...
Tout cela, parce que la dépêche tragique,
Celle d'Ems, correspond au viol de la Belgique.

Que c'est grand ! que c'est juste ! et qu'il est beau de voir
Le monde tout entier debout dans le devoir,
Et chacun de nous tous faire, à son rang, sa tâche...

Avec exaltation.

Vois-tu bien tout cela ? bien clairement ?

L'ENSEIGNE.

Je tâche.

LE LIEUTENANT.

Tiens, tu citais Grignac, imitant Morillot :
Tous deux, ayant sauvé leur dernier matelot
Et fait tout leur devoir, avaient le droit de dire :
« Je peux vivre. Forcé de rendre mon navire,
« Je peux vivre, et garder à la France un bon chef ! »
Grignac dut hésiter ; mais cet instant fut bref :
« Livrer aux ennemis mon sous-marin ? Bernique ! »
Et, sans phrase, il choisit la plongée héroïque.
Selon le poste, on monte ou descend dans la mort ;
Et lui, tel un terrien qui fait sauter son fort,
Il ne livrera pas le sien à l'Allemagne :
Il plonge... et dans la mort un enfant l'accompagne.

L'ENSEIGNE, *vivement attentif.*

Un enfant ?

LE LIEUTENANT.

Comme toi : son enseigne ; un enfant.
Qui dit : « Je te suivrai. » Mais l'autre s'en défend.
Et le jeune homme, fils d'un amiral, résiste.
Le commandant dit non et non ! L'enfant insiste :
Et moi qui l'ai connu, je devine pourquoi.

L'ENSEIGNE.

Pourquoi ?

LE LIEUTENANT.

L'enfant tenait, d'un père mort, la foi
Religieuse, entière : et, de toute autre étoffe,
Son vieil ami, Grignac, était un philosophe.
Raison et foi luttèrent de générosité.
Le jeune homme cria : « Je reste. » Il est resté.
L'Allemand se rapproche. Un retard les lui livre.
Cet homme alors et ce fier gamin fait pour vivre
Descendront dans la nuit du sous-marin, tombeau
Déséparé, tombeau noyé... Comme c'est beau !
Sur cette immensité morne qui les encercle,
Grignac a rabattu le capot, le couvercle
De la tombe... Imagine un peu ce grand moment.
Le noir cercueil d'acier s'enfonce lentement...
Mets ta main sur ton cœur ; dans l'autre main, ta tête ;
Ferme les yeux, pour voir la scène qui s'apprête ;
Au fond glauque des eaux, loin du ciel pur et clair,
Ils sont deux là-dedans, murés, seuls, sous la mer.
Ils ont appareillé pour l'éternel naufrage.
Ils ont prouvé le plus difficile courage :
Vivre en pleine mort, noire et froide.

*L'enseigne a mis sa tête dans ses mains.
Le lieutenant a fait comme lui.*

L'ENSEIGNE.

Je les vois !

LE LIEUTENANT.

Écoute bien leurs voix mortes.

L'ENSEIGNE.

J'entends leurs voix.

Les lumières s'éteignent brusquement. Le théâtre (la salle et la scène) demeure un instant dans une complète obscurité. Puis, subitement, les lumières reviennent dans la salle. Sur la scène qui reste obscure, une apparition prend peu à peu consistance et peu à peu s'éclaire d'une lumière pâle.

Sous le rideau des lourdes eaux transparentes, on aperçoit deux hommes vêtus de blanc. Ils se meuvent dans un espace étroit, comme voûté, et se dessinent sur un fond opaque, qui représente la moitié du sous-marin couché au fond de la mer. Ils sont debout tous deux, très calmes.

SCÈNE II.

**LE COMMANDANT DU SOUS-MARIN,
UN ENSEIGNE.**

LE COMMANDANT, *après un long silence.*
Comme nous descendons lentement !

L'ENSEIGNE, *calme et souriant.*

Commandant,
C'est là le mot d'un homme en vie... et cependant !

LE COMMANDANT.

Toi, tu m'appelles bien : commandant !

L'ENSEIGNE.

L'habitude.

LE COMMANDANT, *attentif.*

Nous touchons les grands fonds. Le heurt n'est pas trop rude.
... Sable.

L'ENSEIGNE.

Nous oscillons encor.

LE COMMANDANT.

Dernier roulis...

Nous voilà sur fond plat, bien solide ; établis...
Bien ancrés ; pour toujours. Adieu, le ciel de France.

Les fonds se dessinent vaguement. Un silence.

L'ENSEIGNE.

Donc, nous allons mourir ?...

LE COMMANDANT, *avec un paisible sourire.*

Selon toute apparence.

Un silence.

Maurice ?

L'ENSEIGNE.

Commandant ?

LE COMMANDANT, *très doucement.*

Embrassons-nous.

L'ENSEIGNE, *dans ses bras.*

Ami !

LE COMMANDANT.

Ta présence me fait un cœur moins affermi :
Je te plains ! Pourquoi donc avoir voulu me suivre ?
Jeune, aimé, ton devoir, mon fils, était de vivre.

L'ENSEIGNE.

Mourir est un devoir plus beau, pour un soldat.
Que de fois, quand un chef tombe, au fort du combat,
Un troupier le ramasse et dans ses bras l'emporte !

LE COMMANDANT.

On ramasse un vivant ; moi, ma vie était morte...

Un silence.

Achevons notre ouvrage. Allons, prends ceci.

Il lui présente son revolver.

L'ENSEIGNE.

Non.

Le suicide, la fuite, a plus d'un autre nom !

LE COMMANDANT, *étonné ; haussant les épaules.*

Nous désertions, quoi ?...

L'ENSEIGNE.

La vie encore ! — Et l'heure
Est bien trop grave et trop sublime, pour qu'on meure
D'un coup de feu banal, en joueur décavé.
Je savais ta pensée entière, et j'ai trouvé
Que, de même qu'on panse un grand blessé, de même
J'avais à soutenir d'un mot, du mot suprême,
Ton âme. L'âme aussi mérite quelque soin.
J'ai pris tous les devoirs, tous les droits d'un témoin
Qui t'aime ; attends la lutte ; affronte l'agonie ;
Mourons, main dans la main, et l'âme à l'âme unie.

LE COMMANDANT, *revolver en main ; résolument :*
Finir, c'est tout ce qui nous reste à faire. Adieu.

L'ENSEIGNE.

Non. Tu dois mieux encor.

LE COMMANDANT.

Quoi donc ?

L'ENSEIGNE.

Attendre Dieu.

LE COMMANDANT, *très net.*

Épargnons-nous l'horreur, seuls au fond de l'abîme,
D'une mort lente.

L'ENSEIGNE.

Non. N'assumons pas le crime
D'abrégier le moment d'être plus grand que soi.
Je dis que tu dois vivre, attendre Dieu.

LE COMMANDANT.

Pourquoi ?

L'ENSEIGNE.

Si tu meurs de ta main, tout seul, moi, qui refuse
Cette mort criminelle, — et qui n'eus, pour excuse
À te suivre en ce gouffre où Dieu seul peut nous voir,
Que mon vœu de t'aider en ton dernier devoir, —
Vais-je rester, si tu te décides au crime,
Ton frère abandonné dans l'horreur, ta victime ?
Je suis ici pour toi. Vis donc pour moi... si peu !

LE COMMANDANT, *posant son revolver.*

Cher enfant, j'obéis.

L'ENSEIGNE, *avec simplicité.*

Eh bien, c'est cela, Dieu.

LE COMMANDANT, *souriant sans conviction.*

Qu'il soit donc libre !

L'ENSEIGNE.

Et qu'à son gré tout se consomme.

LE COMMANDANT, *ému.*

Ô grandeur d'un enfant !

L'ENSEIGNE, *regardant son ami avec une pieuse admiration.*

Ô majesté de l'homme !

Un long silence.

LE COMMANDANT.

Et maintenant ?

L'ENSEIGNE.

Parlons des vivants, si tu veux.

Envoyons aux vivants, nous, morts, nos derniers vœux.
C'est bon aux Allemands de mourir en pirates.

LE COMMANDANT, *toujours souriant.*

Ainsi tu veux pour nous la mort de deux Socrates ?

Rêvant.

Bah ! peut-être, après tout, les Brutus, les Caton,
Quelque part sont punis de leur mort !... Que sait-on ?

Un silence.

C'était pourtant assez de mon seul sacrifice !

L'ENSEIGNE.

Frère, et que voulais-tu, toi mourant, que je fisse ?

LE COMMANDANT.

Ta vie, enfant.

L'ENSEIGNE.

Ma mort a de si grands motifs !
Nous vivions l'un pour l'autre, en frères adoptifs :
Quand nous errions sur les grèves ou les falaises,
Tu m'as appris la mer et ses gloires françaises.
N'as-tu pas, en tout temps, aidé de ton conseil
L'orphelin que j'étais... là-haut... sous le soleil ?
J'ai gardé — tu n'as plus — d'une mère chérie
Et morte, sa foi pure en un Dieu que je prie.
Ce secours, ta raison ne me l'a pas ôté ;
Au contraire, tu l'as noblement respecté.
Et... dans ces grands fonds, où, déjà, ta vie est morte,
C'est ce dernier secours qu'un enfant te rapporte.
j père mort m'approuve ; et ma mère au grand cœur
Dit que le sacrifice est toujours un vainqueur.
Par la France, c'est lui qui vaincra l'Allemagne.

Se penchant vers son ami.

Elle est douce, la mort que l'amour accompagne...
C'est l'heure où tout ce qu'on a fait, ce qu'on aime,
S'en va, comme un tableau s'éteint...

LE COMMANDANT, *qui sourit tristement.*

Au cinéma.

L'ENSEIGNE.

Tu souris, tout est bien.

Il se prend à rêver. Un long silence.

LE COMMANDANT, *toujours souriant.*

Calme, un doigt sur la tempe,

Que voit mon fils, dans cette attitude d'estampe ?

L'ENSEIGNE, *gardant son attitude de réflexion.*

Je vois André Chénier, derrière ses barreaux,
Qui s'apprête à mourir sans se croire un héros.
J'entrevois Jeanne d'Arc, belle à travers la flamme.
Chénier n'est qu'un poète ; elle, à peine une femme.
L'un, devant l'échafaud, chante encor son pays ;
La bergère, elle, pense à ses prés envahis ;
Et tous deux, comme absents de leur propre souffrance,
Dédaigneux de la mort, ne songent qu'à la France.

LE COMMANDANT, *avec tendresse.*

Mon fils !

L'ENSEIGNE, *très simplement.*

Ils ont souffert plus que nous.

LE COMMANDANT.

Cher enfant !

L'ENSEIGNE.

Je vois la France heureuse et le droit triomphant.
Grâce à toi, — doux ami, déjà grand dans l'histoire, —
Je m'évade, emporté sur deux ailes de gloire.
Mon rêve aviateur, dans un pur ciel d'orgueil,
Embrasse l'avenir splendide, d'un coup d'œil :
L'Allemagne n'est plus la brute militaire ;
Le pirate allemand, en horreur à la terre,
Dort sous l'eau, comme nous y dormirons demain.
Tout l'air illimité, n'est plus qu'un bleu chemin
Où se croisent tous les plus beaux désirs du monde...
Et je m'écrie, en mon humilité profonde :

« Je fus pourtant, petit marin près de finir,
Un artisan de ce magnifique avenir ! »

LE COMMANDANT.

Enfant béni ! le plus noble que je connaisse !
Quelque chose de toi, de ta saine jeunesse,
À chacun de tes cris, me traverse le cœur ;
Ton Dieu, pour moi mystère, y pénètre en vainqueur
Je meurs ; eh bien, mon fils, je crois, à l'heure grave,
Que le mystère — ou Dieu — ne veut pas qu'on le brave.
À t'écouter, je sens avec toi, comme toi,
Qu'une force est cachée en tout acte de foi ;
Et je crois que deux morts, les deux morts que nous
[sommes,
Ont pouvoir de se faire entendre par les hommes...
Parlons-leur ; et mourons en soldats...

L'ENSEIGNE.

En servants.

Prolongeons notre mort pour aider les vivants.

*Tous deux se lèvent pour une sorte de prière à deux
voix qui sonne comme des litanies lointaines.*

LE COMMANDANT.

Que nos purs dévouements, du moins, vous soient utiles,
Ô vivants !

L'ENSEIGNE.

Renoncez aux discordes civiles.

LE COMMANDANT.

Soyez la sainte paix mais forte avec douceur,
Toujours prête à punir un injuste agresseur.

L'ENSEIGNE.

France, écarte de toi tout ce qui contamine.

LE COMMANDANT.

Et, comme le lion secouant sa vermine,
Chasse de toi les vils parasites ; apprends
À secouer les égoïsmes dévorants.

L'ENSEIGNE.

Le cœur du monde bat dans ton cœur, chère France !

LE COMMANDANT.

L'humanité, déjà, nomme son espérance :
C'est l'unité des cœurs dans la paix et l'amour.

L'ENSEIGNE, avec la calme exaltation d'un jeune lévite.

Notre mort dans la nuit, c'est l'aube d'un vrai jour.
Le sacrifice est Dieu ; fils et père du monde,
Ô sacrifice, ô loi d'amour, clarté féconde,
Éclaire tous les cœurs et qu'ils restent unis...

LE COMMANDANT.

Pour que les temps d'horreur soient à jamais finis !

L'ENSEIGNE.

C'est notre testament.

LE COMMANDANT.

C'est la parole ultime

Des morts.

L'ENSEIGNE.

Ainsi, vers toi, du profond de l'abîme,
Nous crions, nous, les morts, France, éternellement.

LE COMMANDANT, *tendant le bras, d'un geste qui ordonne.*

Tel est le vœu des morts et leur commandement.

Il semble chanceler et cherche son ami d'une main qui tâtonne dans l'ombre croissante.

Ta main, mon fils.

L'ENSEIGNE, *lui prenant la main.*

Voici.

LE COMMANDANT.

Souffres-tu ?

L'ENSEIGNE.

Non... à peine...

Que se passe-t-il donc ?

LE COMMANDANT, *à voix basse et simplement.*

On meurt... Plus d'oxygène...

Respirant avec effort et perdant conscience.

Respirer l'air du ciel... ça manque... L'on dirait
Que le sol fuit sous moi... Le globe... se soustrait...

L'ENSEIGNE.

Mais non... on est à bord... le bateau tangue et roule.

LE COMMANDANT.

Souffres-tu ?

L'ENSEIGNE.

Plus beaucoup.

LE COMMANDANT.

Vent faible et faible houle.

Il fait le geste machinal d'écrire.

Livre de bord... On meurt... Ma chère femme, adieu ;
Adieu, mes fils.

L'ENSEIGNE.

Maman !

LE COMMANDANT.

La France !

L'ENSEIGNE.

Voici Dieu.

*Dans l'ombre, lentement accrue, la vision s'éteint
peu à peu et disparaît.*

RIDEAU.

LES FRANÇAISES (*)

UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

L'INFIRMIÈRE MAJOR.	UN OFFICIER ALLEMAND.
UNE AUTRE INFIRMIÈRE.	UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND.
LA SŒUR MARIE.	SOLDATS ALLEMANDS.
UNE AUTRE SŒUR.	UN CAPITAINE FRANÇAIS.
UN VIEUX MÉDECIN.	CHASSEURS FRANÇAIS.

Une grande cour entourée d'arbres comme une place publique. Au fond la mairie et les écoles attenantes. La mairie porte l'inscription : « Hôpital temporaire ». Les écoles également. Les couleurs françaises flottent au-dessus des deux portes, à côté du drapeau de la Croix-Rouge.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEUX DOCTEUR, LA SŒUR MARIE.

Au lever du rideau tous deux descendent les marches du perron. Le docteur, appuyé sur sa canne, marche péniblement.

(*) N. D. R. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, pièce n° 10, copie de l'agence Compère, mise au net calligraphiée non modifiée, 37 pages.

LE DOCTEUR.

Sur le banc de la cour et sous vos chers drapeaux,
Je vous inflige trois quarts d'heure de repos.
Quand on a, sur un cœur de soldat, cet insigne,
La Légion d'honneur, il faut en rester digne.
Obéir est alors la première vertu.
Cet insigne envié, peu de vos sœurs l'ont eu...

Il lui désigne le banc. Elle s'assied. Il la regarde avec surprise.

Mais... quoi !... je ne vois plus, là, qu'une croix, la vôtre,
Celle du Christ ? Pourquoi ne portez-vous pas l'autre ?
Elle est sacrée aussi...

Sœur Marie garde le silence et baisse la tête.

Parlez !...

Souriant.

Obéissez.

SŒUR MARIE.

Je voudrais la donner à tous nos chers blessés,
Tous meilleurs que moi, puisqu'ils ont risqué leur vie...

LE DOCTEUR.

Et vous, donc ?

SŒUR MARIE.

... Et j'ai peur qu'en excitant l'envie
Ma croix leur fasse un peu de chagrin.

LE DOCTEUR.

Ah ! vraiment ?...

Avec émotion.

Si vous saviez combien ce scrupule est charmant !

Un silence. À lui-même tout haut.

Sainte fille !

SŒUR MARIE, *effarouchée.*

Oh ! docteur !

LE DOCTEUR.

... Oui, oui, la modestie !

Un silence.

L'infirmière-major, ce matin, est sortie ?

Savez-vous pourquoi ?

SŒUR MARIE.

Non.

LE DOCTEUR.

Brave comme un soldat,

Elle aussi.

SŒUR MARIE, *vivement.*

Vous voyez !

LE DOCTEUR.

Chacun de nous se bat
À sa façon contre un ennemi qui menace,
Un barbare savant, d'abolir notre race !

Un silence.

Ils marchent de nouveau sur Paris.

SŒUR MARIE.

C'est affreux.

LE DOCTEUR, *songeur.*

Ils sont forts.

SŒUR MARIE, *vivement*.

Mais ils n'ont que la force pour eux !

LE DOCTEUR, *après un silence*.

Où peut être aujourd'hui notre grande infirmière ?

SŒUR MARIE.

Dès qu'un malheur appelle, elle y court la première,
Quand elle peut...

Désignant l'hôpital.

Quand tout ici va pour le mieux.

Il reste dans la ville à peine quelques vieux,
Des femmes, des enfants... C'est elle qui protège
Celui-ci, celui-là !... les plus pauvres... que sais-je !
Les plus faibles, tous ceux qui n'ont pu s'exiler,
Charriant ou portant leurs hardes ; s'en aller
Loin de leur champ perdu, de leur maison détruite,
Plus d'un traînant son bœuf qui ralentit la fuite !
... J'ai vu cela ! j'ai vu cet enfer, de mes yeux !

Elle essuie ses larmes.

LE DOCTEUR, *cachant son émotion*.

Plus d'un mourant m'espère... Adieu... Je suis un vieux
Aussi, moi !

Se redressant.

Mais je tiens... Allons, qu'on se repose.

*Il fait un pas pour s'éloigner et se tournant vers sœur
Marie :*

Prendre un peu de soleil, c'est une bonne chose.

D'un ton d'amicale remontrance.

Dieu ne veut pas qu'on soit plus dévoué que fort ;
Ne pas se bien soigner pour durer, c'est un tort,

Ma sœur. Ne bravons pas les lois de la nature.
Dieu veut que vous fassiez sacrifice qui dure.

SŒUR MARIE, *malicieuse*.

Vous, alors, vous suivrez cet excellent conseil ?

LE DOCTEUR, *évasif*.

Oh ! moi !...

Il s'éloigne.

Bonsoir... Restez tranquille, au bon soleil.

Il sort en s'appuyant péniblement sur sa canne.

SCÈNE II. SŒUR MARIE.

SŒUR MARIE, *seule*.

Qu'elle fait peine à voir, la grand'place déserte !

Une sœur vient d'ouvrir la porte de la mairie et descend lentement l'escalier. Sœur Marie frissonne.

Le vent souffle un peu froid par cette porte ouverte.

Elle se lève pour aller fermer la porte et rencontre la sœur qui venait à elle.

SCÈNE III. SŒUR MARIE, UNE SŒUR.

LA SŒUR.

Notre petit sergent s'éveille et veut vous voir.

SŒUR MARIE.

J'y vais... Pauvre petit... qui sera mort ce soir !

Elles sortent. La scène reste vide un moment. On entend le canon au lointain. Puis sœur Marie revient accompagnée de la sœur.

**SCÈNE IV.
SŒUR MARIE, LA SŒUR.**

LA SŒUR, *descendant l'escalier.*

Comme il s'est rendormi, croyant revoir sa mère !

Elles arrivent au bas de l'escalier.

Et maintenant, ma sœur — le docteur est sévère —
Il m'a dit par trois fois de ne vous déranger
Que si ce malheureux me semblait en danger.
Restez là sagement... ou j'aurai des reproches.

Elle se retire.

**SCÈNE V.
SŒUR MARIE.**

SŒUR MARIE, *seule, égrène son rosaire puis semble écouter le canon.*

On dirait que ces coups de canon sont plus proches !

Un silence.

C'est pourtant vrai, c'est bon, ce soleil réchauffant.

SCÈNE VI.

SŒUR MARIE, L'ENFANT au fusil de bois.

On entend une VOIX D'ENFANT qui imite le tambour.

Ran, ran, planplan !

L'ENFANT *paraît et s'arrête, fusil en main.*

Qui vive ?...

SŒUR MARIE.

Approchez, mon enfant.

L'ENFANT.

On répond : « France ! » ou bien, vous savez, moi, je tire.

SŒUR MARIE.

Eh bien : « France ! ». — Où vas-tu, tout seul ?

L'ENFANT.

Je vais vous dire :

Nous étions quatre. On joue à la guerre...

Se reprenant.

On voulait

Jouer ; mais tous ont dit, chacun : « Ça me déplaît
D'être, même en jouant, même pour rire, un boche ! »
Alors, puisqu'on m'a dit que l'ennemi s'approche,
Le vrai, j'attends, voilà. Mon fusil n'est qu'en bois,
Mais qu'il vienne, madame, et vous verrez !

SŒUR MARIE.

Je vois :

Vous êtes courageux, mais c'est trop de courage,
Tout seul. Rentrez chez vous maintenant ; soyez sage ;
Votre maman doit être inquiète.

L'ENFANT, *gravement.*

Tant pis.

Oui !... Les mamans, qui doit les défendre ? — Leurs fils !
On n'aime plus le jeu des billes ou des barres...
Et je cherche les vrais boches, moi.

Fièremment.

Les barbares !

Il met son fusil sur l'épaule et s'éloigne en chantonnant :

« Allons enfants de la patrie ! »

Il sort à gauche.

SCÈNE VII.

SŒUR MARIE, L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

L'infirmière-major arrive, par la droite.

SŒUR MARIE, *se levant.*

Enfin, madame ?... Eh bien ?

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

De moment en moment,
Attendons-nous à voir un soldat allemand...
Ils arrivent.

SŒUR MARIE.

Protégez-nous, bonté divine !

L'INFIRMIÈRE.

Ils ont tout saccagé, dans la ville voisine,
Toujours volé, brûlé ; fusillé des blessés !

SŒUR MARIE, *joignant les mains.*

Est-il possible !

L'INFIRMIÈRE.

Où les barbares sont passés,
La terre est seule ! Ils n'ont aucun respect des femmes ;
Ils ont jeté vivants, dans leurs maisons en flammes,
Pour un mot malheureux, de pauvres paysans !
Emmené prisonniers des enfants de quinze ans !
Ils disent que Dieu veut ces choses !

SŒUR MARIE.

Oh ! blasphème !

L'INFIRMIÈRE.

Ils ont organisé la terreur en système
Sur de lourds arguments qui leur semblent subtils :
« Plus la guerre se fait horrible, disent-ils,
« Et plus tôt l'ennemi, qu'on terrorise, appelle
« L'heureuse et prompte fin d'une guerre cruelle.
« C'est pourquoi nous semblons, nous, les bons Allemands,
« D'autant plus durs qu'au fond nous sommes plus
[aimants... »

Ainsi, c'est par bonté qu'ils massacrent des femmes,
De tendres innocents et de doux pasteurs d'âmes...
Ils ont pris, fusillé des prêtres à genoux,
De vieux prêtres !

SŒUR MARIE.

Que Dieu prenne pitié de nous !

L'INFIRMIÈRE.

La science sans cœur qui s'allie à la peste
C'est eux ; Caïn, c'est eux, l'instinct jaloux, funeste,

La bête qui vomit des poisons et du feu,
Un Satan qui se dit le lieutenant de Dieu !
Pendant que nous rêvions, eux, avec patience,
Ils faisaient des plus beaux moyens de la science
L'outil du vol, du meurtre et des ambitions.

SŒUR MARIE.

Les malheureux ! Ils ont haï — quand nous aimions.

L'INFIRMIÈRE.

Oui, ma sœur. Pour faiblesse ils ont pris notre grâce,
Nos bontés sans calcul, nos qualités de race.
Et leur orgueil nous traite en dégénérés vils.
Eux, ils sont les sauveurs, les sages, disent-ils ;
Dieu veut par eux frapper, détruire Babylone...
Ils sont le châtement céleste, le cyclone...
Paris plaît sans effort à l'univers charmé ;
Ils sont jaloux de voir qu'il est partout aimé.
C'est pour atteindre en nous la grandeur ancestrale
Qu'ils ont visé, dans Reims, l'antique cathédrale ;
En elle, ils ont voulu profaner Jeanne d'Arc.
Ils veulent, achevant l'œuvre de leur Bismarck,
Ruiner pour toujours nos arts, notre industrie,
Nos gloires ; arracher l'âme à notre patrie,
L'anéantir ; afin, sur nos derniers revers,
D'être eux, le peuple-roi, seul roi de l'univers...
Rêve d'un prince en qui tout un peuple s'incarne !

Un silence.

... Ils ont trouvé pourtant leur maître sur la Marne...

SŒUR MARIE, *vivement.*

Et Verdun... où j'étais ! — Dieu veille.

L'INFIRMIÈRE.

Il faut tenir.

SŒUR MARIE.

Il faut tenir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UNE DEUXIÈME INFIRMIÈRE.

LA DEUXIÈME INFIRMIÈRE.

Ma sœur, si vous pouviez venir ?
C'est le petit sergent ; — il pleure et vous appelle.

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Le fils du maire ?

LA DEUXIÈME INFIRMIÈRE.

Oui.

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Cachons-lui la nouvelle
Que j'apporte ; son père est disparu.

LA DEUXIÈME INFIRMIÈRE.

Comment ?

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Je ne sais ; mais huit jours après l'enterrement
De sa mère, c'est trop ! Il est si faible encore !

SŒUR MARIE.

Hélas il meurt, madame.

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Eh bien donc, qu'il ignore
Cet angoissant malheur : le père disparu !

LA DEUXIÈME INFIRMIÈRE.

Le maire ? Il aurait fui ?

L'INFIRMIÈRE-MAJOR, *vivement*.

Personne ne l'a cru.
Je viens de voir sa vieille mère. Elle s'affole.
Il avait pris, hier au soir, sa carriole
Pour la prêter à des malheureux, pas très loin.
Eux, on les vit partir, mais lui ?... Mort sans témoin,
Au retour... Pas d'indice... Il sera mort en brave...
Mais où ?... Nous voilà sans dirigeant. C'est grave.

SŒUR MARIE.

Dieu veille ; il veillera.

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Nous veillerons aussi.

Les trois femmes entrent dans l'hôpital.

SCÈNE IX.

DES PASSANTS. L'ENFANT au fusil de bois.

La scène demeure déserte, mais vivante par les bruits de fusillade qui se rapprochent... Puis des gens traversent le théâtre à pas rapides avec des plaintes et des cris.

UNE VOIX parmi ces passants.

Les boches !

UNE AUTRE VOIX.

Ah ! malheur !

UNE VOIX.

Les voici.

PLUSIEURS VOIX *dans la coulisse*.

Les voici !

Le petit enfant au fusil de bois marchant à contresens des fuyants entre à son tour ; puis, arrivé au milieu du théâtre, il s'arrête d'un air décidé, face à l'ennemi.

SCÈNE X.

L'ENFANT, UN OFFICIER ALLEMAND, UN SOUS-OFFICIER, UN DÉTACHEMENT ALLEMAND.

Le détachement allemand s'arrête, dès son entrée, à droite, sur un signe de son chef.

L'OFFICIER, *dépité*.

Tout fuit. À qui parler ?

Il avise l'enfant et, lui désignant la mairie :

Toi, va chercher le maire.

L'ENFANT.

Je ne le connais pas. On m'attend chez grand-mère.

Il veut s'en aller. L'officier le retient par le bras.

L'OFFICIER.

Halte !... Obéis, gamin !

L'ENFANT.

Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

L'OFFICIER.

Obéiras-tu ?

L'ENFANT.

Non, je n'irai pas.

L'OFFICIER.

Pourquoi ?

L'ENFANT.

Tiens ! parce que c'est vous ! On jouait à se battre
Avec d'autres petits garçons. Nous étions quatre.
Mais pas un n'a voulu faire le Boche...

L'OFFICIER.

Alors ?

L'ENFANT.

Je me bats seul. Je vais tirer. Vous serez morts !

*Il met son fusil en joue et se retire à reculons en
visant les soldats. Bruit de fulminate. Un des soldats
du premier rang a épaulé vivement son arme. Coup
de feu allemand. Blessé face à l'ennemi, l'enfant
chancelle, disparaît dans la coulisse. On entend dans
la coulisse un grand cri.*

VOIX DE L'ENFANT.

Maman !

*Un silence. L'officier, sans se retourner, s'essuie le
front.*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins L'ENFANT.

*L'officier fait signe au sous-officier d'avancer. Le
sous-officier s'avance et attend l'ordre, en rectifiant
la position.*

L'OFFICIER, durement.

Allez chercher le maire. Qu'il descende.

*Le sous-officier entre dans la mairie et revient
aussitôt suivi de l'infirmière-major.*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

LE SOUS-OFFICIER, arrivant au bas de l'escalier, pen-
dant que l'infirmière descend.

Voici.

L'OFFICIER, furieux.

*Donnerwetter ! Qu'est ceci ? Je demande
Le maire, et l'on m'amène une femme !*

D'un ton rude à l'infirmière :

Appelez

Le maire !

L'INFIRMIÈRE, *avec un triste sourire.*

Ce sera moi, si vous le voulez.

L'OFFICIER.

Quand je parle, je n'admets pas que l'on sourie.

L'INFIRMIÈRE.

On aurait tort.

L'OFFICIER.

J'entends mal la plaisanterie.

Je vois clair... Nous savons qu'en France on est railleur.

L'INFIRMIÈRE.

Nous ne connaissons plus, par vous, que le malheur,
Les larmes ; et le plus railleur ne sourit guère
Quand vous êtes là !

L'OFFICIER.

Bien. C'est ce qu'il faut. La guerre

Est la guerre.

Avec rudesse.

Appelez-moi le maire, s'il vous plaît.

L'INFIRMIÈRE.

Il est absent.

L'OFFICIER.

Hein ? quoi ? Prouvez-le, sans délai.

L'INFIRMIÈRE.

Le maire est disparu... Mais si, de bonne grâce,
Vous acceptez, — je peux agir aux lieu et place
Du vrai maire.

L'OFFICIER.

Avez-vous qualité ?

L'INFIRMIÈRE.

Je la prends.

Et je réponds de tout.

L'OFFICIER.

Ah ! bah !... C'est différent...

Dès lors, c'est vous le maire ?

L'INFIRMIÈRE, *avec fermeté.*

Oui.

L'OFFICIER.

Mais prenez bien garde

Qu'un maire est responsable.

L'INFIRMIÈRE.

Oui, cela me regarde.

L'OFFICIER.

Nous serons exigeants, durs ; c'est notre devoir.

Vous répondez de tout et de tous ? On va voir.

Et vous serez traitée en homme.

L'INFIRMIÈRE.

Eh bien, j'écoute.

L'OFFICIER.

Soit. Vous savez bien lire et bien compter ?

L'INFIRMIÈRE, *souriant.*

Sans doute.

L'officier prend dans sa sacoche un papier qu'il lui tend.

L'OFFICIER.

Nos ordres sont écrits là, formels, absolus.

*Elle prend le papier et lit tout bas.
L'officier, désignant le papier qu'elle lit.*

Ces réquisitions ?...

Voyant qu'elle fronce le sourcil.

Vous ne souriez plus ?

Nous les obtiendrez-vous, sans délai, de la ville ?...

En répondant de l'ordre et de la paix civile ?

Pairez-vous ?

L'infirmière, ayant achevé sa lecture, lève les yeux sur l'officier.

L'INFIRMIÈRE, *montrant le papier qu'elle tient.*

Je suis prête à discuter ceci.

L'OFFICIER.

Je ne discute pas, moi ; j'ordonne.

L'INFIRMIÈRE.

Mais, si,

Monsieur, vous ordonnez l'impossible ?

L'OFFICIER, *narquois.*

On raconte

Que rien n'est impossible aux vrais Français.

L'INFIRMIÈRE, *d'un ton ambigu.*

J'y compte !

Montrant de nouveau la liste des réquisitions, elle pose un doigt sur une ligne.

Et pourtant je résiste au paragraphe II.

L'OFFICIER.

Si vous maintenez, vous, ce refus hasardeux,
Nous, nous incendierons la ville, et sans attendre !

L'INFIRMIÈRE.

Après ? Que ferez-vous d'un si gros tas de cendres ?

Vous ne serez, je crois, que plus embarrassés
Pour vous nourrir sur des décombres entassés,
Et pour vous abriter quand tout sera ruiné...
Mieux vaut discuter.

L'OFFICIER.

Non.

L'INFIRMIÈRE.

Brûlez donc, je m'incline.

J'aime votre façon d'assurer à la fois
Le vivre et le logis à vos soldats !

L'OFFICIER, *hésitant.*

Je vois

Que nous nous comprendrons... Soit, discutons, madame,
Mais ne m'opposez pas des arguments de femme.

L'INFIRMIÈRE, *lui montrant de nouveau une ligne de la liste.*

Ça, non.

L'OFFICIER.

Mais pourquoi ?

L'INFIRMIÈRE.

C'est impossible... en français.

L'OFFICIER.

L'article I ?

L'INFIRMIÈRE, *regardant la liste.*

Je le sais possible.

L'OFFICIER.

Je le sais

Aussi. J'ai donc foi dans vous, après épreuve.

Il la regarde curieusement.

Êtes-vous mariée ou non ?... peut-être veuve ?...

L'INFIRMIÈRE, *sans répondre à la question.*

Je vais former un comité municipal.

L'OFFICIER.

Il faut...

Regardant l'inscription provisoire sur la façade de la mairie.

Votre mairie est donc un hôpital ?

L'INFIRMIÈRE.

Mairie, école font un hôpital unique.

L'OFFICIER.

Je comprends. Sous quel chef ?

L'INFIRMIÈRE.

Une femme héroïque...

L'OFFICIER, *goguenard.*

En est le directeur ? C'est bien, je veux la voir.

La congédiant du geste.

À tout à l'heure. Allez faire votre devoir.

L'arrêtant d'un geste.

Eh ! mais... pourquoi vos trois couleurs, sur cette porte ?

L'INFIRMIÈRE.

C'est la mairie...

L'OFFICIER.

Oui bien !... et l'hôpital ? En sorte

Que c'est là la mairie ou l'hôpital, selon

Votre caprice ?

Avec violence.

On va m'abattre ce haillon.

L'INFIRMIÈRE.

Sans l'insulter.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc pas, ne vous déplaît ?

... Vous-même, abattez ça.

L'INFIRMIÈRE.

Non, pour une Française

Cet ordre est insultant. Je n'obéirai pas.

L'OFFICIER.

Abattez le drapeau.

L'INFIRMIÈRE.

Commandez vos soldats.

Insulter une femme est d'un pauvre courage.
Elle n'a que mépris pour répondre à l'outrage.

L'OFFICIER, *moins rudement.*

Amenez le drapeau.

L'INFIRMIÈRE.

Non.

L'OFFICIER, *vaincu, à ses soldats.*

Abattez-le donc.

Deux soldats pénètrent précipitamment dans la mairie, paraissent à la fenêtre, abattent le drapeau qui tombe jusqu'à terre.

L'infirmière-major se précipite, relève le drapeau, l'arrache à la hampe et presse contre elle l'étoffe rassemblée dans ses deux mains serrées.

Les deux soldats redescendent.

L'OFFICIER.

Rendez ça ! ce n'est plus qu'une loque !

L'INFIRMIÈRE, *très simplement.*

Pardon.

Ce débris d'un drapeau reste encore un emblème ;
S'il doit être détruit, ce sera par moi-même.

L'OFFICIER.

Rendez-le.

L'INFIRMIÈRE, *avec la même simplicité, protégeant le drapeau contre les deux soldats qui veulent le lui reprendre.*

Non, monsieur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN DEUXIÈME SOUS-OFFICIER.

Un deuxième sous-officier entre et remet un pli à l'officier.

LE SOUS-OFFICIER, *remettant le pli.*

Ordre du général.

L'officier décachète le pli et le lit attentivement. Après avoir lu, il congédie du geste le messager.

L'OFFICIER.

Madame, croyez-moi. Les choses tournent mal.

Le général me dit qu'on DOIT trouver le maire.

Ordre formel. D'après une indication claire,

Ce maire nous prépare un coup de trahison ;

Il se cache. Et, d'abord, montrez-moi sa maison.

Ou plutôt, cherchez-le vous-même, et qu'on le traîne

Devant moi. Cherchez bien. Vous trouverez sans peine.

Si, dès demain matin, vous ne l'amenez pas,

On vous fusillera, vous, et d'autres.

L'INFIRMIÈRE.

En ce cas,

Il est plus simple de me fusiller sur l'heure,

Monsieur ; puisque sa mère au désespoir le pleure.

Ah ! c'est beau d'être fort. Vous l'êtes. Je comprends :

La femme est faible. Donc, fusillez. Soyez grands.

L'officier, impuissant en présence de cette volonté indomptable, frappe du pied avec rage, se sentant définitivement vaincu.

L'OFFICIER, *brutalement, pour déguiser sa déconvenue.*

Allez à vos devoirs nouveaux... et qu'on se taise.

L'infirmière-major, serrant toujours le lambeau de son drapeau contre sa poitrine, s'éloigne. Elle sort à droite. Et, tournée vers l'officier :

L'INFIRMIÈRE-MAJOR.

Vous rendrez témoignage à la femme française.

SCÈNE XIV.

**L'OFFICIER, LES SOUS-OFFICIERS,
LES SOLDATS, puis SŒUR MARIE.**

L'OFFICIER, *à ses soldats, désignant la porte de l'ambulance à gauche.*

Là. Heurtez.

SŒUR MARIE *apparaissant sur le seuil et barrant la porte de ses bras ouverts.*

Que veut-on ?

L'OFFICIER.

Place !

SŒUR MARIE.

Je vous défends

De toucher mes blessés, de malheureux enfants,
Mes enfants.

L'OFFICIER.

On ne doit qu'obéir quand je parle.
Qu'êtes-vous ?

SŒUR MARIE.

Soldat. Sœur du régiment Saint-Charles.
Je défends cette porte à des hommes armés.

L'OFFICIER.

Ah ! vraiment ? Et, dans le civil, vous vous nommez ?

SŒUR MARIE.

La sœur. C'est le seul nom dont la Douleur me nomme.

L'OFFICIER.

Dans votre ville, il ne reste donc pas un homme ?
En vérité, cela couvre un piège certain.
Place, donc !

LE SOUS-OFFICIER.

Ce doit être une cache à butin.

L'OFFICIER, *au sous-officier et aux deux soldats.*

Entrez. Visitez tout. Cherchez les faux malades,
Ôtez les pansements.

LE SOUS-OFFICIER, *aux deux soldats.*

Deux de vos camarades

Encore, avec vous deux.

Quatre soldats s'avancent.

SŒUR MARIE.

Bas les armes, d'abord.

L'OFFICIER.

Écartez-la.

SŒUR MARIE, *s'effaçant.*

Je cède aux rigueurs du plus fort.

L'OFFICIER, *revolver au poing.*

Et tu vas rester là sur le seuil de ta porte ;
Mais si tu m'as menti, tu peux te dire morte.

Les soldats se précipitent dans l'ambulance.

SCÈNE XV.

SŒUR MARIE, L'OFFICIER.

194

SŒUR MARIE, *debout sur le seuil de son ambulance,
dans une attitude de prière.*

Il n'a donc pas d'enfant, de mère ni de sœur,
L'envahisseur germain, le barbare oppresseur ?
Ô mon Dieu, donnez-leur le pardon que refuse
Mon cœur, qui leur devient hostile et s'en accuse !

L'officier hausse les épaules.

SCÈNE XVI.

**LES MÊMES, LE SOUS-OFFICIER,
LES SOLDATS.**

LE SOUS-OFFICIER, *rendant compte à l'officier.*
Rien que de vrais blessés. Plusieurs sont allemands.

L'OFFICIER.

Ah ? Bien.

LE SOUS-OFFICIER.

D'après ceux-ci, point de faux pansements.

L'OFFICIER, *à sœur Marie.*

Vous pouvez maintenant reprendre votre office,
Mademoiselle ; allez !

SŒUR MARIE.

Ô Dieu du sacrifice,

Soutenez-nous !

Elle se retire.

SCÈNE XVII.

**L'OFFICIER ET SES HOMMES,
L'INFIRMIÈRE-MAJOR.**

195

*L'infirmière-major arrive par la gauche. Elle a le
visage bouleversé, sa voix est hésitante. Elle semble
avoir couru, être à bout de souffle.*

L'INFIRMIÈRE.

Ah ! Dieu !

Elle tombe assise sur le banc.

L'OFFICIER, *froidement.*

Le comité vient-il ?...
Je ne verrai donc pas un homme, ni civil

Ni soldat... Je devine ! On tremble dans les caves.
Nous irons les chercher dans leurs terriers, vos braves !

L'INFIRMIÈRE, *respirant avec peine.*

Ah ! monsieur !

L'OFFICIER.

Voilà donc vos merveilleux Français !

L'INFIRMIÈRE, *avec effort.*

Le comité, monsieur, va venir.

L'OFFICIER, *ironique.*

Oui, je sais,

Des femmes ?

L'INFIRMIÈRE.

Non ; mais les plus vieux ayant leurs tâches,
Nos hommes ne sont pas dans la rue.

Elle se lève.

où des lâches

Ont le courage vil de tuer des enfants !

L'OFFICIER, *sursautant.*

Hein ? Quoi ?

L'INFIRMIÈRE, *debout.*

Au nom de ma cité que je défends,
Je dis — quoique ma voix s'étrangle — j'ose dire
Qu'il n'est pas, dans le monde entier, un lâche pire
Qu'un assassin d'enfant !... Un enfant qui jouait !...
Dans son lit — un berceau ! — couché, sanglant, muet,
Mort, je l'ai vu... La balle a troué la chair frêle !

Sa mère, au désespoir, pleure sur lui, sur elle...
Elle crie en pressant le doux front sur son sein.
Qu'un soldat allemand ne soit qu'un assassin,
Vous ne l'admettrez pas et vous ferez justice ?
Il faut que, pour l'honneur, votre cœur compatisse !
Vous avez des enfants, peut-être, tout là-bas
Chez vous ?... Père, officier, vous n'accepterez pas
Qu'à jamais l'Allemagne en vous se déshonore !
Moi, chef du comité, c'est mon devoir encore
De dire : que vous sert d'exaspérer nos gens ?...
Vos ordres, capitaine, et les plus exigeants,
Seront exécutés, tous... mais à cette mère
Promettez la justice.

L'OFFICIER, *ironique.*

Hélas ! monsieur le maire,
Notre paix seule vous fera de meilleurs jours.
La guerre est la guerre !

On entend au lointain la Marseillaise.

L'INFIRMIÈRE, *tendant la main du côté où s'élève le
chant français.*

Oui, mais elle a ses retours !

Elle regarde au loin.

Les Français !...

*Bruit de fusillade très proche. Les soldats allemands
sortent en courant avec des cris et suivis de l'officier.*

SCÈNE XVIII.
L'INFIRMIÈRE-MAJOR, SŒUR MARIE.

Rumeurs, fusillade, clameurs de victoire. Sœur Marie paraît, accourant au bruit.

L'INFIRMIÈRE.

Les Français !

SŒUR MARIE.

Dieu protégeait la France.

L'INFIRMIÈRE.

Ses fils la garderont.

SŒUR MARIE.

Accours, ô délivrance !

L'INFIRMIÈRE.

Elle vient, la victoire – espoir de l'univers,
Par les chemins du ciel, des terres et des mers !

SCÈNE XIX.
**SŒUR MARIE, L'INFIRMIÈRE-MAJOR, UN
CAPITAINE FRANÇAIS, SOLDATS DE FRANCE.**

LE CAPITAINE.

Halte !

Les soldats s'arrêtent. Le premier rang seul est visible à droite.

LE CAPITAINE, *s'adressant aux deux femmes.*

Pardonnez-moi, mesdames, je vous prie,
Nous demandons à voir la brave sœur Marie.
Tous mes hommes et moi savons ce qu'elle a fait
Depuis quatre ans pour la France.

L'INFIRMIÈRE.

C'est en effet

Une héroïne.

SŒUR MARIE, *avec simplicité.*

Une chrétienne...

L'INFIRMIÈRE.

... simple et grande.

L'OFFICIER.

Ne pourriez-vous lui aire agréer ma demande ?

SŒUR MARIE.

Je la connais, monsieur, elle sert avec moi.
Près d'elle, une autre femme, avec la même foi,
Mais (étant veuve et seule) avec plus de souffrance,
S'est dévouée à nos chers blessés, à la France...
À celle-là portez votre remerciement.
Que vouliez-vous à sœur Marie ?

L'OFFICIER.

Oh ! seulement,
Sachant comme, en tout temps, sa conduite fut belle,
La saluer...

Montrant ses soldats.

tous !

LES SOLDATS.

Tous !

SŒUR MARIE.

C'est trop d'honneur pour elle ;
Elle fait sa prière et son devoir — tout bas ;
Et son humilité ne consentira pas.
Elle refusera, croyez-moi.

L'OFFICIER.

C'est dommage.

SŒUR MARIE, *désignant l'infirmière.*

Voici la femme à qui doit aller votre hommage.

L'infirmière, désignant sœur Marie.

Voici la sœur que vous cherchez.

L'OFFICIER.

Je le pensais...

Ma sœur, permettez donc à des soldats français
De défiler devant vous deux... je vous adjure,
Car la joie en sera, pour nous tous, grande et pure...
Que chacune — pour l'autre — accepte cet honneur.
Vous en aurez l'ennui, mais nous, un grand bonheur.

*Les deux femmes s'essuient les yeux. Il tire son sabre
et salue, en criant à ses soldats :*

Garde à vous ! Portez... arme !

*Le mouvement s'exécute. Aux deux femmes avec un
sourire :*

Allons, ma sœur, madame,

Courage !

Aux soldats.

Mes amis, dans des villes en flammes,
Sous l'incendie et les obus, depuis quatre ans,
Des femmes, aux bandits masqués en conquérants,
Ont tenu tête ; et poursuivi la sainte tâche
De panser nos blessés, nuit et jour, sans relâche.
Plus d'un de vous connut leurs douceurs et leurs soins.
Vous vous en souvenez ! Vous fûtes leurs témoins :
Vous avez vu souvent plus d'une sœur Marie
Affronter les horreurs de l'immense tuerie,
Sans trembler un instant sous des grêles de feu,
Et, n'ayant pour secours que sa croyance en Dieu...
Demain, ceux de nous qui, dans les grands sacrifices,
Doivent tomber, vous béniront, consolatrices,
Quand votre pitié douce effleurant notre front,
Nos yeux se rouvriront et vous reconnaîtront !

À ses soldats.

Pour défiler !

*Sonneries. Défilé. Le détachement traverse tout le
théâtre de droite à gauche. Les deux femmes envoient
un salut au drapeau.*

L'INFIRMIÈRE.

Ma sœur ! C'est pour vous, sœur Marie.

SŒUR MARIE.

Non, madame, pour vous.

L'INFIRMIÈRE.

Pour toute la Patrie.

RIDEAU.

L'AUTRE ENNEMI (*)
UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

GRAND-PIERRE.

JAVOTTE.

JEAN-FRANÇOIS.

LA MÈRE DE JAVOTTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison villageoise. La porte au fond s'ouvre sur la campagne. Une porte à gauche. Cheminée. La marmite est sur le feu. Au lever du rideau, Grand-Pierre poursuit Javotte autour de la table.

SCÈNE PREMIÈRE.
JAVOTTE, GRAND-PIERRE.

JAVOTTE.

C'est assez chaque jour d'un bon baiser, Grand-Pierre.

GRAND-PIERRE.

Eh, Javotte, hier encore on n'était pas si fière,
Et j'en pris presque autant que ma lèvres en voulait,

(*) N. D. R. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, cahier manifold n° 220, pages 1-20.

Pressés comme les grains de votre chapelet,
Javotte, où de plus gros en suivent des dizaines...
Sur le cou blanc de la plus fine des marraines,
Le rosaire d'amour, sans qu'elle résistât,
A chanté sous la lèvre heureuse du soldat.
Pourquoi se montrer dure, ayant paru si tendre ?

JAVOTTE.

Pour de nouveaux baisers, Grand-Pierre, il faut attendre :
Hier, vous arriviez au pays pour dix jours :
On se montre plus tendre, à l'heure des retours.
Je connais mes devoirs : vous comprendrez les vôtres.
Des baisers ? Quelque jour, nous en aurons bien d'autres,
Quand j'aurai dit le oui, qui me fait peur un peu,
Plus tard, devant monsieur le maire et devant Dieu.
En attendant, soyez sage.

GRAND-PIERRE.

Comme une image.
Puisque vous le voulez, c'est dit ; mais c'est dommage.

JAVOTTE.

Voyons, écoutez-moi sans faire les gros yeux.
Vous êtes, je le crois, un garçon sérieux ;
Alors, vous comprendrez.... Quand vint la grande guerre,
Si je vous connaissais, ma foi, ce n'était guère.
Un autre était alors presque mon fiancé,
Et, parfois, je regrette encore ce passé.
Mon pauvre Jean-François, après un an d'absence,
Fut tué ; c'est par vous que j'en eus connaissance,
Et, depuis ce temps-là, — voici plus de trois ans,
Grand-Pierre ! mes regrets furent longs et cuisants ;
Mais comment résister à la bonne parole

Qui se fait écouter parce qu'elle console ?
Vous m'appeliez : marraine, — et j'aimai le filleul.
Dans mon cœur, où d'abord Jean-François restait seul,
Votre portrait, que je reçus dans une lettre,
Prit peu à peu sa place... un peu trop tôt peut-être.
On est jeune, on ne peut toujours penser aux morts ;
Je vous aime, mais non sans un peu de remords.
Alors, ami Grand-Pierre, il faut savoir attendre
L'heure où j'aurai le droit de vous être plus tendre...
... Jean-François, tout enfant, m'aimait déjà beaucoup...

GRAND-PIERRE, *l'attirant de force entre ses bras.*

A-t-il mis ce collier de baisers sur ce cou ?...
Oui ou non, aimes-tu mes baisers ?

JAVOTTE, *après un peu de résistance s'abandonnant.*

Je m'en blâme,

Mais je les aime, oui, Pierre !

GRAND-PIERRE.

Et tu seras ma femme,
Mon amour ? pour toujours ?

JAVOTTE, *troublée dans ses bras.*

Pour toujours.

GRAND-PIERRE.

C'est signé ?
... Mais pas à contre-cœur et d'un air résigné !...
Mes lèvres ont scellé le contrat sur ta bouche.

JAVOTTE, *d'une voix faible.*

C'est signé.

GRAND-PIERRE.

Maintenant, malheur à qui te touche !

JAVOTTE.

Pressée entre tes bras, je suis faible, vois-tu.
Être fidèle, même aux morts, c'est la vertu,
Je sais, — mais à vingt ans, la jeunesse est si forte !
J'ai beau tenir mon cœur, la jeunesse l'emporte !
Dieu me pardonne. Sois mon époux devant Dieu.

SCÈNE II.
LES MÊMES, LA MÈRE DE JAVOTTE.

LA MÈRE, *entrant.*

Si c'est là du bon sens ! je vous demande un peu !
T'ai-je pas dit cent fois d'être plus réservée ?
...La mort de Jean-François n'est pas très bien prouvée,
Grand-Pierre !... Le pays a revu, l'an dernier,
Un revenant. Ce mort n'était qu'un prisonnier...
Jean-François pourrait bien reparaître de même.

JAVOTTE.

Dieu le veuille !... Pourtant, c'est Grand-Pierre que j'aime
À présent !

GRAND-PIERRE.

Qu'il revienne ! on verra ! je l'attends.
... C'est signé. Nous serons époux avant longtemps.

LA MÈRE.

Faudra voir.

GRAND-PIERRE.

C'est tout vu.

LA MÈRE.

Même si l'autre arrive ?

GRAND-PIERRE.

Sauriez-vous quelque chose ?

LA MÈRE, *hésitante.*

... Il se peut bien qu'il vive.

GRAND-PIERRE.

Mais a-t-on du nouveau ?

LA MÈRE, *hésitante.*

Non... mais il faut prévoir ;
Et, s'il revient, tu sais où sera ton devoir
Javotte ?

JAVOTTE.

Je n'ai plus qu'un devoir à cette heure.

GRAND-PIERRE.

Quand on passe longtemps pour mort il faut qu'on meure
Tout de bon, et ne pas tourmenter les vivants.
Ai-je l'air d'un moulin qui tourne à tous les vents ?
La belle fille et moi — je n'en fais plus mystère —
Nous avons su signer un contrat sans notaire,
En tout bien tout honneur, — mais enfin c'est signé.

LA MÈRE.

Si l'autre revenait ?

GRAND-PIERRE, *riant*.

Il serait indigné,
Pardi ! mais j'en fais mon affaire... oui, je m'en charge !

LA MÈRE.

Comment ?

GRAND-PIERRE.

Je lui dirai simplement : « Passe au large ! »

LA MÈRE, à *Javotte*.

Et toi ?

JAVOTTE.

Je lui dirai : « Je t'ai toujours aimé,
Mais pas d'amour. »

GRAND-PIERRE, *joyusement*.

Voilà l'affaire, en résumé !...

Il s'assied devant la table.

Maintenant, pour fêter, mère, nos accordailles,
Comme un jour de victoire après trop de batailles,
Allez donc me chercher un bon verre, et du vieux.
Le bon vin fait le cœur plus fort et plus joyeux ;
Le latin des curés le dit à sa manière.

LA MÈRE, *posant deux verres sur la table*.

En voici donc une bouteille, la dernière.

GRAND-PIERRE, *émerveillé*.

Du blanc !

Il emplit son verre. Il verse dans le second verre.

JAVOTTE, *vivement*.

Assez !... c'est pour vous plaire... Rien qu'un peu !

LA MÈRE, *prend le verre et hume l'odeur; à Grand-
Pierre qui s'apprête à boire :*

Mais c'est de l'eau-de-vie !... Arrêtez !

GRAND-PIERRE, *qui s'est hâté de boire une lampée.*

C'est du feu,

C'est fameux, ça réchauffe.

Il garde le verre en main.

LA MÈRE.

Il ne faut pas tout boire.

GRAND-PIERRE, *lui retirant le verre qu'elle a voulu
prendre.*

Encore un petit coup, la mère !... À la victoire !

LA MÈRE, *avec regret*.

À la victoire, soit, mais un tout petit coup.

GRAND-PIERRE, *rendant le verre*.

Vous voyez...

Insistant.

J'obéis... Dommage... on boirait tout.

LA MÈRE.

De quoi tuer un bœuf !

GRAND-PIERRE, *déjà un peu excité*.

Un bœuf, mais pas un homme...

Et moi, je suis Grand-Pierre, un poilu, qu'on surnomme
Terreur du boche ! un bon bougre que rien n'abat.

Je serai paysan, comme je fus soldat,
En Français des vieux temps, sans peur et sans reproche.
Allons, à se revoir, Javotte, et mort au boche !...

Près de sortir, il se tourne encore vers elle.

C'est signé, hein, Javotte, et les accords conclus
Entre vous, ma marraine, et le roi des poilus.

Il sort très excité.

SCÈNE III. JAVOTTE, LA MÈRE.

LA MÈRE, *après un silence durant lequel elle range
les verres et la bouteille dans le bahut.*

Javotte !...

D'un ton de mystère, en se rapprochant d'elle :

Il faut avoir du courage, ma fille.
Je viens d'apprendre, par quelqu'un de sa famille,
Que Jean-François va nous revenir... aujourd'hui !

JAVOTTE, *tressaillant.*

Ayez pitié de moi, Dieu du ciel !... et de lui !

Elle s'essuie les yeux, puis s'assied et rêve un instant.

Il faudra bien qu'il me comprenne et se résigne...
Il est si doux !... si bon !...

LA MÈRE.

Oui, c'était le plus digne.

Grand-Pierre est rude...

À voix basse, insinuante.

et si tu t'en débarrassais...

JAVOTTE, *gravement.*

Je l'aime. C'est un beau soldat, un bon Français.

LA MÈRE.

Et l'autre donc. Ce qu'il a pu faire on l'ignore :
C'est beau peut-être. Attends. Ne choisis pas encore.

JAVOTTE.

Grand-Pierre est mon promis. Promesse vaut serment.

LA MÈRE.

Attendons l'autre. Il peut entrer à tout moment.
Prépare-toi... mieux vaut que tu sois avertie.

Elle va, vient ; puis, près de sortir et après avoir visiblement réfléchi, elle revient prendre la bouteille dans le bahut et l'emporte.

SCÈNE IV. JAVOTTE.

Javotte, seule, s'occupe de son mieux, mais, de temps à autre, elle va guetter, tantôt par la fenêtre, tantôt par la porte, le retour possible de Jean-François. Tout à coup, l'ayant aperçu, elle ouvre la porte de gauche et, par l'entrebâillement, elle appelle :

JAVOTTE.

Mère, c'est lui, venez à l'aide !

La mère ne répondant pas, elle ouvre la porte largement et, après un regard jeté dans la chambre voisine :

Elle est sortie !

Javotte demeure debout, anxieuse, puis tout à coup va fermer à clef la porte qui donne sur la rue ; et tirer les rideaux sur la fenêtre. Enfin, elle s'assied et, fronçant les sourcils, elle attend d'un air résolu.

Plusieurs coups sont frappés à la porte, de plus en plus fort.

**SCÈNE V.
JAVOTTE, JEAN-FRANÇOIS.**

LA VOIX DE JEAN-FRANÇOIS.

C'est moi !

Un silence.

N'ayez pas peur... ouvrez au revenant.
Jamais il ne fut plus vivant que maintenant.

Un silence.

... De loin je vous ai vue au seuil de votre porte.

À ce mot, elle va tourner la clef dans la serrure, puis revient ; et, le dos tourné à la porte, elle attend debout, immobile, le regard fixe et dur. La porte s'ouvre. Jean-François paraît. Elle ne fait pas un mouvement.

**SCÈNE VI.
JAVOTTE, JEAN-FRANÇOIS.**

JEAN-FRANÇOIS, *s'arrêtant, interdit.*

Ce sont là les froideurs et l'accueil d'une morte !
... Ce qu'on m'a dit serait donc vrai ? non, n'est-ce pas ?
Nos tendresses d'enfants, tu les retrouveras,
Javotte !... Pour avoir cru mort celui qu'on aime,
Se peut-il que l'on meure au souvenir soi-même ?
Serait-ce toi la morte à l'heure où je renais ?

Un silence.

Dis-moi, Javotte, au moins, que tu me reconnais !
J'ai connu la tranchée, un tombeau qu'on se creuse ;
Puis un noir cachot fut ma tombe douloureuse ;
Je fus un mort-vivant, un fantôme enchaîné ;
Et j'ai souvent maudit le jour où je suis né,
Quand le soldat prussien, l'automate féroce,
Nous frappait comme des bêtes – à coups de crosse.
J'ai vécu, survécu, je ne sais pas comment !
Puis j'ai pu m'évader. J'avais ce châtement :
Ne jamais recevoir une lettre de France ;
Ne pas écrire !... Eh bien, toute cette souffrance
Ne fut rien, comparée au chagrin odieux
De t'avoir là, vivante et morte, sous mes yeux.

Un silence.

Quoi ! pas un mot !... Sur une tombe, au cimetière,
On parle aux morts... on dit pour eux une prière...
Si je suis un mort, donne au moins un souvenir
Aux promesses d'enfant que tu ne peux tenir !

JAVOTTE, *gardant la même attitude.*

Je me tais — par pitié... Le sort te fut contraire,
Jean... je t'aimais, je t'aime encor, mais comme un frère.
Je t'ai pleuré ; mon cœur connut le désespoir
Devant le grand malheur de ne plus te revoir...

Mais je jouais encore avec les plus petites ;
Et trois printemps ont fait fleurir les marguerites,
Jean, et, sans t'oublier, et toujours en t'aimant,
J'ai senti dans mon cœur se faire un changement,
Et, pour un bon soldat, ta pauvre bien-aimée
A vu son cœur fleurir sur ta tombe fermée.
Pardonne-moi, petit frère, pardonne-nous !
... Comme tu l'as voulu, vois, je tombe à genoux...

*Sans se retourner et joignant les mains, elle plie
les genoux ; il s'élançe vers elle et la relève douce-
ment.*

JEAN-FRANÇOIS.

C'est bien. Relève-toi...

Il s'écarte d'elle un peu.

Je n'ai plus rien à dire.

Tu n'as point péché, soit. J'accepte mon martyre ;

D'une voix sourde.

... Car je t'aime toujours, moi, d'un amour ardent...

Avec réflexion et lenteur.

Je ne suis que ton frère, oui, mais... sage et prudent...

Et je voudrais savoir...

Survient la mère.

SCÈNE VII.
LES MÊMES, LA MÈRE.

JEAN-FRANÇOIS, *vivement.*

Vous voilà, bonne mère !

LA MÈRE, *lui tendant les bras.*

Jean !

*Jean-François sanglote dans ses bras. Elle lui ca-
resse les cheveux.*

Oui, l'amour, mon fils, est une plante amère.

Mais j'espère toujours, encor, que ton retour

Dans ce cœur de vingt ans fera retour d'amour.

... Si son père était là !... mais, moi, je suis trop vieille,

Sans force. L'on m'écoute un peu quand je conseille,

Pas assez, pas beaucoup. La fille a tort, je crois,

Hélas ! de préférer Grand-Pierre à Jean-François.

JEAN-FRANÇOIS, *s'arrachant brusquement aux bras de
la vieille mère.*

C'est Grand-Pierre !... ah ! malheur !

JAVOTTE, *vivement.*

Pourquoi ?

JEAN-FRANÇOIS, *qui regrette le cri échappé à sa sur-
prise, balbutie avec embarras :*

L'âme est saisie

À connaître un rival... d'un peu de jalousie...

C'est tout...

*Il cherche ses mots, comme un homme qui ne veut
pas s'avancer trop...*

Ah ! c'est Grand-Pierre !... oh, je le connais bien !

Il fut un bon soldat... D'ailleurs, je n'en dis rien,

Sinon qu'il n'est pas fait... pour épouser Javotte.

... Elle l'épousera, puisque c'est sa marotte...

Résignons-nous... mais je me parle à moi, tout bas.

Si j'en disais du mal, elle ne me croirait pas,
Elle voudrait avec grand raison une preuve...
Mais puisqu'elle est un peu... c'est risible...

Avec un rire forcé.
ma veuve,

J'ai droit de lui donner un conseil...

JAVOTTE, *révoltée, froidement.*

Quel est-il ?

JEAN-FRANÇOIS, *avec une ferme douceur.*

N'épouse pas Grand-Pierre... Il te paraît gentil ;
... Il l'est – mais... pas toujours !... N'épouse pas Grand-
[Pierre.

JAVOTTE.

On combat son rival, mais d'une autre manière.
Vous dites bien des mots, sans rien dire à la fin.
Ce n'est pas bon, François, et ce n'est pas très fin,
C'est traître !... Dites-nous votre pensée entière.

On heurte à la porte.

SCÈNE VIII. LES MÊMES, GRAND-PIERRE.

LA MÈRE.

Entrez.

JAVOTTE.

C'est lui.

GRAND-PIERRE, *d'un air riant.*

Ah ! ah ! c'est toi, buveur de bière ?

JEAN-FRANÇOIS, *sérieux.*

Les prisonniers ont bu de l'eau, le plus souvent
Chez le boche ! – Alors, toi, toujours un bon vivant ?

GRAND-PIERRE, *après un silence embarrassé.*

Ça, soyons francs... Tu sais, j'hérite ta fortune :
J'épouse ta Javotte...

Un petit silence.

alors... quoi ?... sans rancune ?

JEAN-FRANÇOIS.

Aucune... on prend un cœur qui s'offre ; on ne saurait
L'avoir, s'il se refuse...

Prenant un parti.

Allons au cabaret,
Trinquer de bonne grâce au bonheur de Javotte !

GRAND-PIERRE, *gaillardement.*

Tout de même ! quel bon camarade ! il me botte,
Ce Jean-François !... Allons boire un coup... Tiens, mon
[vieux,
Tu m'étonnes ?... Tu n'es pas jaloux ?... Ça vaut mieux.
On s'entend. Allons boire un coup.

LA MÈRE, *clignant de l'œil vers Jean-François.*

J'ai de la vieille.

Il en a déjà pris.

GRAND-PIERRE.

Amenez la bouteille.

La mère sort et revient aussitôt avec la bouteille. Les deux hommes se sont attablés.

GRAND-PIERRE, *versant.*

À plein godet !

JEAN-FRANÇOIS, *retirant son verre.*

Très peu. Merci. Vois-tu, là-bas,
Dans leurs camps infernaux, on ne m'en offrait pas !
Alors, privé longtemps de la sainte eau-de-vie,
J'en ai pris peur, et je n'en ai plus même envie.
J'en ai trop vu, de ces amateurs de boisson !
Leur honte et leurs malheurs m'ont servi de leçon.

Il boit.

Un verre suffirait à me jeter par terre.

GRAND-PIERRE, *un peu gris.*

Quand on n'est plus un homme, on n'a plus qu'à se taire.
Qui ne boit plus, n'est plus un homme, c'est connu.
Tu n'es plus homme ? alors, sois le bienvenu,
Vieux ! à toi la sagesse ! à moi ta fiancée...

Riant.

Il me la donne !... c'est une bonne pensée
Mais naturelle à qui ne sait pas boire un coup.

Sur un signe de Javotte, la mère enlève la bouteille.

Holà ! eh ! rendez ça.

LA MÈRE.

Vous avez bu beaucoup...

GRAND-PIERRE, *avec une excitation croissante.*

On ne boit jamais trop à la santé des belles !

Il rit.

Nous aurons des enfants, beaucoup ! des ribambelles
De bambins !

Gouaillieur.

Tu viendras les voir, hein, mon copain ?
Buvons... à la patrie ! Allons, nom d'un pépin,
Bois donc ! caresse un peu la bouteille jolie.

Caressant la bouteille.

Vous serez bien plus belle, un jour, d'être remplie !

Il appelle tout à coup Javotte d'un ton autoritaire.
Ici, Javotte !

JAVOTTE, *révoltée.*

Ah ! non !

GRAND-PIERRE.

Comment, non ? pourquoi non ?

Parce qu'il est là, lui ? Mais, sacré nom de nom,
Puisqu'il veut bien, je dis qu'il n'a plus rien à dire ;
Et, devant lui, qui n'est pas jaloux, on peut rire.
Je sais bien qu'à sa place un autre grognerait,
Mais lui c'est une chiffe !... Et puis, au cabaret,
Jamais fille n'a défendu son innocence.

Il veut embrasser de force Javotte qui se débat.

LA MÈRE.

Laissez-la.

JAVOTTE.

Lâchez-moi !

GRAND-PIERRE, *irrité.*

Tu dois obéissance

À ton mari.

JAVOTTE, *lui échappant.*

Prenez garde !

GRAND-PIERRE.

À quoi ? Je n'ai peur

De rien.

Il devient sombre et paraît réfléchir.

Je suis le maître, et je flaire un trompeur,
Voilà tout... Ton galant m'a dit un peu trop vite :
« Prends-la, Grand-Pierre ! »

Brusquement furieux.

Et ça, c'est un mot d'hypocrite.

À Javotte, avec rage.

Pourquoi lui souris-tu ?... Pourquoi lui souris-tu ?

Il se lève un peu chancelant.

Je suis un bon soldat, je me suis bien battu.

Menaçant.

Et je saurais cogner sur ma femme infidèle !

À Jean-François.

Et toi, clampin, pourquoi ne parles-tu que d'elle ?

Au comble du délire.

Nom de Dieu ! nom de Dieu de sacré nom de Dieu !

JEAN-FRANÇOIS.

Il paraît qu'on peut être un brave étant au feu
Mais lâche à la maison, lâche, dès qu'on est ivre !

GRAND-PIERRE.

Pare donc ce coup-là qui va t'apprendre à vivre.

Il brandit sa chaise sur la tête de Jean-François. Jean-François, debout aussitôt, saisit son escabeau et s'apprête à se défendre.

LA MÈRE, *suppliante et courageuse, s'élançant sur Grand-Pierre :*

Reprenez le bon sens.

GRAND-PIERRE.

Je ne vous connais plus !

LA MÈRE.

Faut-il donc voir entre eux se battre deux poilus !
Si nous devons, ah ! malheureuses que nous sommes,
Voir, en fous furieux, se battre ainsi nos hommes,
Qu'importe la victoire ou la défaite alors ?
Répondez-moi ! pourquoi nos morts sont-ils des morts,
Si ce n'est pour l'honneur et la paix des familles ?

Avec une énergie suprême.

Aux buveurs effrénés nous refusons nos filles,
Grand-Pierre !... et tu te fais juger, en ce moment,
Comme un ivrogne !...

Grand-Pierre, grinçant des dents, semble prêt à tuer.

Et comme un ivrogne allemand.

À ce mot, Grand-Pierre laisse tomber sa chaise. Il s'assied sur la table, affaissé brusquement. Il passe plusieurs fois la main sur son front. Il reprend ses esprits et promène autour de lui les yeux d'un homme qui s'éveille au sortir d'un mauvais rêve.

GRAND-PIERRE, *d'une voix d'abord éteinte et qui s'assure par degrés.*

Elle a raison... mais c'est fini. L'accès se passe

Et je m'en vais. Fini... je te cède la place,
Jean-François... Je savais mon vice : je pensais
Le vaincre ; il m'a vaincu. – Je suis un bon Français,
Pourtant... Comme soldat, je suis un sans reproches !

Montrant sa croix de guerre d'un geste fiévreux.

Voyez ça. Je fus bon pour tenir tête aux boches,
Lorsque, par millions, nous en fîmes des morts...
Mais l'ennemi ne vient pas toujours du dehors.
Des fois, il est en nous ; c'est cette soif maudite
Qu'on a dans tout soi-même, et que l'alcool excite,
L'alcool traître, qui tue en nous notre vouloir.

*Il se lève et parle en chancelant un peu, mais tenu
debout par sa volonté.*

Lorsque vers nous rampaient, en lourd nuage noir,
Leurs gaz asphyxiants, on riait sous les masques ;
Contre l'éclat d'obus, on avait de bons casques !...
L'alcool, l'autre ennemi, c'est le malin poison
Qui plaît ; que, sans défense, on a dans sa maison,
Et qui peut, à lui seul, tuer toute une race !
Je le sais... et je bois.

*Avec un regain de fureur sombre, mais contre lui-
même.*

Ne me faites pas grâce !
Méprisez-moi. Je sais mon tort. Chassez-moi donc.
Ici, je fus un traître indigne de pardon.
Je me hais.

Il se frappe la poitrine.

... mais voilà : l'habitude de boire,
Ça me tient. On y perd tout, la tête...

Il arrache sa croix.

et la gloire !
Tout ! On se sait indigne, et l'on veut, le sachant,
Épouser une fille !... et, sans être méchant,
On la battrait ! on lui fait peur !

Javotte pleure dans un coin.

C'est une honte !

À boire, on a la main leste et la rage prompte.
Bien sûr qu'on lèverait la main sur elle un jour !

Il va vers la mère qui s'est rapprochée de sa fille.

Mère, reprenez-là !... Je m'en vais sans retour
Possible !... Voyez-vous, mon vice me commande :
Je n'y peux rien. Je vous dis que ma honte est grande,
Mais j'ai compris.

Avec un nouveau sursaut de colère.

Peut-être on m'a fait boire exprès !

S'apaisant.

Soit ! et si c'était à refaire, je boirais
Encor...

S'attendrissant sur lui-même.

pour vous prouver, dans l'indignité même,
Que mon cœur, lui du moins, mérite un peu qu'on l'aime.

JAVOTTE, *tristement.*

Tu t'es jugé, Grand-Pierre, et c'est à ton honneur,
Mais c'est fini pour moi de rêver le bonheur.

JEAN-FRANÇOIS.

On peut encor sauver sa raison et son âme,
Lorsqu'on en garde assez pour un si juste blâme.

LA MÈRE.

Vois aimiez bien ma fille et vous y renoncez,
Grand-Pierre, je le vois à vos propos sensés.
Le devoir vous commande et vous vous montrez sage.
L'homme qui boit ne peut fonder un bon ménage.

GRAND-PIERRE, *violemment*.

Pas de reproches, vous !... je me les suis tous dits ;
Puis, je sais : quand on boit et qu'on a des petits !

Il fait le geste de caresser des têtes inégales.

On leur transmet des maux qui viennent de nos vices,
Et ces innocents vont finir dans les hospices...

Avec rudesse.

Pas de ça ! pas de ça !

*Il se dirige vers la porte d'une marche à moitié
sûre, mais la lourdeur de son pas sonne la décision.*

Pardon, Javotte.

*Il ouvre la porte, hésite, puis sort en coup de vent,
en criant de loin :*

Adieu !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins GRAND-PIERRE.

LA MÈRE, *caressant pour la consoler Javotte qui
pleure en silence sur son épaule.*

Vous allez épouser la Javotte, hein, mon fieu ?

JEAN-FRANÇOIS.

Non, la mère... En son cœur, elle m'appelle traître
Parce que l'autre s'est, grâce à moi, fait connaître,
Et tout entier, plus tôt que je ne l'espérais.
... Voyez-vous, elle aura souvent bien des regrets
Et puis quoi ? Je sais trop le secret de son âme :
Elle ne m'a jamais aimé d'un cœur de femme
Mais d'enfant, et ne fut que ma petite sœur.

*Il fait un pas vers elles, s'arrête aussitôt et gagne
lentement la sortie. Enfin, une main sur le loquet de
la porte entrouverte, il dit ces derniers mots :*

Pense à moi quelquefois, Javotte, avec douceur.
Deux amours t'ont suivie un jour, ma pauvre fille.
Ils sont morts ; mais sur tous les morts le soleil brille
Et sur les deux tombeaux vienne le doux printemps,
Refleurira bientôt la fleur de tes vingt ans.

RIDEAU.

DES AILES (*)
UN ACTE EN VERS

PERSONNAGES

UN PILOTE FRANÇAIS.

SON MÉCANICIEN.

UNE JEUNE FILLE.

UN UHLAN.

UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND.

Avant le lever du rideau, on entend des ronflements de moteurs et des bruits de fusillade et de mitrailleuses.

Le rideau se lève. Les bruits significatifs continuent.

Le théâtre représente un grand espace de terrain libre devant un bois qui va se perdant au fond. À droite et à gauche, un ou deux arbres encadrent la coulisse.

Une très jeune fille cueille des fleurs à l'orée du bois. Elle lève la tête, elle écoute. Tout à coup le ronflement des moteurs cesse. Les mitrailleuses se sont tues. Des voix proches se font entendre. La jeune fille, cachée derrière un arbre à droite, vient épier les hommes qui parlent.

(*) N. D. T. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, cahier manifold n° 220, pages 53-65.

SCÈNE PREMIÈRE.
LA JEUNE FILLE, VOIX DE DEUX AVIATEURS
FRANÇAIS dans la coulisse.

LA VOIX DU PILOTE, *joyeuse.*
Brûlé, tombé, flambé, le vautour de Bochie !
Es-tu content ?

LA VOIX DU MÉCANICIEN, *ronchonante.*

Content ?... avec l'aile gauchie,
Un fil... deux fils coupés... balle en plein réservoir...
Ah ! bien ! content, de quoi ?

LA VOIX DU PILOTE.

D'avoir fait ton devoir.

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Il était d'arriver, juste à l'heure fixée,
Sur Strasbourg ! et non pas d'avoir l'aile cassée !

LA VOIX DU PILOTE, *gaiement.*

Réparons-la.

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Nous en aurons jusqu'à demain.

Bruit de marteau intermittent.

LA VOIX DU PILOTE.

Aussi, pourquoi vint-il nous barrer le chemin,
L'épervier boche ? Il a cru manger l'alouette !...
Il a bouclé sa boucle et fait sa pirouette
Suprême... Tu n'as pas manqué ton coup.

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Ça, non...

Mais j'ai trois fils coupés.

LA VOIX DU PILOTE.

C'est entendu, grognon !

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Et cette balle en plein réservoir !

LA VOIX DU PILOTE.

Elle bouche

Elle-même son trou.

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Oui, mais... trois fils...

LA VOIX DU PILOTE.

Ta bouche !

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

Vous ne serez jamais à l'heure sur Strasbourg ;
Et, pour peu qu'on en tombe encore un au retour...

LA VOIX DU PILOTE.

On verra bien... Mais où sommes-nous ? Pas en France,
En Bochie, et c'est une énorme différence...
Donc filons... Pouvons-nous ?...

LA VOIX DU MÉCANICIEN.

On essaiera, du moins.

LA VOIX DU PILOTE.

À l'anglaise, alors... vu l'absence de témoins,

Sans saluer... On va les voir, pour peu qu'on tarde.
Es-tu prêt ?

LA VOIX DU MÉCANICIEN, *d'un accent de doute.*

Prêt ?...

LA VOIX DU PILOTE.

Va donc !

*On entend ronfler le moteur. L'appareil doit rouler...
La jeune fille court se cacher dans le bois. L'avion ap-
paraît et s'arrête à demi caché encore par la coulisse.*

SCÈNE II.

LE PILOTE (un officier), SON MÉCANICIEN.

LE MÉCANICIEN.

Ça n'ira pas.

*Les deux hommes ont sauté à bas de l'appareil. Ils
regardent d'abord anxieusement autour d'eux.*

LE PILOTE, à voix basse, ayant aperçu la jeune fille
dans le bois.

Regarde !

Droit devant nous... Quelle admirable nation !
Où chaque fleur cache un regard d'espion !

LE MÉCANICIEN.

Ne pas partir... quand ça partait !... Voilà ma chance !

LE PILOTE.

Eh ! là-bas !

La jeune fille lève la tête.

Comprends-tu le français ?

Elle ne répond pas. Il fait le signe d'appeler à lui.

Non ? Avance !

Elle vient vers l'officier timidement.

Réponds ; que fais-tu là ?

LA JEUNE FILLE, *hésitante.*

Rien, je cherche des fleurs

Pour m'amuser.

LE PILOTE.

Eh bien, va t'amuser ailleurs.

LA JEUNE FILLE, *d'un air boudeur.*

Pourquoi ?

LE MÉCANICIEN.

Se méfier de cet air d'ignorance.

LA JEUNE FILLE, *après avoir regardé autour d'elle,
mettant ses fleurs sous les yeux de l'officier, d'une voix
de mystère :*

Regardez bien... c'est tout des *vergiss mein nicht* (*).

*L'officier reste un instant immobile de surprise. Et,
tout à coup, penchée vers lui, agitant ses fleurs, elle
crie, tout bas, comme un mot d'ordre.*

France !

(*) *Vergißmeinnicht* : myosotis ; de l'ancien allemand *vergiss
mein nicht*, « ne m'oubliez pas ».

LE PILOTE, *dans un moment d'émotion.*

Tant pis ! j'embrasse.

Il l'embrasse. Elle s'arrache brusquement à son étreinte et court vers la gauche, s'arrête, regarde au loin.

LA JEUNE FILLE, *revenant à l'officier.*

Les uhlands !

Elle se sauve et disparaît dans le bois.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LA JEUNE FILLE.

LE MÉCANICIEN, *retouchant son appareil.*

Adieu Strasbourg !

LE PILOTE, *examinant l'horizon avec sa jumelle.*

Flûte ! ...

LE MÉCANICIEN.

Et, partir la nuit ?...

LE PILOTE, *même jeu.*

Demain, il fera jour...

Et fiche-moi la paix...

Se retournant brusquement vers son mécanicien.

Vite, à ta mitrailleuse !

Le mécanicien obéit vivement.

Aux jambes des chevaux !

La mitrailleuse travaille. Des coups de feu qui ne sont pas très proches lui répondent. Quelques branches tombent des arbres voisins à travers lesquels sifflent des balles.

LE PILOTE, *revolver au poing, regardant l'ennemi :*

La bonne travailleuse !

J'aime sa voix railleuse et ton air sérieux.

Tourne ta manivelle ; ils en prennent, mon vieux.

Pif ! paf ! Huit, dix encor ! Pour peu que tu repartes,

Nous ne partirons pas sans leur laisser nos cartes !

Déclamant.

Ils partirent cinquante, et, par un coup du sort,

Il n'en restait plus qu'un en arrivant au port.

Il revient à l'appareil.

Vite ! au travail !

Ils se remettent au travail.

Tu n'es pas jaloux, toi, hein ? non ?

LE MÉCANICIEN.

De qui ?

LE PILOTE.

Mais... de tous ceux qui se font un grand nom
D'oiseau. De Brindejonc, de Guynemer, Védrines,
De Garros, de tous ceux qu'on voit dans les vitrines
Des boulevards ?... Je veux m'y voir, moi, pas vivant,
Après être mort pour la France, pas avant !

LE MÉCANICIEN.

Toujours gai ?

LE PILOTE.

C'est à ça qu'on peut me reconnaître.
Toi, tu grognes toujours et tu voudrais peut-être
Qu'on emportât là-haut, sur les lignes de feu,
Tout là-haut, en plein ciel, dans le ciel du bon Dieu,
Le nez d'un pénitent portant le diable en terre ?
La gaîté d'un Français ne doit jamais se taire
Et la Mort grince avec toutes ses blanches dents
Quand ses orbites noires, — deux trous sans rien dedans,
Voient un petit Français qui rigole, impavide,
Sous son nez, qui n'est plus un nez, mais un trou vide...
Hop ! c'est fini. Filons. Ça marchera.

Surgit un uhlan sans armes apparentes.
Trop tard !

SCÈNE IV.
LES MÊMES, UN UHLAN.

Le pilote, apercevant le uhlan, saisit son revolver.

LE PILOTE, *au uhlan.*

Haut les mains !...

Le uhlan obéit.

Chouette ! un prisonnier !

Au uhlan.

Embarque.

[On part.

*Le uhlan, abaissant un doigt sur sa bouche, lui fait
signe de se taire.*

LE MÉCANICIEN.

Il nous fait signe de nous taire.

LE PILOTE.

Allons, prend place...

En colis... ficelé.

*Le mécanicien prend une corde et marche sur le
uhlan. Le uhlan, de nouveau, leur fait signe de se
taire.*

LE UHLAN.

Chut !

LE PILOTE, *le menaçant de son revolver.*

Quoi ? Qui vive ?

LE UHLAN, *bas.*

Alsace !

LE MÉCANICIEN.

Traître !

LE UHLAN.

Blessé par vous, j'ai rampé vers ce bois,
Derrière ces buissons, d'où j'aurais pu vingt fois
Vous tuer... voyez mon fusil, contre ce chêne.
À vingt pas ; j'aurais pu vous abattre sans peine.
J'ai, là, mon revolver... Mon père, dans Strasbourg,
Jusqu'à votre victoire attendra mon retour ;
L'Alsace toute entière attend sa délivrance.
Emmenez-moi ; je suis Français ; vive la France !

Le pilote va vers lui et lui prend son revolver.

LE PILOTE.

Ainsi tu fis semblant d'être parmi les morts ?
Tu veux fuir la Bochie au vol ? Embarque alors...

LE UHLAN.

Plus bas. D'autres viendront.

LE MÉCANICIEN, *regardant au loin.*

Si j'en crois mes bons yeux,

Il en revient !

LE PILOTE.

Encore ! Ils sont très ennuyeux.

LE UHLAN.

Prêts à partir ?

LE MÉCANICIEN.

Oui, prêts.

LE PILOTE.

Parle, j'ai confiance.

Dis vite.

LE UHLAN.

Eh bien, croyez que mon expérience
Peut, sinon vous sauver, du moins vous secourir.

LE PILOTE.

Va donc !

LE UHLAN.

Vous préférez quoi ? partir ou mourir ?

LE PILOTE.

À cette heure, je dois fuir la mort sans la craindre :
Ma mission d'abord.

LE UHLAN.

Bon. Un de vous va feindre

D'être mort.

LE PILOTE, *au mécanicien :*

Toi.

LE MÉCANICIEN.

C'est bien.

LE UHLAN.

Savez-vous l'allemand ?

LE PILOTE.

Oui.

LE UHLAN.

Bien ; oubliez-le.

LE PILOTE.

C'est fait ; totalement ;
Sous l'œil d'un Allemand, j'aurai l'air morne et veule
Malgré mon vif désir de lui casser la gueule.

LE UHLAN, *au pilote.*

Vous, assis ; pied brisé.

Au mécanicien.

Vous, face contre sol.

Soyez...

LE PILOTE.

Un oiseau qui ne prendra plus son vol.

LE UHLAN, *au pilote.*

Vous, assis ; pas un mot.

Le pilote s'assied et attend. Le uhlan va chercher son fusil, revient ; et, armé, se donne l'apparence d'un soldat qui garde son prisonnier. Un long silence.

Pas un mot ; on approche.

C'est un sous-officier ; je le connais.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND.

LE SOUS-OFFICIER ALLEMAND.

Wer da ?

LE UHLAN.

Strasbourg...

Montrant le pilote.

Cet officier, prisonnier.

Désignant le mécanicien couché.

Ce soldat,

Mort.

Montrant l'officier.

Celui-ci ne peut marcher.

LE SOUS-OFFICIER.

Blessure ?

LE UHLAN.

Entorse.

Tombé du ciel ; je l'ai ramassé là sans force ;
Abruti ; ne peut pas parler, ne comprend rien.

LE SOUS-OFFICIER, *inspectant l'avion.*

La machine a l'air d'être en bon état ; c'est bien ;
On va venir la prendre. Et toi, reste de garde.

S'arrêtant devant le pilote.

Mais voyez de quel air celui-ci me regarde !
Debout ! Je te ferai marcher, moi...

LE PILOTE.

Touche pas !

Le sous-officier saisit le pilote par le bras. Le pilote lui brûle la cervelle. Le mécanicien s'est relevé et inspecte déjà son appareil.

LE PILOTE.

Ma foi, c'est parti seul !

LE UHLAN.

D'autres viennent, là-bas.

LE PILOTE.

À l'hélice ! au moteur !

LE UHLAN.

Dépêchez.

LE PILOTE.

Ils sont trop !

L'hélice !

Au uhlan.

Embarque, toi !

Le mécanicien faisant sa dernière inspection.

Ça n'était pas trop tôt !

LE PILOTE, *aux commandes.*

Te voilà donc content ? belle et bonne journée.

Le mécanicien s'attarde à sa vérification prudente.

L'animal fait toujours sa mine renfrognée.

Au uhlan.

Toi, pourtant, dis – combien de pièces au tableau.

LE UHLAN.

Plus de quarante.

LE PILOTE.

Plus : un avion ! c'est beau !

Et n'est-ce rien, cet Alsacien resté fidèle

Qu'avec nous la victoire emporte sur son aile...

C'est l'Alsace qui monte au ciel de liberté !

LE MÉCANICIEN, *ronchonnant.*

Avec trois fils coupés, je serais enchanté !...

Et la balle incrustée au réservoir d'essence !

LE PILOTE.

La Providence espère en ta reconnaissance...

Vite donc !

Coup de feu. Une balle siffle.

L'ennemi salue un beau départ.

LE MÉCANICIEN.

Sale journée ! On a trois heures de retard.

L'hélice tournoie. Le moteur ronfle. L'avion, roulant, traverse la scène et disparaît par la gauche.

SCÈNE VI.

LA JEUNE FILLE, puis DES SOLDATS ALLEMANDS.

La jeune fille sort du bois et, levant par degrés les yeux, elle paraît suivre du regard l'avion qui monte. Coups de feu. Le ronflement de l'avion se fait lointain. Des soldats allemands entrent et, les yeux au ciel, tirent en l'air d'inutiles coups de fusil. Ils traversent la scène et sortent.

SCÈNE VII.

LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE,

seule, les yeux toujours levés vers le ciel.

Le cœur d'Alsace en liberté

Dans le ciel de France est monté.

Vole, vole ; ah ! mon cœur vole !

Ma fleur bleue a, dans sa corolle,

Un petit cœur tout doux, tout doux,

Et le cœur de la fleur s'envole.

C'est la fleur du *Souvenez-vous*,

Elle est notre fleur familière,

La fleur bleue au doux petit cœur,

Qui vint saluer la première

L'oiseau libre, l'oiseau vainqueur.

Tout resplendissant de lumière.

Il emporte avec lui mon cœur,
L'oiseau libre, l'oiseau de France.
Au ciel de la libre espérance,
Tout doux, tout doux, monte mon cœur
Avec le grand oiseau vainqueur.

RIDEAU.

LE COMBAT DU *ROMULUS*

Texte de Dominique AMANN
Poème de Jean AICARD

Le vaisseau *Le Romulus*, commandé par le capitaine de vaisseau Rolland¹, appartenait à la division du contre-amiral Cosmao. Le 13 février 1814, la division, forte de trois vaisseaux et trois frégates, sortit du port de Toulon pour chasser des navires anglais croisant au large. Seul le *Romulus* eut à engager un véritable combat contre trois vaisseaux anglais et il leur échappa par une manœuvre très audacieuse en rasant les falaises de Sainte-Marguerite.

Le peintre toulonnais Vincent Courdouan a immortalisé, en 1847, ce haut fait par un grand tableau actuellement conservé au Musée national de la Marine.

Les péripéties du combat ont été relatées par Hennequin :

Rolland commandait *le Romulus* depuis 1812, lorsqu'au mois de février 1814, ce vaisseau fut désigné pour faire partie d'une division aux ordres du contre-amiral Cosmao. Elle se composait de trois vais-

¹ Pierre Nicolas Rolland, né à Dieppe le 27 avril 1760 ; décédé à Paris le 9 novembre 1827 ; contre-amiral. Fils d'un avocat et destiné à cette profession, Rolland préféra s'engager dans la navigation commerciale. Il passa ensuite dans la marine de guerre et y fit une carrière magnifique, obtenant huit commandements à la mer.

seaux et trois frégates, et était chargée de protéger l'entrée à Toulon du vaisseau *le Scipion*, venant de Gênes, où il avait été construit. Sortie le 12 février, elle eut connaissance, le lendemain, d'une armée de quinze vaisseaux. L'amiral, alors, manœuvra pour faire rentrer sa division à Toulon, en passant par les îles d'Hyères. Le vent, qui était à l'est-sud-est bon frais, favorisait cette manœuvre. L'armée anglaise qui venait au plus près du vent, tribord amures, força de voiles pour couper le chemin aux vaisseaux français. *Le Romulus* se trouvait en serre-file. Le capitaine Rolland, qui connaissait parfaitement la côte, la serra le plus près possible, résolu qu'il était d'échouer et de brûler son vaisseau, plutôt que de le rendre. Mais bientôt *le Boyne*, de cent quatre canons, que montait l'amiral Pelew (depuis lord Exmouth), ainsi que *le Caledonia*, de cent dix, commencèrent à canonner *le Romulus*. Le feu le plus vif régnait de part et d'autre, à portée de pistolet, lorsqu'un vaisseau de soixante-quatorze vint se joindre aux deux premiers.

Le capitaine Rolland ne se dissimulait pas qu'en prolongeant ainsi la côte dans ses sinuosités, le combat devait durer plus longtemps, mais son intention était de se faire abandonner, ou d'entraîner ses adversaires à s'échouer avec lui ; et, en effet, *le Romulus* se trouva si souvent rapproché de terre, que plusieurs hommes furent blessés à bord par les éclats de rochers que faisaient voler les boulets ennemis.

Le combat avait commencé à midi, et il durait depuis plus d'une heure, lorsque Rolland, qui avait déjà reçu plusieurs blessures, fut frappé à la tête par un biscayen qui le renversa sur le pont. On le transporta sans connaissance dans sa chambre, et son second prit le commandement du vaisseau ; mais revenu bientôt à lui, il continua de donner ses instructions pour la route à tenir et la manœuvre à exécuter.

Pendant *le Romulus* s'approchait de la rade de Toulon, et les vaisseaux qui le combattaient, craignant de s'engolfer dans la baie, l'abandonnèrent enfin, par le travers du cap Brun. Le vaisseau amiral

anglais avait été si maltraité que ce ne fut qu'à grand-peine qu'il parvint à doubler le cap Sepet, à l'aide d'une remorque que lui donna l'une de ses frégates.

On se figurerait difficilement l'état du *Romulus*, lorsqu'il entra dans la rade de Toulon. Ses bas mâts avaient reçu plusieurs boulets, celui de misaine était hors de service, ses mâts de hune et ceux de perroquets étaient coupés, ses voiles étaient criblées, et toutes ses manœuvres courantes hachées. Plusieurs boulets avaient pénétré dans la flottaison, et l'un d'eux avait traversé la soute aux poudres. Presque tous les officiers étaient blessés, dont trois mortellement ; cent cinquante hommes de l'équipage avaient été tués ou blessés. Le lendemain de ce combat, *le Scipion* entra en rade, sans avoir été inquiété dans sa traversée.

La gravité de la blessure du capitaine Rolland ne permit son transport à terre que deux jours après son arrivée. Les soins qui lui furent prodigués hâtèrent son rétablissement, et deux mois après il se trouva en état de faire, avec son vaisseau, partie de la division, qui, sous les ordres du contre-amiral Cosmao, fut chargée de l'évacuation de Corfou.

Le combat du *Romulus* fut le dernier de ceux livrés par la marine sous l'Empire, et il n'est pas un des moins glorieux. Rolland fut nommé commandeur de la Légion d'Honneur ; et, indépendamment des avancements accordés à plusieurs officiers, ainsi qu'aux marins de l'équipage, l'empereur décerna vingt-cinq décorations aux hommes qui s'étaient plus particulièrement distingués.

Quelques jours après ce combat, le capitaine Rolland vit entrer chez lui un aspirant de la marine. Ce jeune homme, ayant été fait prisonnier, se trouvait à bord du vaisseau amiral anglais pendant son engagement avec le *Romulus*. Sir Edward Pelew lui avait accordé la liberté, sous la seule condition qu'il se rendrait auprès du commandant du vaisseau qu'il avait combattu, pour lui témoigner l'admiration que lui avait inspirée son héroïque défense contre des forces aus-

si supérieures. « Si jamais j'ai cru prendre un vaisseau français, disait depuis l'amiral Pelew, c'était bien celui-là. » Il ignorait que le capitaine qui défendait si vaillamment *le Romulus* était le même qui, en 1805, s'était couvert de gloire en combattant sur *l'Atlas* contre trois vaisseaux à trois ponts.

Le 5 juillet 1814, le capitaine Rolland fut décoré de la croix de Saint-Louis, et, le 8 du même mois, promu au grade de contre-amiral.

Pendant les cent-jours Napoléon nomma Rolland baron de l'Empire, mais ce titre ne fut point ratifié par Louis XVIII.

Le contre-amiral Rolland n'avait que cinquante-cinq ans, lorsqu'en 1816, il fut mis à la retraite. Privé trop prématurément du bonheur de servir son pays, il concentra ses affections dans l'intérieur de sa famille. Il vivait à Paris dans une honorable médiocrité, lorsqu'une maladie, jugée d'abord peu dangereuse, l'enleva le 3 novembre 1825.

Le contre-amiral Rolland a, comme on le voit, honorablement rempli sa carrière. Entré dans la Marine en 1774, il a, pendant quarante-deux ans, fait trente-trois campagnes, exercé huit commandements, et assisté à cinq combats, dans lesquels il a reçu trois blessures graves².

Le samedi 7 février 1914, le Grand-Théâtre de Toulon célébra dignement le centenaire de cet héroïque combat : la soirée³ offrit à la nombreuse assistance un concert par la musique des équipages de la flotte, une conférence du commissaire en chef de la Marine Louis-François Doynel et la lecture par Jean Aicard d'un poème composé pour la circonstance :

² HENNEQUIN (Joseph François Gabriel), *Biographie maritime*, volume 1, Paris, Regnault éditeur, 1835-1837, pages 57-60.

³ *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12442, dimanche 8 février 1914, page 1, colonnes 5-6 et page 2, colonnes 1-2.

LE « ROMULUS »⁴

Jadis, un vieux marin du vieux Toulon, me dit :

— « Le ROMULUS ?... je m'en souviens !... j'étais petit :
À Sainte-Marguerite un jour, sous la falaise
À pic, dont les rochers ont des rougeurs de braise,
Nous pêchions, en bateau, mon père et moi.

— « Garçon,

(Me dit-il tout à coup, en jetant un poisson,
Une belle dorade, au fond de notre barque)
Allons-nous-en. Depuis un instant je remarque,
Au large, des bateaux suspects ; plus d'un trois-ponts ;
Regarde ! ça n'est pas des français, j'en répons !
Diable ! en voilà sept, neuf... dix ! plus d'une douzaine !...
Et pourquoi ces bateaux ont-ils à leur misaine
Le pavillon qui fut le nôtre au temps des lys, —
Tout blanc, — celui de dix-sept cent quatre-vingt-dix ?
En veulent-ils au fort de Sainte-Marguerite ?
Prends la barre, et gagnons Port-Méjean, au plus vite ! »

Républicain, mon père, un soldat de l'an II,
Blessé d'un coup de sabre était resté boiteux
Et, depuis ce temps-là, n'allait plus à la guerre,
Mais, dans ses mains, un aviron ne pesait guère...
On partit. Port-Méjean d'ailleurs n'était pas loin,
Et c'est de là, caché, que je fus le témoin
Du fier combat qui fut livré sous la falaise

⁴ Célébration, avec le concours de M. Jean Aicard, de l'Académie française, du centième anniversaire du combat livré par le vaisseau le *Romulus* en rade de Toulon, le 13 février 1814, Toulon, programme de la matinée du 7 février 1914, triptyque, 6 pages.

Par deux puissants trois-ponts de la marine anglaise
Au ROMULUS, navire à deux ponts, — commandant
Rolland, très bon marin, énergique et prudent.

Voyant cingler vers nous tous ces Anglais :

— « J’espère

Que le fort a chargé ses canons, dit mon père.
Mais l’empereur, qui songe à défendre Paris,
N’a pas assez de monde et lève des conscrits
De quinze ans ! Quel malheur !... Nos forts, que l’on déserte,
Font semblant de veiller sur notre rade ouverte !
Mauvaise affaire ! notre escadre est en péril,
Vois ! »

Et tournant les yeux vers Escampe-baril,
Je vis, à l’Est, doublant le cap de l’Oursinière,
Six navires français accourir, vent arrière,
Le *Sceptre*, la *Médée* ensuite, le *Trident*,
Puis la *Dryade* et l’*Adrienne*, précédant
Le ROMULUS, — et tous les six, chargés de toiles,
Ils regardaient venir les Anglais, dix-sept voiles !
Et ces Anglais, afin d’être mieux insolents,
À leur misaine avaient, tous, des pavillons blancs.

Le ROMULUS portait dignement son nom d’homme,
Le nom prestigieux du fondateur de Rome.
Quand ils virent l’Anglais leur couper le chemin,
Tous, à son bord, marins de France au cœur romain,
Sentant grandir en eux la haine héréditaire,
Promettaient honte et mort à la vieille Angleterre.

Mon père (il avait vu, jeune, d’autres combats)
M’expliquait la manœuvre en détail, mais tout bas,

Comme un chasseur qui craint de manquer, par sa faute,
La bête effarouchée, en parlant à voix haute :

— « Le ROMULUS, à lui tout seul, va protéger
L’escadre, en attirant sur lui tout le danger.
Qu’il l’ait ou non voulu, c’est bien cela ! Regarde,
Vois ! c’est en laissant fuir les autres — qu’il les garde ! »

C’était juste. Les cinq premiers de nos vaisseaux,
Gagnant le port, cinglaient, noirs sur le bleu des eaux
Qui moussaient devant eux avec de grands murmures,
Et les Anglais, serrant le vent, tribord amures,
Venaient contre eux, cherchant à couper — c’était clair —
La route aux six vaisseaux français, dans notre mer !...
Sur nos six goélands, dix-sept oiseaux de proie !

À midi, le premier de ces Anglais envoie
Une volée aux cinq premiers bateaux français ;
Il leur fait peu de mal ; puis, tirant sans succès,
Quelques instants encore, il leur donne la chasse ;
Puis, les abandonnant tout à coup, il se place
Par le travers et sur tribord du ROMULUS
Qui répond feu pour feu mais qu’il ne lâche plus,
Et quand il le rejoint dans sa fuite impossible,
Chacun des deux se heurte à sa mouvante cible
Et chacun des deux, vergue à vergue, corps à corps,
Voit les sabords de l’autre éventrer ses sabords !
Mais notre ROMULUS, craignant qu’on ne l’assaille
Sur l’autre flanc, échappe — en crachant sa mitraille —
Au choc du corps à corps dont sa coque a gémi,
Et, pour n’avoir que d’un seul côté l’ennemi,
Sans arrêter son tir, il vient raser la terre.

Il en suit les contours, — manœuvre salulaire,
Car il connaît les fonds d'ici, chaque rocher,
Dont l'anglais méfiant n'ose trop approcher.
... Ah ! Monsieur !... au-dessus des grands fonds aux eaux vertes
Le ROMULUS semblait, ailes larges ouvertes,
Un albatros qui nage et vole en même temps !
Jetant, par ses sabords, des feux intermittents,
Sous la falaise et la redoute désarmée,
Il nageait, il volait, perdu dans la fumée !...
Je vis, sous les boulets anglais, le haut des rocs
Éclater au-dessus de ses mâts, et, par blocs,
Tomber, crevant le pont et mutilant les hommes !
Rolland devait se dire : « Ils verront qui nous sommes ! »
Un coup de feu le blesse au front, et cependant,
Quand Biot le remplace, il reste commandant.
Seize morts. Soixante-huit blessés. La canonnade
Se prolonge... Ayant vu tomber son camarade
Nommé Reboul, vieillard de soixante-dix ans,
Romanès, qui connaît aussi fonds et brisants,
Prend la barre, en héros que le péril enflamme,
Et c'est une autre main, mais c'est une même âme ;
Le ROMULUS — sept cents hommes — n'a qu'un seul cœur,
Et quand, narguant l'Anglais qui s'était cru vainqueur,
Il en vient à racler des vergues la falaise,
On dirait qu'au contact de la côte française,
Il prend force nouvelle et qu'un élan plus sûr
Le soulève ; il redresse aussitôt vers l'azur
Ses pavillons flottant sur ses voiles gonflées,
Et, vainqueur dédaigneux, sans répondre aux volées
Non plus d'un seul, mais bien de deux et trois vaisseaux,
Il court, fendant les airs, tranchant les grandes eaux,
Il va, fier, libre ; il est, malgré les avaries,

Sauvé, gréements hachés et mâtues meurtries,
Mais enfin dans la rade, il entre, glorieux,
Tandis que, tout là-bas, réjouissant nos yeux,
L'anglais, sa plaie au flanc, traînant ses pauvres ailes,
Se faisait remorquer vers des gloires plus belles.

— « Tu viens de voir, petit, sous ce feu meurtrier,
Une manœuvre, belle à me faire crier,
Dit mon père ; oui, c'est beau, pour peu qu'on s'y connaisse ! »

Puis, entraîné par un souvenir de jeunesse :

— « Vive la République ! »

Et, riant de l'erreur,

Il ajouta bien vite : — « Et vive l'Empereur ! »

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).